FRANCE FOOTBALL

À L'ORIGINE DU BALLON D'OR®

N° 3 944

JUILLET 2024

BALLON D'OR

Deco, un binational de talent

+

INTERVIEW
Angel Di Maria : "Paris a changé ma vie"

AUTOPORTRAIT
L'attraction Endrick

REPORTAGE
Mateta dans la favela

TÉMOIGNAGES

STARS DES JO ET FOOT ADDICTS

Supplément de L'ÉQUIPE n° 25 534 – 13 juillet 2024 – Ne peut être vendu séparément. Illustrations Lamia Benalycherif

L'ÉQUIPE live foot

NOUVELLE CHAÎNE 100% FOOT 24H/24

COPA AMERICA

QUALIFICATIONS COUPE DU MONDE 2026

LIGUE DES NATIONS

COUPE D'ESPAGNE

COUPE D'ITALIE

COUPE D'ALLEMAGNE...

INCLUS DANS L'ABONNEMENT

L'ÉQUIPE

À retrouver dans l'espace TV du site et de l'application

FRANCE FOOTBALL

LE SUPPLÉMENT MENSUEL DE *L'ÉQUIPE*

DIRECTION, ADMINISTRATION, RÉDACTION, VENTES, PUBLICITÉ
40-42, quai du Point-du-Jour
CS 90302
92100 Boulogne-Billancourt Cedex
T. 01 40 93 20 20

L'ÉQUIPE
Société par actions simplifiée
Siège social :
40-42, quai du Point-du-Jour
CS 90302
92650 Boulogne-Billancourt Cedex

PRINCIPAL ASSOCIÉ
Les Éditions P. Amaury

PRÉSIDENTE
Aurore Amaury

DIRECTEUR GÉNÉRAL, DIRECTEUR DE LA PUBLICATION
Rolf Heinz

ÉDITEUR
Éric Matton

RÉDACTION
DIRECTEUR DE LA RÉDACTION
Lionel Dangoumau

RÉDACTEUR EN CHEF
Vincent Garcia

RÉDACTEUR EN CHEF ADJOINT
Emmanuel Bojan

RÉDACTION
Dave Appadoo
Olivier Bossard
Thomas Simon
Théo Troude
Tom Bertin

RESPONSABLES D'ÉDITION
Laurent Crocis
Olivia Blondy

DIRECTION ARTISTIQUE
Yann Le Duc, Pierre Wendel, Fabien van der Elst

RESPONSABLES ICONOGRAPHIE
Antony Ducourneau, Virginie Hadri

ADMINISTRATION, DIRECTEUR PRÉPRESSE ET FABRICATION
Bruno Jeanjean

PHOTOCOMPOSITION, PHOTOGRAVURE
SAS L'Équipe

IMPRESSION
Newsprint, Rotocolor
Origine du papier : Allemagne
Certifié : PEFC, eutrophisation : Ptot 0.003 kg/T de papier

SERVICE ABONNEMENTS
T. 01 76 49 35 35

PUBLICITÉ
Amaury Media

PRÉSIDENTE
Aurore Amaury

DIRECTEUR GÉNÉRAL
Kevin Benharrats

DIRECTRICES GÉNÉRALES ADJOINTES
Laurence Bucquet, Christèle Campillo

EXÉCUTION-PLANNING
Nadia Lanak, Ghislaine Davoust

COMMISSION PARITAIRE
N°1227K82523
ISSN02453312

Ballon d'Or et France Football sont des marques déposées. Toute reproduction est susceptible d'entraîner des poursuites. Tous les textes et photographies sont placés sous le copyright France Football et Presse Sports. Toute reproduction, même partielle, est formellement interdite.

Jean-Baptiste Autissier/L'Équipe

GROSSE FATIGUE

Vincent Garcia
Rédacteur en chef

Quand un vieux, même pas si sage, parle, il faut l'écouter. Marcelo Bielsa a dit que le football était de "moins en moins attrayant", juste avant que son Uruguay en fasse la démonstration face au Brésil en Copa America, lors d'un 0-0 tirs au but que n'auraient pas renié les Bleus. La méthode lui fera peut-être gagner plus de titres mais si même El Loco commence à imiter Didier Deschamps, c'est qu'il y a un problème. On caricature, cela dit le refus de jeu entrevu à l'Euro chez beaucoup d'équipes pose question. Les sélectionneurs sont-ils frileux ? Y a-t-il un déficit technique chez les joueurs actuels ? Peut-être, mais difficile de promouvoir le "c'était mieux avant" quand on a l'âge d'avoir connu la Coupe du monde italienne en 1990. Ce qu'on a vu surtout jusqu'aux quarts de finale de cet Euro, au moment d'écrire ces lignes, ce sont des stars cramées. Si bien qu'on en arrive à se demander si la dernière Coupe du monde au Qatar en plein milieu de saison n'était finalement pas une bonne idée. Certes, il y a eu l'Espagne, la généreuse Géorgie, la malheureuse Allemagne et même un peu la Turquie pour nous faire lever un sourcil de l'écran de nos téléphones. Et la fin du tournoi atténuera peut-être ce sentiment d'ennui profond. Mais, à ce rythme, les grandes compétitions internationales sont en danger. Et la suite, comme une fuite avant, n'annonce rien de bon. La prochaine édition de la Ligue des champions proposera plus de matches, une nouvelle Coupe du monde des clubs à 32 équipes verra le jour l'été prochain et le Mondial 2026 se disputera à 48. Pourtant, il devient urgent de protéger les artistes, de réfléchir à la cadence infernale des calendriers, au temps de préparation des athlètes et à une vraie coupure pour les internationaux. Des sujets face auxquels les joueurs sont seuls, puisque leurs clubs et les instances voient dans cette overdose de matches autant de recettes en plus. Jusqu'à ce que les gens, fatigués eux-aussi, finissent peut-être un jour par se lasser.

France Football, tous les deuxièmes samedis de chaque mois avec L'Équipe :
Chez votre marchand de journaux
Par abonnement, rendez-vous sur *www.lequipe.fr/go/francefootball*

N° 3 944 - JUILLET 2024

Sommaire

ZONE MIXTE

6 **Instantané**
Theo Hernandez, allo les demies ?

8 **Mon héros**
Hakim Arezki, le cécifoot pour se reconstruire

À L'AFFICHE

10 **Entretien**
Angel Di Maria : "Paris a changé ma vie"

18 **Data zone**
Le foot olympique, c'est homérique !

20 **Témoignages**
Stars des JO et fous de foot

30 **Reportage**
Mateta, l'homme de Rio en mission pour les Jeux

34 **Autoportrait**
Endrick : "J'ai reçu un don et je n'ai pas le droit de le gâcher"

40 **Enquête**
Dribbler la petite mort de la retraite

46 **Portrait**
Mikel Etxarri, le Basque inspirant

52 **Au tableau !**
Carles Martinez Novell raconte le TFC-Liverpool 2023

TEMPS ADDITIONNEL

58 **Ville de foot**
Gérone, étonnant à la catalane

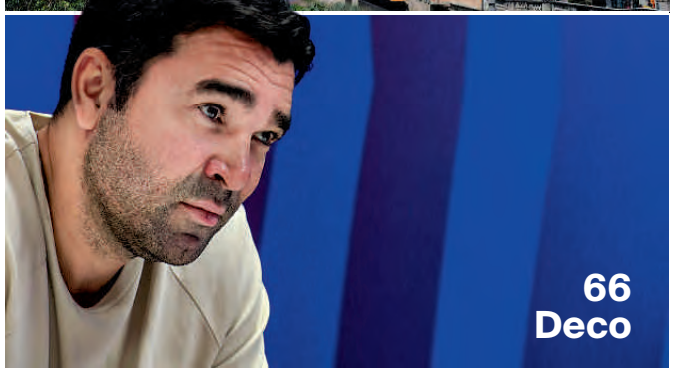
64 **Tendances**
À la sauce socios

BALLON D'OR

66 **Sur les traces de...**
C'était de l'art, Deco

73 **Paroles de jurée**
Meaghen Johnson : "De beaux jours attendent le football canadien"

74 **Pas trop cliché**
Dudu Georgescu, Paris à ses pieds



Guillaume Blot/L'Équipe - Illustrations Lamia Benalycherif - Pamela Martins/L'Équipe - Pierre Mérimée/L'Équipe

le site - l’application
L’ÉQUIPE

Abonnez vous
à partir de
6,99€
/ mois TTC

ALLO LES DEMIES ?

L'histoire ne dit pas si Theo Hernandez raconte son tir au but victorieux à son frère, Lucas, absent de l'Euro sur blessure. Mais en ce 5 juillet, dans les couloirs du Volksparkstadion d'Hambourg, le latéral gauche, claquettes-chaussettes aux pieds, peut souffler. Les Bleus sont en demi-finales après avoir éliminé au bout de la nuit et de l'ennui le Portugal de Cristiano Ronaldo (0-0, 5-3 aux tirs au but).

Photo
Alex Pantling/UEFA via Getty Images

22

ÊTRE ET À VOIR

Hakim Arezki s'est reconstruit grâce au cécifoot. Une discipline à suivre aux Jeux paralympiques de Paris, où le défenseur visera la médaille d'or avec l'équipe de France.

Par Vincent Marcelin. Photos Bertrand Desprez/L'Équipe

L'adolescence d'Hakim Arezki a pris fin brutalement le 27 avril 2001. Ce jour-là, le jeune homme de 18 ans participe à une manifestation contre le pouvoir algérien après la mort d'un lycéen kabyle tué par la police. Lui passe tout près de subir le même sort : touché par deux balles, à la tête et à la cheville, il est traîné et laissé à l'abri dans une tour d'immeuble. "C'était le black-out total. Je ne comprenais pas, se souvient aujourd'hui le quadra (41 ans). Il y avait la douleur, les cris, mais sans images. Je me suis dit : « J'ai tellement mal que je n'arrive pas à voir ce qui se passe autour. »" L'une des balles vient de sectionner ses deux nerfs optiques. Le voilà aveugle. C'est la fin d'une enfance heureuse à taper le ballon dans les rues de Tizi Ouzou pour ce fan de la Jeunesse sportive de Kabylie, porte-étendard d'une identité berbère invisibilisée par l'État algérien. Rapatrié en France par son père après cinq jours sans soin, Arezki enchaîne les hospitalisations pendant lesquelles les questions se bousculent. "Comment vais-je faire pour étudier, construire une relation amoureuse, trouver un travail ? Continuer mon sport ?" ressasse alors celui qui, pour la première fois, est éloigné de sa famille restée en Algérie. Lorsqu'il découvre le cécifoot en 2004, à l'Institut national des jeunes aveugles de Paris, c'est d'abord une déception. "Je m'attendais à avoir un bon niveau, je voulais jouer comme un voyant. Mais ce n'est pas du tout la même approche. Au foot, tu as les informations visuelles. Au cécifoot, tu écoutes tout *(les joueurs sont guidés par le bruit des grelots incrustés dans le ballon).* J'avais l'impression de repartir à l'âge de 2 ans, quand on apprend à taper dans un ballon." Ce sport l'aide finalement à accepter son handicap. "Le cécifoot a été un moyen d'autonomie extraordinaire dans ma manière de me déplacer au quotidien", estime le défenseur central.

Engagement et musique kabyle

Après avoir intégré le club de Saint-Mandé, il est appelé en équipe de France pour la première fois en 2009. "C'était un rêve et aussi une forme de reconnaissance, parce que la France m'a sauvé la vie." Son visage s'illumine à l'évocation des Jeux paralympiques de Londres, où il décroche, en 2012, la première médaille de l'histoire de l'équipe de France en atteignant la finale contre le Brésil (0-2). À l'inverse, les Jeux de Tokyo lui laissent un souvenir douloureux, avec une élimination dès la phase de groupes. Déjà double champion d'Europe avec l'équipe de France, le joueur de Bondy fait des Jeux de Paris 2024, du 28 août au 8 septembre, l'objectif d'une vie. "Il y a forcément de la pression, on va jouer devant des milliers de Français sur le site de la tour Eiffel, mais j'essaie de prendre le positif. Je me battrai comme un taré, je donnerai tout pour décrocher une médaille." Remporter l'or à domicile permettrait selon lui le développement de la discipline. "En 2012, il n'y avait pas de terrains dédiés au cécifoot. Aujourd'hui, le nombre de structures a augmenté, les coaches ont progressé, et mon employeur me laisse à disposition pour m'entraîner deux fois par jour en vue des Jeux", indique celui qui travaille en parallèle comme réceptionniste à l'hôtel *Pullman* au pied de la tour Eiffel. Sans savoir si Paris sera sa dernière danse paralympique, Hakim Arezki projette déjà d'enregistrer, après les Jeux, un troisième album de musique traditionnelle kabyle. Un moyen de poursuivre son engagement pour la reconnaissance de la culture berbère, qui lui aura fait perdre la vue mais pas espoir.

Au cécifoot, les joueurs sont guidés par le bruit des grelots dans le ballon et les gardiens ne sont pas non-voyants. Hakim Arezki, 41 ans et aujourd'hui licencié au club de Bondy, en Seine-Saint-Denis, a connu sa première sélection en équipe de France en 2009, avant de remporter l'argent aux Jeux paralympiques de Londres en 2012, la première médaille de l'histoire des Bleus. À Paris cet été, il y aura "forcément de la pression, on va jouer devant des milliers de Français sur le site de la tour Eiffel".

ANGEL DI MARIA

"PARIS A CHANGÉ MA VIE"

Au crépuscule de sa vie de joueur, le champion du monde 2022, qui va tirer sa révérence sur la scène internationale à l'issue de la Copa America, revient sur sa carrière et clame son amour pour deux maillots : celui du Paris-SG et celui de la sélection argentine.

Par
Florent Torchut, à Lisbonne (Portugal)

Photos
Guillaume Blot/L'Équipe

Pour le champion du monde argentin, Jorgelina Cardoso, son épouse, et ses deux filles, Mia et Pia, sont essentielles dans sa réussite.

Angel Di Maria
36 ans. Né le 14 février 1988 à Rosario (Argentine). 1,78 m ; 75 kg. International argentin (143 sélections, 31 buts).

Parcours
Rosario Central (2005-2007), Benfica Lisbonne (2007-2010), Real Madrid (2010-2014), Manchester United (2014-2015), Paris-SG (2015-2022), Juventus Turin (2022-2023), Benfica Lisbonne (depuis juillet 2023)

Palmarès
Coupe du monde 2022 ; Copa America 2021 ; Finalissima 2022 ; Jeux Olympiques 2008 ; Coupe du monde U20 2007 ; Ligue des champions 2014 ; Supercoupe d'Europe 2014 ; Championnat du Portugal 2010 ; Championnat d'Espagne 2012 ; Championnat de France 2016, 2018, 2019, 2020, 2022 ; Coupe du Roi 2011, 2014 ; Coupe de France 2016, 2017, 2018, 2020, 2021 ; Coupe de la Ligue du Portugal 2009, 2010 ; Coupe de la Ligue française 2016, 2017, 2018, 2020 ; Supercoupe d'Espagne 2014 ; Trophée des champions 2016, 2017, 2018, 2019, 2020 ; Supercoupe du Portugal 2023.

"Nous sommes en août 2015, vous venez de signer au Paris-Saint-Germain au sortir d'une saison compliquée à Manchester United. L'avez-vous vécu comme une renaissance ?
Oui, parce qu'en effet cela avait été une année compliquée à Manchester, où beaucoup d'événements familiaux et footballistiques s'étaient produits *(il avait été victime d'une tentative de cambriolage à son domicile et n'avait pas la confiance de Louis van Gaal, son entraîneur).* Ensuite, on a perdu la Copa America *(0-0, 1-4 au t.a.b. face au Chili).* J'étais dans une spirale négative et Paris a changé ma vie. J'ai recommencé à me sentir comme je me sentais à Madrid *(lors de son passage au Real, de 2010 à 2014).* Et le public m'a donné son amour dès le premier jour. On dit toujours qu'à Paris, si vous ne parlez pas français, les Français ne vous aiment pas. Eh bien, moi, je n'ai pas du tout ressenti ça !

"Avec le temps, j'ai fini par admettre que j'étais parti du PSG au bon moment"

Cette signature au Paris-Saint-Germain a-t-elle signifié un avant et un après dans votre carrière ?
Ce dont j'avais besoin à ce moment-là, c'était d'un nouvel endroit pour repartir de zéro. Or, Paris se trouvait dans une phase de croissance, avec des joueurs extraordinaires, et, dès le premier jour, je m'y suis senti à l'aise. C'est l'endroit où j'ai passé le plus de temps dans ma carrière. Même si, quand je repense à ces sept années-là, je me dis que c'est passé très vite. J'étais heureux à Paris, c'est pour ça ! Et, au passage, j'ai eu une petite Française *(sa seconde fille, Pia, née en 2017),* je garderai donc toujours un lien particulier avec Paris. J'y ai passé sept ans inoubliables pour moi et ma famille.

Vous sentez-vous parisien, d'une certaine manière ?
Oui. Il est parfois difficile de rester au même endroit, dans le même club aussi longtemps. C'est d'autant plus vrai aujourd'hui dans le football, avec tous ces jeunes très talentueux qui émergent chaque saison. Pendant ces sept années, des joueurs sont arrivés dans le groupe, d'autres sont partis et moi, j'ai réussi à rester.

Suivez-vous toujours les performances du Paris-SG ?
Bien sûr, je regarde toujours Paris. Cela me fait repenser à tout ce que j'ai vécu, à quel point j'ai été heureux là-bas. Et il me reste quelques amis à Paris, même si celui avec qui j'échangeais le plus était Marco *(Verratti),* qui est parti *(en septembre 2023 au Qatar, au Al-Arabi SC)*... Je parle de temps en temps avec les intendants du club. Je regarde les matches en Ligue 1. Et je ne manque aucune rencontre de Ligue des champions. Je suis également le Real Madrid de Luka Modric et Dani Carvajal, mes anciens coéquipiers qui sont toujours là-bas.

Auriez-vous aimé rester au PSG en 2022, à l'issue de votre contrat ?
Oui, mon idée était de rester un an de plus. Cela m'aurait plu, mais le club en a décidé autrement. Ils ont souhaité que je parte, probablement parce qu'ils voulaient faire venir d'autres joueurs. Je l'ai compris, même si cela n'a pas été facile après tant d'années passées là-bas. Le football est comme ça. La saison qui a suivi n'a pas été évidente pour Paris et, avec le temps, j'ai fini par admettre que j'étais parti au bon moment.

Alain Mounic/L'Équipe

"2015-2016, avec Laurent Blanc, c'est la saison où j'ai pris le plus de plaisir"

Au PSG, vous avez connu quatre entraîneurs : successivement Laurent Blanc, Unai Emery, Thomas Tuchel et, enfin, Mauricio Pochettino. Lequel d'entre eux vous a particulièrement marqué ?
Si je dois en garder un, je trouve que Blanc avait développé un style de jeu attrayant avec nous. C'est la saison *(2015-2016)* où j'ai pris le plus de plaisir à jouer au football à Paris. Il était impossible de prendre le ballon à Thiago Motta et à Marco Verratti au milieu, avec Blaise Matuidi qui montait et redescendait constamment. On jouait un football spectaculaire, avec Ibra *(Zlatan Ibrahimovic), (Edinson)* Cavani, Pocho *(Ezequiel Lavezzi)* et *(Javier)* Pastore devant. Ce fut une première saison incroyable pour moi, ça m'a beaucoup marqué.

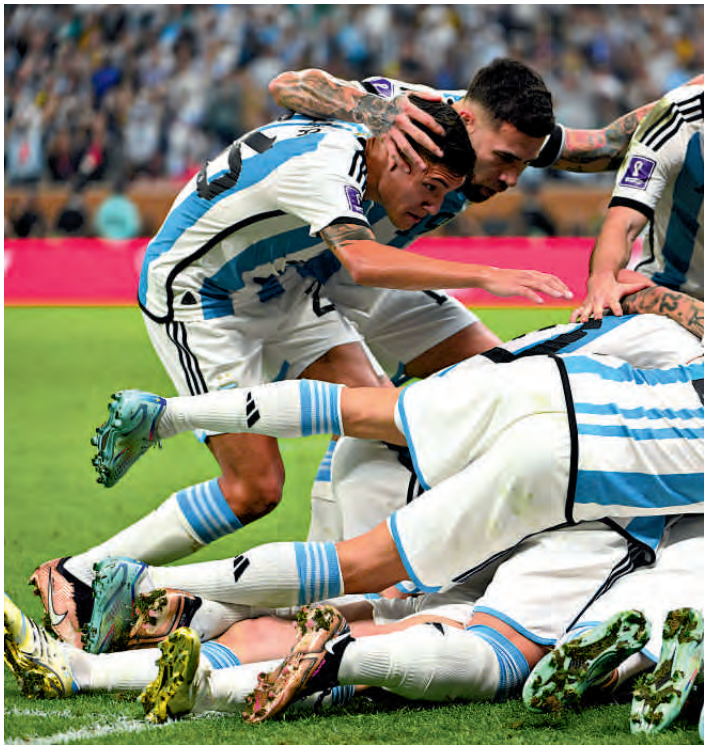
Avez-vous la sensation d'avoir créé un lien spécial avec les supporters du Paris-SG ?
Oui, et je m'en suis rendu compte le jour de mes adieux. Je n'oublierai jamais ce que les supporters ont fait pour moi. Pour me dire au revoir, ils ont fait la fête à l'extérieur du stade, avec des feux d'artifice, comme lors du huitième de finale retour contre le Borussia Dortmund en Ligue des champions *(2-0, le 11 mars 2020)*. C'est un moment inoubliable pour moi et ma famille. Un responsable des ultras m'a offert une grande photo sur laquelle je fête un but avec le maillot du PSG. Puis les supporters m'ont fait monter dans leur tribune et m'ont demandé d'apposer ma signature. J'étais très fier et ému par toutes ces marques d'affection et de reconnaissance.

Il y a eu quand même des moments très difficiles lors de votre passage au Paris-SG, comme la remontada du FC Barcelone, le 8 mars 2017 *(1-6 ; 4-0 à l'aller)*...
Au retour, peut-être qu'Unai *(Emery)* s'est dit que c'était presque gagné, que c'était difficile qu'il nous arrive quelque chose. Pour ma part, je revenais de blessure, j'avais joué un peu contre Marseille *(5-1, le 26 février)* et il n'a pas voulu prendre de risque en m'alignant d'entrée. Malheureusement, en face c'était le Barça, au Camp Nou, avec tout ce que cela représente. C'était évident qu'ils allaient vouloir nous marcher dessus, nous tuer et c'est ce qui s'est passé.

Il y a eu aussi l'échec en finale de la Ligue des champions en 2020 face au Bayern Munich *(0-1, le 23 août, à Lisbonne)*...
Nous nous sommes créé beaucoup d'occasions. Mais en Ligue des champions, la moindre erreur se paye cash. On l'a encore vu cette saison lors des demi-finales entre le Bayern Munich et le Real Madrid *(2-2, 1-2)*. Vous ne pouvez •••

Angel Di Maria a trouvé au PSG le club idéal pour relancer sa carrière alors qu'il était en situation d'échec à Manchester United. L'idylle a duré sept ans.

À 36 ans, Angel Di Maria se considère toujours comme un joueur qui peut apprendre et progresser.



18 décembre 2022, la victoire de l'Argentine en finale de la Coupe du monde contre la France. Un souvenir marquant qu'Angel Di Maria, décisif ce jour-là, se plaît à revivre avec Florent Torchut, le journaliste de *France Football*.

••• pas vous relâcher une seule seconde, parce qu'en face il y a des joueurs capables de faire basculer la rencontre sur un geste. À mon avis, nous aurions mérité de gagner cette finale en 2020. Ça s'est joué à rien.

Vous avez évolué au sein de grands clubs tels que Benfica, le Real Madrid, Manchester United, le PSG et la Juventus Turin, en étant pratiquement toujours titulaire. Qu'est-ce que cela vous inspire ?

J'ai la satisfaction de me dire que, partout où je suis allé, j'ai joué. J'ai fait mon travail de la meilleure façon, ce qui m'a permis d'être titulaire et, au bout du compte, c'est ce qui reste, non ? Lorsque je suis arrivé à Benfica, il y avait de grands joueurs et j'ai fini par me faire ma place. Quand je suis arrivé au Real Madrid, il y avait des stars incroyables et j'ai fini par jouer, même quand il y avait Benzema, Bale, Cristiano Ronaldo… Je me suis fait une place au milieu aux côtés de Modric et Xabi Alonso. Pareil lorsque je suis allé à MU ou à Paris avec Leo *(Messi),* Kylian *(Mbappé)* et « Ney » *(Neymar).* J'ai toujours évolué avec des joueurs plus importants que moi. Mais, avec mon travail, mes efforts, à force d'insister, en n'abandonnant jamais, je suis toujours parvenu à me faire une place dans le onze.

“En 2020, nous aurions mérité de gagner la finale de la Ligue des champions. Cela s'est joué à rien”

Vous avez travaillé sous les ordres de José Mourinho, de Carlo Ancelotti ou encore de Diego Maradona. Qu'avez-vous appris de ces différents entraîneurs ?

Certains vous laissent un enseignement tactique, tandis que d'autres, tel que Maradona, vont davantage jouer sur votre motivation. Les entraîneurs que vous avez nommés ont eu des carrières extraordinaires. J'ai adoré travailler avec Mourinho au Real après son triplé à l'Inter Milan *(en 2010, Ligue des champions, Championnat et Coupe d'Italie).* Quand Ancelotti est arrivé, je n'avais jamais joué dans un milieu à trois et lui a inventé un poste pour moi dans son équipe, alors qu'il y avait de grands joueurs dans l'effectif. Et j'ai fini par gagner la Ligue des champions en jouant à ce poste, au terme d'une belle saison sur le plan personnel et collectif. Tout est une question d'apprentissage. J'ai 36 ans et je

Franck Faugère/L'Équipe

continue d'apprendre. J'essaie encore d'améliorer chaque jour ma façon de tirer, de centrer, les un-contre-un. Pour rester longtemps dans l'élite, il faut continuer à s'améliorer chaque jour.

Vous avez évolué avec tous les lauréats du Ballon d'Or depuis 2007 : Messi et Cristiano Ronaldo, mais aussi Benzema, Modric et Kaká. Votre meilleur classement, c'est dixième en 2014. Méritiez-vous mieux ?
Je suis un travailleur, le genre de gars dans l'ombre, qui court, qui court… Cela a toujours été ma façon d'être. Je n'ai jamais aimé les caméras, la lumière, rien de tout cela ne m'intéresse. Tout ce que j'ai obtenu dans ma carrière, c'est à base d'efforts. Être plus haut ou plus bas dans les classements des meilleurs joueurs, c'est aux gens ou à la presse d'en décider. Pour moi, ça ne change rien.

Vous êtes sans doute le joueur qui a disputé le plus de matches avec Lionel Messi et Cristiano Ronaldo. Qu'est-ce qui fait qu'ils sont si spéciaux selon vous ?
Ils ne pensent qu'à gagner, tout le temps. Mais, à la fin, le meilleur est celui qui a le plus de Ballons d'Or et Leo en a huit. Pour moi, il y a donc un certain écart entre lui et Cristiano *(le Portugais compte cinq Ballons d'Or).* Après avoir fait partie de l'élite durant de nombreuses années, ils continuent à faire parler d'eux dans le monde entier, alors qu'ils sont aux États-Unis et en Arabie saoudite désormais. La compétition entre eux a permis à la Liga *(entre 2009 et 2018)* de grandir et ils ont fait aimer le football à tout le monde, même à ceux qui s'y intéressaient moins. Avec Leo, les Américains commencent à redécouvrir le football.

"Cristiano Ronaldo ou Messi ? À la fin, le meilleur est celui qui a le plus de Ballons d'Or et Leo en a huit"

Vous avez également joué avec Karim Benzema et Kylian Mbappé. Quel regard portez-vous sur eux ?
Karim et Kylian sont deux immenses joueurs. Kylian possède une vitesse extraordinaire qui peut faire la différence à tout moment. Même quand le match semble verrouillé, il voit un espace et il se met à courir. Et si on lui donne un bon ballon, il est décisif. Quant à Karim, c'est un joueur qui a une qualité unique au monde : on a l'impression de ne pas le voir et, tout à coup, sans crier gare, il s'empare du ballon, élimine deux ou trois joueurs et vous délivre une passe décisive ou marque un but. Karim a mérité de gagner le Ballon d'Or *(en 2022)* et, pour moi il est évident que Kylian va finir par le gagner.

En 2018, vous affrontez une première fois l'équipe de France en Coupe du monde et cela donne lieu à un match épique, déjà *(4-3 pour les Bleus en huitièmes de finale).* Quel souvenir en gardez-vous ?
Pour être honnête, si nous étions passés en 2018 contre la France, cela aurait été un miracle parce que nous n'avions pas fait les choses correctement. Nous n'étions pas en train de réaliser une bonne Coupe du monde. On savait que ce serait difficile de jouer face à la France dans ces conditions-là, avec les joueurs talentueux qu'elle comptait dans ses rangs. Finalement, ce qui aurait dû se passer avant est arrivé : nous avons perdu et nous avons été éliminés. À chaque fois que la France a attaqué, elle a marqué. C'est comme ça.

En 2022, pour la revanche en finale du Mondial au Qatar, était-ce particulier pour vous de retrouver certains amis et ce pays où vous veniez de passer sept ans ? •••

Même s'il se considère comme un travailleur, Angel Di Maria restera aux yeux des observateurs comme un artiste de la balle.

"J'ai tout donné pour l'Argentine depuis quinze ans. Beaucoup de jeunes méritent de porter ce maillot. Il est temps de faire ce pas de côté"

••• Non, honnêtement, lorsque vous portez le maillot de l'équipe nationale, vous ne pensez qu'à défendre votre pays. Même si j'avais vécu pendant quinze ans à Paris, j'aurais donné ma vie pour l'Argentine. Bien sûr qu'après le match, vous pouvez vous sentir un peu triste pour vos amis en face. C'est arrivé après la finale de la Copa America gagnée contre le Brésil *(en 2021, 1-0, but de Di Maria).* Cela m'a brisé le cœur de voir Neymar en pleurs.

Ce jour-là, à Doha, c'est vous qui avez fait souffrir les Français.
Sur le penalty qu'on obtient, je m'infiltre dans la surface et *(Ousmane)* Dembélé m'accroche. J'aurais fait exactement la même faute. Nous sommes des attaquants et ce n'est pas quelque chose que l'on maîtrise. Je fais un crochet, il touche un peu mon pied et je tombe. Or, tout le monde sait qu'avec le VAR, tout contact dans la surface, avec de la vitesse, va être sanctionné. Et puis après, il y a ce but qui restera gravé dans nos mémoires car c'est une action fantastique. Moi, j'ai simplement poussé le ballon au fond. *(Rires.)* Les magiciens, ce sont Julian *(Alvarez)*, Alexis *(Mac Allister)* et Leo *(Messi),* qui ont construit cette action en une touche de balle. Lorsque j'ai vu Lloris sortir, j'ai repensé à ce que m'avait dit Martin *(Tocalli, l'entraîneur des gardiens).* Je savais qu'il avait tendance à vite aller au sol. Les gens ont du mal à me croire car ils se disent : « Comment est-ce qu'il peut penser à ça en un millième de seconde ? » Mais c'est la raison pour laquelle nous nous entraînons, pour être en mesure, dans des moments comme celui-là, de prendre la meilleure décision. Je sors à l'heure de jeu et j'aurais aimé continuer car, quand vous êtes sur le banc, c'est un enfer ! J'ai énormément souffert. Je ne comprends vraiment pas les gens qui regardent le foot, je ne sais pas comment ils font pour supporter tout ça !

Vous avez annoncé que vous alliez arrêter la sélection après la Copa America. Aucune chance de changer d'avis ?
Non, ma décision est prise. Avant, certains voulaient que je parte et, maintenant ils veulent que je continue. *(Rires.)* Après tout ce que j'ai pu accomplir avec la sélection, j'ai la tranquillité aujourd'hui de dire basta. Même si, d'un autre côté, cela me fait mal parce que la sélection est l'endroit où je me sens le plus heureux. Mais j'ai tout donné pour l'Argentine depuis une quinzaine d'années et beaucoup de jeunes méritent eux aussi d'avoir la chance de porter ce maillot. Il est temps de faire ce pas de côté. Je vais pouvoir partir en vacances avec ma famille lors des rassemblements, commencer à me rendre compte qu'il y a une vie en dehors du foot." ⬢ F. To.

Making of

Lieu
Benfica Campus, à Seixal dans la région de Lisbonne.

Durée
50 minutes, plus une dizaine de minutes de séance photo sur l'un des terrains d'entraînement du club lisboète.

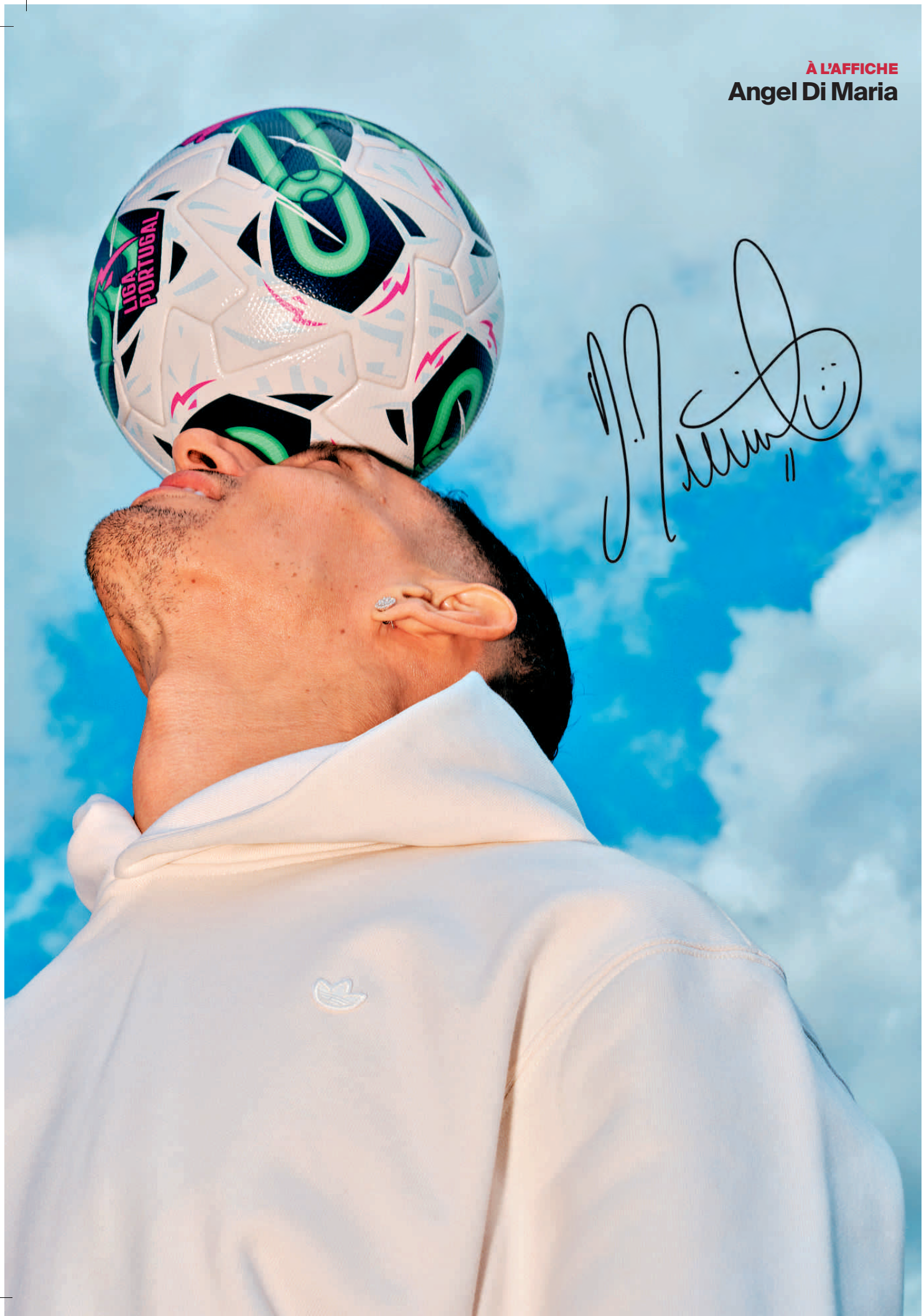
Autres personnes présentes
Guillaume, notre photographe, et deux personnes du service de presse de Benfica.

Niveau de connivence
9/10. Second entretien pour *France Football,* après celui de 2018 au PSG. Di Maria a par ailleurs écrit la préface d'*El Rey Leo,* la version argentine de la bio de Messi réalisée par l'auteur de l'interview.

La note qu'il se donne
"10/10. Je me suis senti à l'aise. Je crois que ça donne un super entretien, non ? On a pu parler de football et je pense que c'est le plus important."

La note qu'on lui donne
9/10. Souriant et décontracté, il s'est livré avec enthousiasme.

Les trois interviews qu'il aimerait lire dans *FF*
"Joao Neves *(son coéquipier portugais en club)*, un garçon qui a un avenir spectaculaire. Il me fait penser à Marco Verratti dans sa façon de jouer. Alejandro Garnacho *(Man Utd)*, l'avenir de la sélection. Et mon ami Leandro Paredes, pour qu'il nous parle de sa vie."


LIGA PORTUGAL

UN PAN D'HISTOIRE

LE FOOT OLYMPIQUE, C'EST HOMÉRIQUE !

Depuis 1896 pour les hommes, et cent ans plus tard pour les femmes, le tournoi de football des JO regorge d'histoires improbables, de buteurs prolifiques, de héros anonymes ou de futurs Ballons d'Or.

Par Attila Barret et Emmanuel Bojan.
Infographie Laurent Langeron et Philippe Escoffier.

Des Bleus une fois en or

Qualifiées d'office cet été, les femmes vont disputer leur premier tournoi, après sept échecs en qualifications depuis les JO d'Atlanta en 1996. En douze participations seulement depuis 128 ans, les hommes ont atteint trois fois le dernier carré, pour une seule médaille (or en 1984).

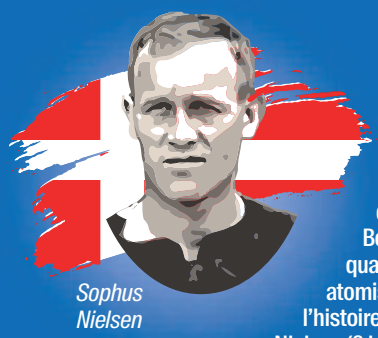
Parcours HOMMES

- **1908** Londres — demi-finales
- **1920** Anvers — demi-finales
- **1924** Paris — quarts de finale
- **1928** Amsterdam — 1er tour
- **1948** Londres — quarts de finale
- **1952** Helsinki — tour préliminaire

1984, un triomphe Sang, Or et Canari

Les 17 champions olympiques français selon leur club d'appartenance

- **3** Lens — Sénac, Brisson, Xuereb
- **3** Nantes — Ayache, Bibard, J. Touré
- **1** Auxerre — Garande
- **1** Bordeaux — Thouvenel
- **1** Metz — J.-P. Rohr
- **1** Monaco — Bijotat
- **1** Nancy — Jeannol
- **1** Nîmes — Cubaynes
- **1** Paris-SG — Lemoult
- **1** Rouen — Bensoussan
- **1** Saint-Étienne — Zanon
- **1** Sochaux — Rust
- **1** Toulouse — G. Lacombe



17-1 Quand la France coule

En 1908, à Londres, les Bleus ne doivent leur présence en demi-finales qu'au forfait de La Bohême (empire austro-hongrois) en quarts. Lors de cette demie, ils se font atomiser 17-1 (pire défaite française de l'histoire) par le Danemark de Sophus Nielsen (6 buts), qui n'avait gagné "que" 9-0 au tour d'avant face à la France B. Ils déclarent forfait pour la médaille de bronze et rentrent au pays.

1920 Pichichi, argenté surprise

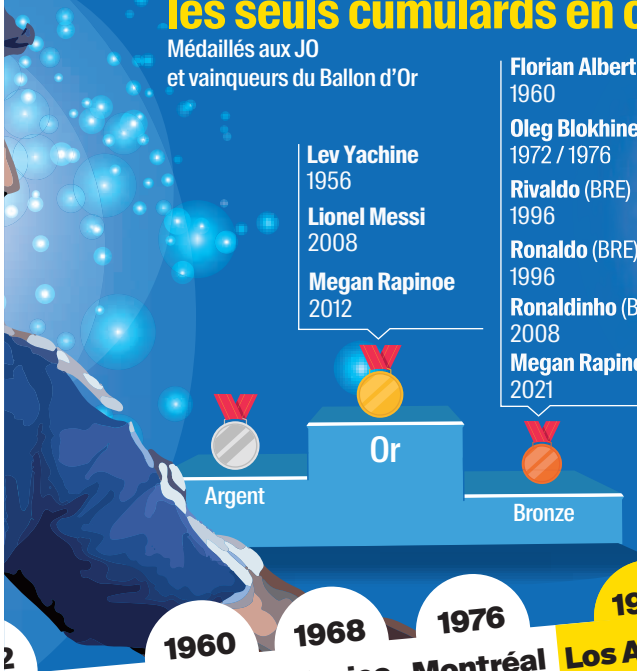
Rebelote en 1920 lors des Jeux d'Anvers. Trop de Bleus ont déjà déserté la Belgique après la demie face à la Tchécoslovaquie (1-4). Pas de match possible pour la médaille de bronze face aux Pays-Bas. Un tournoi de repêchage concerne alors les quarts de finalistes perdants. L'Espagne le remporte en battant les Néerlandais en finale (3-1), avec un dernier but de Rafael Moreno Aranzadi, dit Pichichi (le Basque, décédé tragiquement du typhus en 1922, donnera son nom au trophée de meilleur buteur en Espagne). L'Espagne termine même médaille d'argent après la disqualification des Tchécoslovaques. Mécontents de l'arbitrage, ils avaient quitté le terrain avant la mi-temps en finale face aux Belges (0-2)...

Yachine, Messi, Rapinoe : les seuls cumulards en or

Médaillés aux JO et vainqueurs du Ballon d'Or

Lev Yachine 1956
Lionel Messi 2008
Megan Rapinoe 2012

Florian Albert (HON) 1960
Oleg Blokhine (URSS) 1972 / 1976
Rivaldo (BRE) 1996
Ronaldo (BRE) 1996
Ronaldinho (BRE) 2008
Megan Rapinoe (USA) 2021



Lionel Messi

Autres vainqueurs du Ballon d'Or présents aux JO

Gianni Rivera (ITA, 1960)
Alan Simonsen (DAN, 1972)
Michel Platini (1976)
Fabio Cannavaro (ITA, 2004)
Cristiano Ronaldo (POR, 2004)

Joueurs majeurs ayant remporté les JO

Ferenc Puskas (HON, 1952)
Luis Enrique, Pep Guardiola (ESP, 1992)
Nwankwo Kanu (NGA, 1996)
Samuel Eto'o (CAM, 2000)
Carlos Tevez (ARG, 2004)
Sergio Agüero, Angel Di Maria, Juan Riquelme (ARG, 2008)
Neymar, Marquinhos, Gabriel Jesus (BRE, 2016)
Daniel Alves (BRE, 2021)

1960	1968	1976	1984	1996	2021	2024?	2024?
Rome 1er tour	**Mexico** quarts de finale	**Montréal** quarts de finale	**Los Angeles** VAINQUEUR	**Atlanta** quarts de finale	**Tokyo** 1er tour	**Paris** groupe des États-Unis, de la Guinée et de la Nouvelle-Zélande	**Paris** groupe de la Colombie, du Canada et de la Nouvelle-Zélande

Parcours femmes

L'âge d'or hongrois

Jamais sacrés en Coupe du monde ou à l'Euro, les Hongrois ont brillé aux Jeux Olympiques, avec trois médailles d'or, une d'argent et une de bronze entre 1952 et 1972. Ferenc Bene détient le records de buts marqués sur une édition (12 en 1964).

Ferenc Bene

Sélections les plus titrés chez les hommes

	Or	Argent	Bronze
1. Hongrie	3 *(1952, 1964, 1968)*	1 *(1972)*	1 *(1960)*
2. Brésil	2	3	2
3. Argentine	2	2	0

Sélections les plus titrées chez les femmes

1. États-Unis	4	1	1
2. Allemagne	1	0	3
3. Canada	1	0	2

Pichichi

La reine Marta

La Brésilienne est la seule à avoir marqué lors de cinq éditions différentes des JO. Sa coéquipière Formiga, elle, a disputé les 7 tournois de l'histoire.

Marta

Classement des meilleures buteuses

1. Cristiane (BRE) **14** *(2004, 2008)*
2. **Marta** (BRE) **13** *(2004, 2008, 2012, 2016, 2021)*
3. Sinclair (CAN) **12** *(2008, 2012, 2016)*
4. Prinz (ALL) **10** *(2000, 2004, 2008)*

Miedema (HOL) *(2020)*
Lloyd (USA) *(2008, 2012, 2016, 2021)*

Chez les hommes, la compétition était réservée aux amateurs jusqu'en 1980. Logiquement, ils investissent en masse le classement des buteurs.

Classement des meilleurs buteurs

1. **S. Nielsen** (DAN) **13** *(1908, 1912)*
1. **A. Dunai** (HON) **13** *(1968, 1972)*
2. **F. Bene** (HON) **12** *(1964)*
3. D. Tarasconi (ARG) **11** *(1928)*

P. Petrone (URU) *(1924, 1928)*

Premiers pros : 10. Bebeto (BRE, 1984 et 1988) et C. Tevez (ARG, 2004), 8 buts.

STARS OLYMPIQUES ET FOOT ADDICTS

FF a discuté football avec certains grands noms du sport français qui visent une médaille aux Jeux Olympiques de Paris du 26 juillet au 11 août. Résultat ? Ils adorent ça !

Par Olivier Bossard, avec Maxime Aubin. Illustrations Lamia Benalycherif

VICTOR WEMBANYAMA 20 ANS, BASKET

"C'EST AU FOOT QUE J'AI SUBI MON PLUS GRAND NOMBRE DE DÉFAITES"

Il a pris l'habitude de jongler avant chaque match de NBA, relançant au pied son ballon de basket avec une agilité déconcertante malgré sa taille (2,24 m). "Tu te rends compte, je n'ai pas pu jouer au football de toute l'année", sourit Victor Wembanyama. Originaire du Chesnay dans les Yvelines, le joueur des Spurs de San Antonio a pourtant été biberonné aux matches du Paris-Saint-Germain et de l'équipe de France. "Mon premier souvenir lié au football remonte à mes 4 ans. À cette époque-là, mon oncle essayait de m'apprendre à jouer pendant un repas de famille. Quand je voyais la balle, je tapais dedans, mais il me reprenait en répétant : « Non, contrôle d'abord et puis passe. » Ça m'a vraiment marqué, je ne sais pas pourquoi. *(Sourire.)*"

Le jeune basketteur, passé par Nanterre, l'ASVEL et les Metropolitans de Levallois-Perret, débute le foot "à l'école, dans la cour de récréation", avant de devenir gardien de but au Chesnay 78 FC. "J'ai probablement subi mon plus grand nombre de défaites à cette époque. Nous n'avions vraiment pas une très bonne équipe. Quand vous devez garder la cage en contre-attaque à trois contre un toute la journée, c'est compliqué. *(Rires.)*"

Sur place, personne n'a oublié son passage. "À 10 ans, il approchait les 1,90 m , rigole Valentin Mony, un de ses anciens partenaires. Il était déjà plus grand que les dirigeants et les coaches. Ça nous occasionnait des problèmes puisque les équipes adverses pensaient qu'on trichait •••

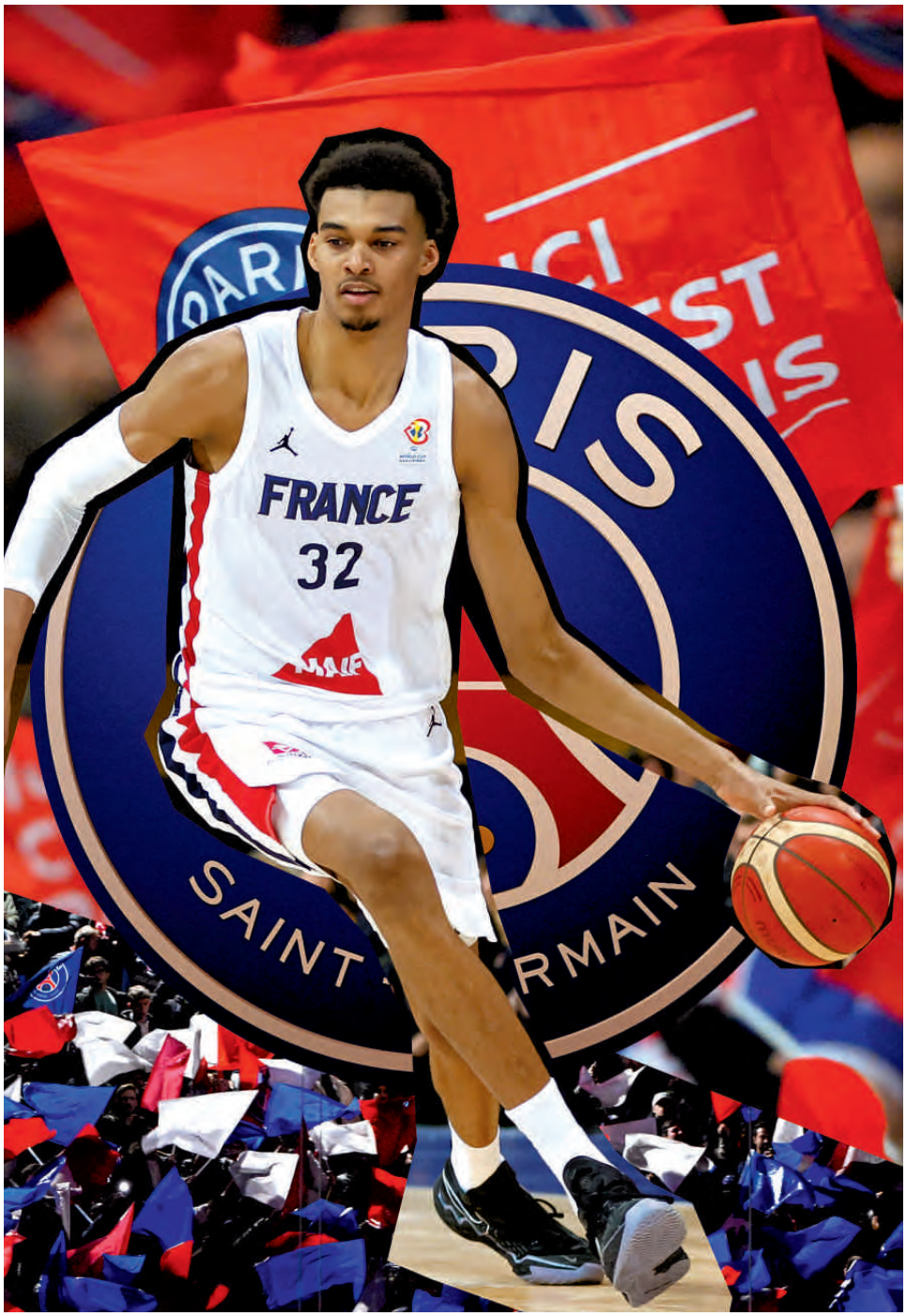
20

FRANCE
32
MAIF
WORLD CUP QUALIFIERS

Témoignages

••• en faisant descendre un joueur de plusieurs catégories."

Après deux ans dans le football, "Wemby" décide finalement de se concentrer sur le basket, où il réalise rapidement des miracles. "Foot, judo, basket. J'ai pratiqué plein de sports. C'est important pour la plasticité cérébrale chez les enfants." Arraché à son pays natal en juin 2023 après avoir été choisi en premier lors de la draft NBA, une première pour un joueur français, l'intérieur star a dû se concentrer pleinement sur sa nouvelle vie de basketteur au Texas, à San Antonio, avec succès (en moyenne 21,4 points, 10,6 rebonds, 3,9 passes et – record NBA – 3,6 contres) et reconnaissance (premier Français élu rookie de l'année, c'est-à-dire meilleur débutant, à l'unanimité ; désigné deuxième meilleur défenseur de la Ligue derrière son compatriote Rudy Gobert des Timberwolves du Minnesota). Il a dû suivre de loin son club de cœur, le Paris-SG.



Paris-SG, maillot des Bleus et Neuer

"L'an dernier, j'avais pu aller au Parc des Princes à plusieurs reprises, donc j'étais plus investi. Là, je n'ai pas eu le temps de regarder un seul match. Mais je suis les résumés et les résultats des grosses affiches." Aux Spurs, le Français s'est lié d'amitié avec un autre joueur européen, Jeremy Sochan (international polonais), un fan de ballon rond qui a grandi en Angleterre. "Jeremy, c'est le premier à m'avoir accueilli. On parle souvent de foot ensemble. Mais, malheureusement, il supporte Arsenal. *(Sourire.)*"

En déplacement à Austin en mars dernier, l'intérieur tricolore en avait profité pour dévoiler le nouveau maillot des Bleus du foot à l'Euro. Un coup de communication de la part de son équipementier (Nike), autant qu'une passion personnelle pour ce fan de Kylian Mbappé, finalement absent pour disputer les Jeux Olympiques à domicile. "Dans le football, c'est compliqué *(le tournoi olympique n'appartenant pas aux dates FIFA, les clubs peuvent refuser la sélection de leurs joueurs).* Mais tous les Français, moi y compris, aurions préféré voir Kylian sur le terrain." Wembanyama n'a pas oublié ses idoles de jeunesse, celles qui lui ont fait aimer le football. "Je n'ai pas encore rencontré mes joueurs préférés, à part Mbappé. Comme j'ai été gardien, j'ai toujours adoré Manuel Neuer. Mais Ronaldinho aussi." Le message est passé. ⬢ **M. A.**

ALEXIS ET FÉLIX LEBRUN
20 ET 17 ANS, TENNIS DE TABLE

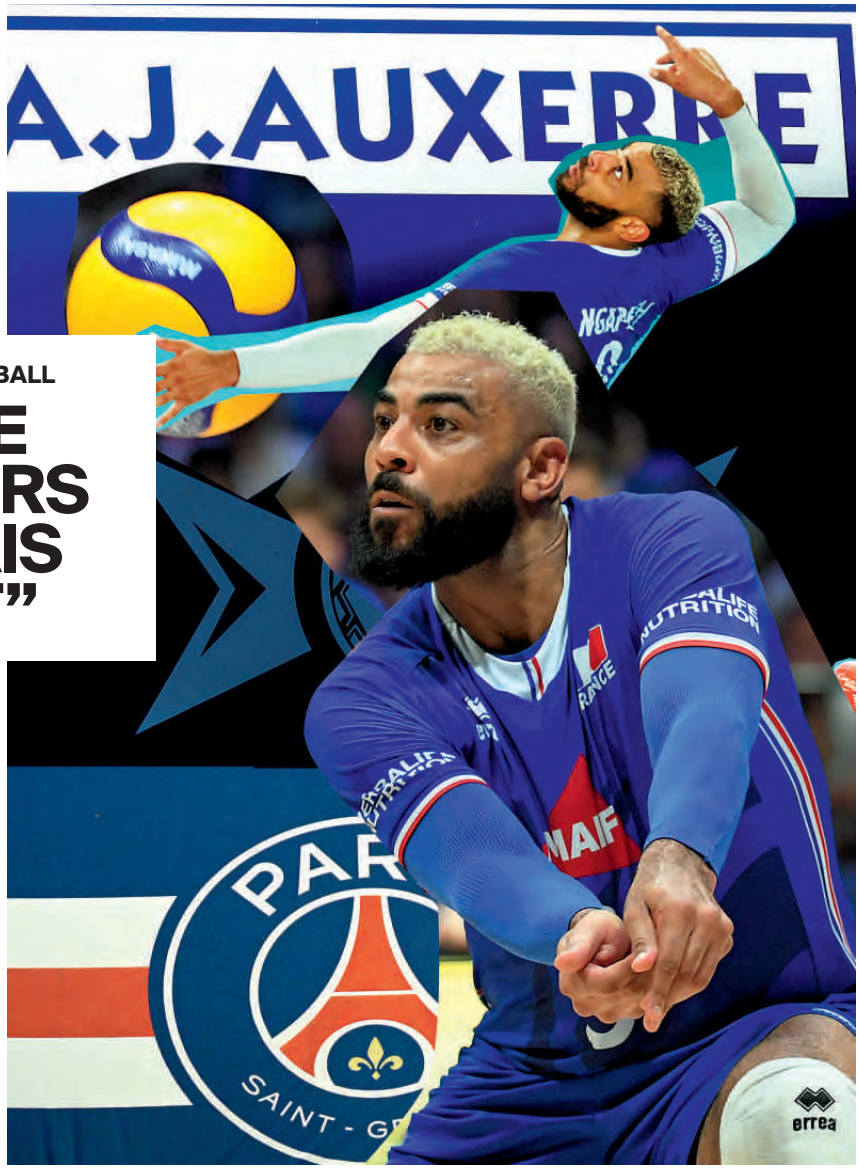
“RAPHAËL VARANE NOUS A ENVOYÉ UN MESSAGE”

Tout d’un coup, les regards s’illuminent. “C’est le vrai Ballon d’Or ?” Le vrai. “C’est fou. On peut le prendre en photo ?” Évidemment. “Super, merci. Il est magnifique.” Les deux frangins, de passage dans les locaux de *FF,* enchaînent poses et clichés devant l’objet le plus convoité des footeux. Alexis Lebrun (17e mondial) surtout, fan absolu de ballon rond, quand le petit frère place le basket et le tennis au même niveau. “Cet objet, il est pour Alexis, rigole Félix Lebrun (5e mondial). Mon niveau est catastrophique. Je sais courir, c’est tout. Alexis se débrouille largement mieux que moi.” Les parties restent pourtant rares depuis plusieurs mois. Question de planning et de sécurité. “Quand on joue, on ne fait vraiment pas les bourrins, raconte Félix Lebrun. On joue toujours sans contact. On ne voudrait pas se blesser.”

OL-OM, Savanier et Messi

Moins risqués, les affrontements se font plutôt sur le jeu vidéo *FIFA* pendant les longs déplacements. “Je jouais vraiment beaucoup il y a deux ans, sourit Alexis. On prend toujours les consoles quand on voyage vers l’Asie pour disputer les tournois. On a le temps en avion.” En février dernier, les Lebrun s’envolent encore vers la Corée du Sud, brillent lors des Championnats du monde par équipes (médaille d’argent) et attirent tous les regards. Un surtout. “Raphaël Varane nous a envoyé un super message, explique Félix. Il nous a dit qu’il nous suivait, nous soutenait et nous a félicités pour notre parcours. On était super contents. On l’a toujours adoré.”

Les liens entre les Bleus et le tennis de table ne s’arrêtent pas là. Un autre, plus surprenant encore, existe. “On sait dans le milieu que les frères Pogba ont joué au ping-pong. Florentin avait un bon niveau en benjamins. Il a même fait les Championnats de France.” Sans rire. “C’est vrai.” Dans la vie, Félix aime l’OL, Alexis, l’OM. L’un des rares points de désaccord entre les deux frères. “Quand on est devant un OM-OL, il y a la même intensité que quand on s’affronte au ping-pong, sourit le plus jeune. On aime bien se charrier. Mais ça reste toujours gentil.” Les deux frangins se réconcilient autour du Montpellier Hérault, le club de la région natale, apprécié depuis toujours. “J’étais au stade quand Montpellier est remonté en L1 *(2009)*”, se souvient Alexis. “On a toujours suivi le club, ajoute Félix. On nous a invités en loge récemment, c’était génial. On a aussi pu parler avec Téji Savanier, on l’adore. Ça nous a fait bizarre. On a toujours eu l’habitude de le voir à la télé.” L’autre joueur apprécié par les deux frères s’appelle Lionel Messi. “J’étais dégoûté de le voir aller à Paris, sourit Alexis. Depuis tout petit, je le suis.” Et, depuis tout petit, Alexis voit l’Argentin enchaîner les Ballons d’Or (8). Un dernier regard vers le trophée, avant de quitter la pièce. “J’espère qu’on aura une médaille de cette couleur. *(Sourire.)*” ⬢ O. B.



EARVIN NGAPETH 33 ANS, VOLLEY-BALL

"J'AI PRIS UNE LICENCE ALORS QUE JE N'AVAIS PAS LE DROIT"

L'histoire remonte à 2014 et avait fait parler tout le milieu du volley. "Je jouais en Sibérie *(Kouzbass Kemerovo).* À un moment, je n'en pouvais plus d'être là-bas, je suis parti." Sans rien demander à personne, le volleyeur quitte la Russie pour Poitiers, la ville où il a grandi, avec un plan en tête pour ne pas décrocher physiquement. "J'allais à la salle pour m'entretenir, mais pas un club de volley n'a pu m'accueillir, en raison des assurances. Je suis allé voir mes potes des Trois-Cités football *(PH)* pour leur demander de me faire une licence." Réponse positive. On ne dit pas non à un ancien de la maison. "Je n'avais pas le droit, mais je faisais super gaffe." Coéquipiers et adversaires aussi.

Coéquipier de Kurzawa

Dans le coin, tout le monde connaît le garçon. Tous les étés, ou presque, Ngapeth vient retaper le ballon avec les potes d'enfance. "Je faisais tous les entraînements et, d'ailleurs, je galérais au niveau du cardio. Au volley, on ne court pas. En match, je rentrais quinze, vingt minutes." Pour jouer en pointe et planter quelques pions de la tête. Comme avant. "C'était ouf de pouvoir retourner là-bas. Ça sentait les vestiaires, les crampons, la pelouse, le foot. J'ai toujours adoré ça."

La première licence concerne le foot en benjamins. D'abord à Fréjus. Earvin évolue avec un certain Layvin Kurzawa. "On était tous les deux devant, il était déjà très technique." Avant de suivre les traces de son père Éric, volleyeur pro, Ngapeth joue dix ans au foot, entrevoit l'espoir d'une carrière "correcte". "Ç'a été très dur d'arrêter. Même quand j'avais de graves problèmes à un genou, mes parents allaient voir mes entraîneurs pour les supplier de me faire jouer. J'étais insupportable. *(Rire.)* J'ai fait un an dans le but. C'était chiant, mais je jouais avec les potes. Puis, très vite, on m'a proposé l'équipe de France de jeunes en volley. J'ai dû choisir." Et ne plus regarder le foot qu'à la télé. Notamment le Red Star, promu en L2. "Mon pote d'enfance Hacène Benali y joue. Je ne rate pas un match."

Neymar, insultes et Sénégal

Longtemps supporter d'Auxerre et de son attaquant Olivier Kapo – "J'ai son maillot"–, il apprend à aimer le PSG lors de son séjour de joueur en Italie, à Cuneo (2011-2013) puis Modène (2014-2018 et 2021-2023). "Ce sont des fous, ils m'ont saoulé. *(Sourire.)* Ils sont à fond avec l'Inter, l'AC Milan, la Juve… Avec Auxerre, je n'arrivais pas à rivaliser." Neymar aide un peu plus à sa conversion. Le Français multititré (champion olympique à Tokyo, champion d'Europe, 4 Ligues mondiales ou des nations) traîne avec un coéquipier brésilien (Bruninho), ami proche du numéro 10 auriverde. "Il nous a invités au Parc et en soirée. Un super mec et un super joueur. Je l'adore." Comme Kylian Mbappé. "Je le kiffe."

En 2022, Ngapeth doit jouer un match de Championnat contre Padoue en même temps que les Bleus disputent la finale du Mondial au Qatar contre l'Argentine. "On avait coupé le son de la télé, mais gardé les images dans le vestiaire, juste derrière le coach. Kylian a égalisé à 2-2 pendant qu'il parlait. Je me suis levé pour hurler. Je n'écoutais rien de ce qu'il disait. *(Rire.)*" Idem durant l'échauffement. "J'avais mis un téléphone sur le banc pour la prolongation. Je n'arrivais pas à décrocher. Quand la France a perdu *(3-3, 2-4 aux tirs au buts),* toute la salle m'a insulté. *(Sourire.)* J'étais la cible, une dinguerie. Mais on les a défoncés *(3-0, rire.)*" Autre Mondial, autre souvenir : juillet 1998, le plus beau pour lui. "J'étais avec ma maman, mon papa et mon frère dans un village du Sénégal. Toute la population était avec nous autour d'un petit écran. Je n'étais pas vieux *(7 ans)*, mais ç'a ma marqué." ⬢ O. B.

Le foot aime le golf, c'est connu. "En 2019, j'ai partagé une partie avec Andreï Chevtchenko au Dunhill Links en Écosse, sourit Matthieu Pavon, cinquième de l'US Open en juin. Un très bon joueur." Les liens entre entre les deux sports sont partout. Pavon : "Le frère de mon coach Jamie Gough *(Richard)* a joué aux Glasgow Rangers, en Premier League et a été international écossais. Le caddie d'Alexander Lévy *(pro français),* un très bon ami, est Andrea Ginola, le fils de David." Pavon connaît bien le sujet. "Le foot fait partie de ma vie depuis toujours." Son grand-père Ignacio a joué à l'OM entre 1960 et 1964, son père Michel, à Bordeaux, de 1996 à 2000 avant d'entraîner le club (2003-2005).

"J'ai grandi dans cet univers. C'est le sport que j'ai longtemps rêvé de faire chez les pros." Enfant, Pavon défend les couleurs de Saint-Aubin-de-Médoc ou du Taillan-Médoc, monte jusqu'en DH comme défenseur, avant de basculer vers le golf à 18 ans. "Ma mère est prof *(au golf des Argileyres, Gironde),* j'ai aussi baigné là-dedans très tôt. À un moment, je ratais des matches pour des tournois. J'ai choisi. Mais ç'a été très difficile d'arrêter. Pendant des années, j'ai continué les cinq contre cinq avec mes amis tous les lundis soir."

Séance avec Dropsy, maillot de Mavuba

Depuis toujours, le golfeur supporte les Girondins de son père (formé à Toulouse), regarde les matches dès qu'il le peut. "J'ai de magnifiques souvenirs au Haillan. Dominique Dropsy *(ancien gardien, décédé en 2015)* me donnait des conseils après les entraînements, Nisa Saveljic m'avait offert un maillot de l'ex-Yougoslavie, Kodjo Afanou, toujours adorable. Je les voyais comme les collègues de travail de papa."

Il a 4 ans quand ce dernier rejoint Bordeaux en 1996. "On a gardé une photo où j'entre sur la pelouse avec un bouquet de fleurs pour fêter le 400 match de mon père, devant plus de 25 000 spectateurs. Un souvenir très fort." Comme le titre de 1999, vécu avec sa mère et son frère devant l'écran du salon. "Quand elle a vu que Bordeaux était champion, elle paniquait. *(Sourire.)* Elle cherchait quelqu'un pour nous garder afin d'aller à Lescure." Exilé en Floride, le Bordelais suit l'actu. "Je suis toujours sur lequipe.fr. Je regarde tous les résultats. Ceux des Girondins *(L2)* surtout. Avec le décalage, les matches se jouent l'après-midi, pratique." Avant le Masters d'Augusta (12), il s'est posé avec son frère et son père pour suivre Real-City (3-3) en quarts de C1. "Les gens du circuit savent que mon père est un ex-pro." Après son titre sur le PGA Tour – le premier pour un Français depuis 1907 – à Torrey Pines, en janvier, ce fan de Camavinga ou De Bruyne reçoit des messages. Thomas Monconduit ou Rio Mavuba – "J'ai son maillot de Villarreal" –, notamment. "Je connais aussi Wahbi Khazri, et d'autres." Le foot et le golf, toute une histoire. ⬢ O. B.

MATTHIEU PAVON 31 ANS, GOLF

"J'AI LONGTEMPS RÊVÉ D'ÊTRE FOOTBALLEUR PROFESSIONNEL"

L'occase était trop belle pour ne pas tenter sa chance. Inscrite au tournoi WTA de Berlin en juin, la joueuse de tennis française profite de son séjour pour jeter un coup d'œil au calendrier de l'Euro. Bingo. L'Espagne doit jouer la Croatie le lendemain soir dans la capitale allemande (3-0). "Avec mon fiancé qui est espagnol, on a trouvé des places. Le match était top. Comme l'ambiance avant, pendant et après. Un super moment." Et une habitude pour les amoureux. En Espagne, Caroline Garcia se rend parfois au Camp Nou pour suivre le Barça, club favori de son compagnon. Pendant un voyage en Argentine la saison dernière, elle tente d'assister à une rencontre de River Plate. "On aurait beaucoup aimé mais le match était un peu tard. Ce n'est pas toujours compatible avec le quotidien d'un tournoi."

Toujours licenciée à l'ASUL Tennis Villeurbanne en banlieue lyonnaise, la gagnante du Masters 2022 reste fidèle à son club de toujours. "Dès que je peux aller voir Lyon, j'y vais. Pendant la saison, il peut m'arriver de regarder les gros matches sur l'ordinateur, mais ce n'est pas simple avec les décalages horaires, les entraînements, les tournois." L'histoire d'amour avec l'OL remonte à l'enfance, quand, avec son papa, elle fréquente l'enceinte les soirs de Championnat. Un joueur la marque à jamais. "J'adorais voir Juninho tirer les coups francs. C'était fou. Lyon dominait la L1." Pour sa première, l'OL évoluait au stade de Gerland. L'actuelle 22e mondiale avait 12 ans. "J'y étais allée avec des joueurs de la Ligue du lyonnais de tennis. J'avais été marquée par l'ambiance, les chants. On sautait en même temps qu'eux."

Maillot de Le Sommer, vestiaire de l'OL

Mais sa plus grosse émotion vient des filles. En 2017, en plein Roland-Garros, elle vibre devant la victoire lyonnaise face au PSG (0-0, 7-6 aux t.a.b.) en finale de la Ligue des champions. "J'étais hyper contente. Le fait de connaître certaines joueuses amplifie ce sentiment." Au fil des ans et de ses visites au stade, la Française se lie d'amitié avec Eugénie Le Sommer, Wendie Renard, Amandine Henry ou Ada Hegerberg, première Ballon d'Or (2018). La saison dernière au tournoi de Lyon, les quatre joueuses viennent supporter Garcia au Palais des Sports de Gerland. "Eugénie m'a offert son maillot. On est devenues amies. Même si le tennis et le foot sont deux sports différents, on s'enrichit en partageant nos expériences. J'avais même pu aller dans le vestiaire après un succès en D1. C'est tellement différent de ce que je vis dans le tennis. C'était super." Bien mieux que son niveau balle au pied. "J'ai deux pieds gauches... *(Rire.)*" ⬢ O. B.

CAROLINE GARCIA 30 ANS, TENNIS

"J'ADORAIS LES COUPS FRANCS DE JUNINHO"

TEDDY RINER 35 ANS, JUDO

"LORS DES MATCHES À ENJEU, JE SUE DE PARTOUT"

Tous les sports ont été essayés, même la danse. Mais la préférence du Guadeloupéen s'est vite portée vers le judo et le foot, pratiqués en même temps après l'école. À 8 ans, à Levallois, il joue en défense, "préfère être devant pour marquer", ne supporte pas la défaite et "les coéquipiers qui ne mouillent pas le maillot". Mais les notes à l'école, jugées "moyennes" par le papa, l'obligent à choisir. Ce sera le judo. Fin de l'aventure sur les pelouses, mais pas de la passion, vécue par procuration. "J'ai supporté le PSG dès ma première licence dans la capitale, explique le judoka le plus titré de l'histoire aux Mondiaux (11 fois) et double champion olympique en individuel (2012, 2016). J'ai tout de suite aimé ce club." Très vite, Teddy admire Ronaldinho "pour son jeu, sa technique et sa joie de vivre. La première fois que je suis allé au Parc, c'était pour le voir avec mon père."

Chambrage avec ses potes marseillais

L'autre grand souvenir remonte à 1998. Depuis les fenêtres de l'appartement, il aperçoit le bus des Bleus rejoindre le Stade de France pour la finale de la Coupe du monde face au Brésil (3-0). "Zidane a tellement fait pour la France. Joueur immense et grand homme. Je n'en revenais pas la première fois que je l'ai rencontré. J'ai adoré discuter avec lui." Depuis plusieurs années, des clubs de L1 le sollicitent pour partager son expérience du haut niveau. "Mais son planning est très chargé", précise un proche. Ami avec plusieurs Bleus, Presnel Kimpembe surtout, Riner, membre du PSG judo, fréquente régulièrement le Parc. "Lors des matches à enjeu, je suis hyper stressé, je sue de partout. Et dès que je peux, je charrie mes potes marseillais." Qui pour répondre ? ⬢ O. B.

NIKOLA KARABATIC 40 ANS, HANDBALL

"MON FRÈRE A FAIT TOMBER LE LIT DE SAVICEVIC"

Début des années 1990. Nikola et Luka Karabatic ne ratent jamais l'occasion de suivre leur père pour taper dans le ballon. À l'époque, Branko Karabatic propose des séances de sport aux jeunes des quartiers défavorisés de Colmar. "Quand il organisait des matches de foot, je me mettais toujours au but. Mon papa était gardien de handball, je voulais faire pareil", raconte Nikola. Pareil aussi que le Danois Peter Schmeichel, l'une de ses idoles de jeunesse. "Je faisais comme lui, je plongeais partout. J'adorais ça, j'avais tous les albums *Panini,* je regardais *Jour de Foot* et *L'Équipe du Dimanche."* Le garçon imagine logiquement la suite en club. "Un jour, je demande à mon père si je peux m'inscrire au football, il me répond : « Non. »" Le mystère reste aujourd'hui entier. "Je n'ai jamais su pourquoi."

Les vacances avec Rakitic et Dzeko

Le paternel a pourtant ses entrées dans le milieu. En sélection de Yougoslavie, il sympathise avec un paquet d'internationaux, au-delà du handball. "Je lui avais même demandé un maillot national d'Alen Boksic pour Noël." Proposition acceptée. Au milieu des années 1990, le milieu offensif milanais Dejan Savicevic, un ami du papa, doit se fait opérer d'un genou à Strasbourg, tout près de la maison familiale. "Il nous avait emmenés avec lui pour lui rendre visite à l'hôpital. Mon frère, qui était tout petit *(quatre ans de moins que Nikola)*, avait appuyé sur un bouton qui avait fait tomber le lit, alors qu'il venait de se faire opérer. *(Rire.)*"

L'incroyable carrière dans le handball du triple champion olympique (quatre Mondiaux, quatre Euros ; trois Ligues des champions ; meilleur joueur du monde en 2007, 2014 et 2016) lui a offert d'autres rencontres avec le milieu du football. À Montpellier d'abord. "Je suis pote avec Olive *(Giroud)* depuis cette époque. Je suis aussi très proche d'Emir Spahic, ancien défenseur *(bosnien)*. Une année, on est partis ensemble en vacances en Croatie. Il m'avait alors présenté Edin Dzeko *(attaquant bosnien)* et Rakitic *(milieu de terrain croate)*."

À Barcelone (2013-2015), le handballeur profite du séjour pour fréquenter le Camp Nou. "L'équipe de hand n'avait le droit qu'à cinq places. Du coup, c'était tirage au sort à chaque fois. Ils n'étaient pas aussi généreux qu'au PSG." Le dernier club sur le CV. Dans la capitale, l'homme aux 356 capes en équipe de France, retraité après les JO, profite de la corbeille du Parc, des soirées Ligue des champions, échange avec le président Nasser al-Khelaïfi et quelques joueurs. "Paris nous proposait des places régulièrement dans le carré. C'était super de pouvoir admirer Kylian, Messi, Neymar. J'ai adoré ça."

Mais parfois, pour ce fils d'un Croate et d'une Serbe, c'est compliqué quand la Croatie est dans le camp d'en face. "Je suis français et fier de l'être, mais je suis né en Croatie. Je suis arrivé en France à 4 ans. De par mes origines, je me sens aussi appartenir à tous ces pays." Le France-Croatie de 1998 (2-1) en demi-finales du Mondial reste un souvenir particulier. "J'avais sauté de joie sur les trois buts. J'aime la France, mais quand tu vois ce petit pays qui a traversé tellement d'épreuves difficiles, tu ne peux que l'aimer et t'identifier à lui." Coup de bol, la Croatie ne disputera pas le prochain tournoi olympique de football. "Je serai évidemment à fond derrière les Bleus d'Henry." ⬢ O. B.

DEMANDEZ LE PROGRAMME OFFICIEL !

EN VENTE ACTUELLEMENT

228 PAGES
10€

INCLUS
UNE INFOGRAPHIE SUR LES AFFICHES OFFICIELLES

PARIS 2024

PRODUIT OFFICIEL SOUS LICENCE

PARIS 2024

LE ***PROGRAMME OFFICIEL*** DES JEUX OLYMPIQUES ET PARALYMPIQUES DE PARIS 2024

MATETA L'HOMME DE RIO EN MISSION JO

L'attaquant de Crystal Palace a consacré ses vacances à bosser son foot et son physique à Rio de Janeiro. Entre visite au Maracana, futevolei et entraînement, l'ancien Lyonnais, qui logeait dans une favela, n'a qu'un objectif : briller à domicile lors des Jeux à Paris.

Par
Éric Frosio, à Rio de Janeiro (Brésil)

Photos
Éric Frosio/L'Équipe

Pendant l'été, si vous voulez croiser un footballeur célèbre, il vaut mieux traîner à Miami, Dubaï ou Ibiza. Les fêtes, les filles, les boutiques de luxe et les plages privées aimantent cette jeunesse dorée et agitée. Mais certains dépassent ces clichés et optent pour des destinations moins convenues. C'est le cas de Jean-Philippe Mateta, 26 ans, le canonnier de Crystal Palace qu'on a retrouvé sur un petit terrain synthétique de la zone ouest de Rio de Janeiro, à Recreio. C'est là, au Clube Ginastico Portugues, au bord d'une petite lagune, que l'attaquant français répétait ses gammes, début juin, sous un soleil automnal encore ardent. Accélérations, sprints, travail de finition devant le but, Mateta se démenait aux côtés de Vitinho (Al-Shabab) ou Igor Silva, le latéral brésilien de Lorient.

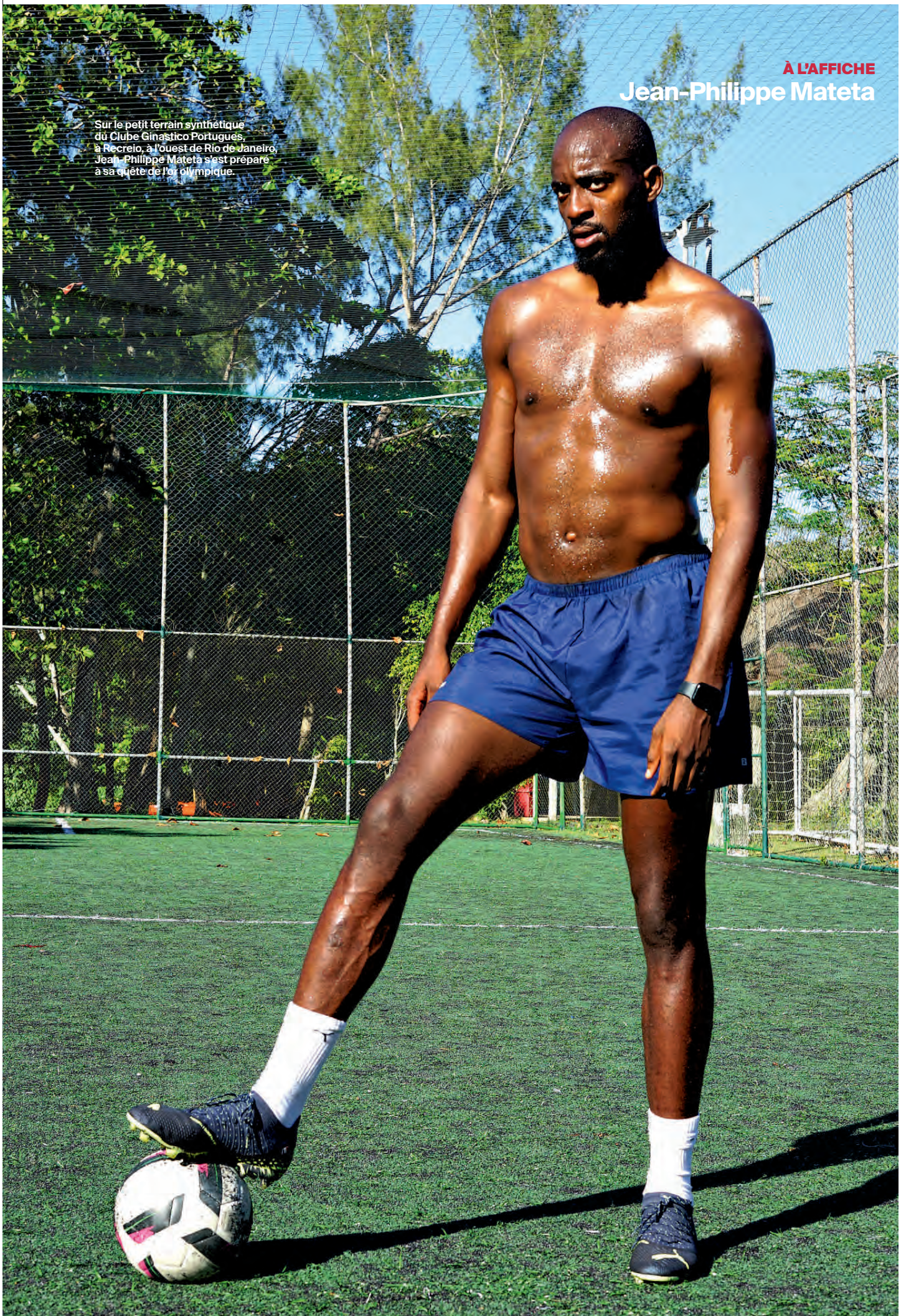
Au centre du jeu, Rafael Winicki, un chronomètre et un sifflet autour du cou, donnait ses instructions en portugais et en anglais. Préparateur physique reconnu après avoir collaboré avec le Flamengo, il dirige désormais Alta Performance, une agence chargée de booster la condition physique de ses athlètes. "J'ai déjà travaillé avec Sofiane Diop *(Nice)* mais je pense que Jean-Philippe m'a connu par l'intermédiaire du docteur du Flamengo, l'ex-club de Matheus França *(milieu brésilien de Crystal Palace)*. Jean-Philippe voulait bosser pendant ses vacances pour maintenir sa forme et redémarrer en trombe. Ça tombe bien, car il va reprendre plus tôt que prévu", rigole Winicki, conscient que Mateta va abréger son séjour carioca pour jouer les chercheurs d'or.

Les grands frères avec Lacazette et Badé

Car, à défaut d'avoir décroché un strapontin pour l'Euro comme il en rêvait, le natif de Sevran (Seine-Saint-Denis) a été sélectionné par Thierry Henry – parmi les trois joueurs de plus de 23 ans autorisés, comme Alexandre Lacazette et Loïc Badé – pour disputer les JO de Paris (du 24 juillet au 9 août). Le 3 juin, au sortir de sa •••

"Jean-Philippe voulait redémarrer en trombe. Ça tombe bien, il va reprendre plus tôt que prévu" Rafael Winicki, préparateur physique

Jean-Philippe Mateta



Sur le petit terrain synthétique du Clube Ginastico Portugues, à Recreio, à l'ouest de Rio de Janeiro, Jean-Philippe Mateta s'est préparé à sa quête de l'or olympique.

L'attaquant des Eagles a choisi depuis l'été 2023 la favela de Vidigal à Rio pour ses séjours au Brésil. Un lieu qui lui rappelle son enfance aux 3 Tours, à la Cité basse de Sevran.

••• sieste, il a rallumé son téléphone et vu apparaître des dizaines de notifications. "J'étais dans mon appart à Rio et, au réveil, j'ai reçu plein de messages de félicitations et la vidéo de « Titi » annonçant mon nom. C'est trop bon d'être convoqué par « Henry la légende ». Je l'avais eu au téléphone une fois, mais je n'avais aucune garantie pour les JO. Et j'ignorais si mon club allait donner son feu vert", rembobine Mateta, fier d'avoir accroché le bon wagon après avoir failli dérailler en début de saison.

À l'époque, le numéro 14 de Palace fait banquette. Barré par son compatriote Odsonne Édouard, parfois absent du groupe, il semble voir son avenir compromis au sein des Eagles. Au lieu de se décourager et de fulminer contre son coach Roy Hodgson (avant l'arrivée d'Oliver Glasner), l'attaquant s'est réfugié dans le travail. "J'ai toujours bossé, encore plus quand je ne joue pas. J'aime trop le foot pour lâcher ou me dire que j'aurai ma chance ailleurs. Je suis un acharné. Je ne rentrais pas en France quand j'avais des jours off. C'était parfois décourageant de ne pas être convoqué. Mais, bizarrement, ça me donnait encore plus de force pour travailler. Je me suis senti progresser, devenir plus performant, plus adroit, et ça a fini par payer."

Le déclic s'est produit lors de la 16e journée de Premier League, le 9 décembre 2023, contre Liverpool *(1-2)*. Mateta relaie Édouard à la mi-temps et inscrit le penalty de la consolation face aux Reds. Il n'a plus quitté le onze et a fini en trombe, inscrivant douze buts lors des onze dernières journées. "C'était magnifique, la meilleure période de ma carrière, jubile celui qui a terminé l'exercice avec dix-neuf buts en trente-neuf matches. Cette fin de saison était tellement kiffante que j'ai imaginé aller à l'Euro. J'étais devant la télé lors de la liste et je me disais : « Peut-être que Deschamps a pensé à moi. » Mais bon, ce n'est pas grave. Les JO, c'est du lourd aussi !"

Le Airbnb dans la favela

Avant de savoir qu'il allait représenter les Bleus lors des Jeux, le géant (1,92 m), qui possède des origines de la RD Congo, avait déjà programmé des vacances studieuses au Brésil. "Je n'aime pas rien faire ou lézarder à la piscine. J'avais prévu de bosser tous les jours pendant trois, quatre semaines à Rio, une ville que j'ai découverte l'année dernière et que j'adore." En juin 2023, Mateta voyage avec sa copine, ils logent au *Copacabana Palace,* l'établissement le plus chic de la ville. Mais, après quelques jours à jouer les touristes, à visiter le Christ Rédempteur ou voler en deltaplane depuis la Pedra Bonita, le couple se cherche un petit nid douillet.

L'attaquant tombe sur une annonce Airbnb illustrée par de sublimes photos avec vue sur la plage d'Ipanema. En quelques clics, il réserve son logement et commande un taxi. Ce dernier quitte le front de mer et arpente une ruelle sinueuse et grimpante. Ils pénètrent dans une favela, celle de Vidigal. Pas la plus dangereuse, ni la plus trash, mais on est très loin du confort du *Copacabana Palace*. Si la majorité des habitations sont constituées de petites baraques précaires, il existe aussi quelques immeubles dans la partie basse. C'est là que Mateta débarque avec son amie. D'abord circonspect, il est finalement séduit par cet environnement qui lui remémore son enfance aux 3 Tours, à la Cité basse de Sevran.

"J'ai toujours bossé, encore plus quand je ne joue pas" Jean-Philippe Mateta

Pierre Lahalle/L'Équipe - Godfrey Pitt/Action Plus/Icon Sport

Depuis le 16 juin, les joueurs retenus par Thierry Henry dont Jean-Philippe Mateta (à droite) et Lesley Ugochukwu (au centre) préparent les Jeux.

"On a vérifié si on ne s'était pas trompés d'adresse mais, en fait, c'était une bonne surprise. C'est pour ça que je suis retourné dans cette favela cette année. En vacances, j'aime le bruit, les enfants qui courent, la musique à fond, le vacarme des motos, les petits qui jouent au foot, énumère-t-il. Même le marchand de glaces fait le même son que chez moi, avec sa clochette. Ça rappelle de bons souvenirs." Quand il ne s'entraîne pas à Recreio, cinq fois par semaine, en salle ou sur synthétique, il arpente le labyrinthe de cette favela construite à flanc de colline.

Michel Denisot et le maillot de Ronaldo

En compagnie d'Andy, son chef cuistot anglais et partenaire de footing, ils achètent fruits et légumes dans les petites boutiques et montent parfois tout en haut, là où les trafiquants du CV *(Comando Vermelho, une organisation criminelle)* ont établi leur QG. Même s'ils sont visibles et s'affichent avec leurs armes automatiques, ils laissent les touristes emprunter le chemin de randonnée qui mène, après trente minutes d'effort, au sommet du *Morro dos Dois Irmaos* (la colline des Deux Frères).

"Une fois là-haut, tu domines tout Rio, tu vois les plages, les collines, la ville… C'est trop beau", jubile le buteur dont le lien affectif avec le Brésil remonte à son enfance. Son père était surnommé "le Brésilien" malgré sa nationalité congolaise. "Ce devait être à cause de sa coupe de cheveux, un peu afro, imagine-t-il. Il jouait bien au foot aussi. C'était un défenseur technique, offensif et qui montait beaucoup, comme les grands Brésiliens de l'époque… C'est peut-être pour ça que j'ai toujours eu envie de connaître le Brésil. Et puis, c'est le pays du foot, celui qui a cinq étoiles sur le maillot et qui a enfanté toutes les légendes de ce sport." À l'image de Ronaldo o fenomeno, sa référence dont il avait gagné le maillot à l'issue d'un pari avec Michel Denisot, le président de Châteauroux. Avant le début de la saison 2015-2016, l'ex-boss du PSG avait lancé un défi à son jeune attaquant. "Tu aimes Ronaldo ? Si tu marques plus de dix buts cette saison, je t'offre son maillot", lui avait-il promis. Grâce à une belle série, cinq buts lors des quatre derniers matches de National, Mateta avait gagné la tunique dédicacée du champion du monde 2002.

La découverte du futevolei

Toujours fasciné par le *jogo bonito*, le banlieusard profite de ses voyages à Rio pour assouvir sa passion du ballon rond. Comme ce dimanche 2 juin où il a assisté au *Classico dos Milhoes* : Vasco da Gama-Flamengo (1-6), dans un Maracana garni par 65 000 *torcedores*. "C'était très intéressant, dit-il. J'ai aimé l'ambiance. Payet s'est retrouvé un peu esseulé et j'ai été surpris par l'influence de Gerson, je ne savais pas qu'il était une superstar ici."

Son voyage à la source l'a aussi mené sur la plage de Leblon où il a découvert le futevolei. Sans révéler son identité, il s'est greffé à un entraînement et a épaté ses partenaires d'un jour. Même s'il ne maîtrise pas la shark attack (l'attaque du requin, un smash avec les orteils), sa détente, la finesse de son jeu de tête et son adresse des deux pieds lui ont permis de donner le change. "C'est complètement différent du foot mais je me suis bien débrouillé. Ils étaient surpris car je suis grand et ils ne pensaient pas que j'étais aussi habile. Ils m'ont demandé si je ne voulais pas jouer avec eux pour disputer des tournois", se marre-t-il.

"Décrocher l'or au Parc des Princes, ce serait fabuleux"

Jean-Philippe Mateta

Mais l'heure n'est pas aux transferts. Même si son nom est évoqué à Naples pour succéder à Victor Osimhen, en cas de départ du Nigérian, celui qui est sous contrat avec Palace jusqu'en 2026 ne veut pas s'épancher sur son futur. "Je préfère me concentrer sur une chose : les JO." Avant de rejoindre Clairefontaine, le 16 juin, il ne pensait qu'à ça : les séances avec Thierry Henry et les retrouvailles avec son coéquipier Michael Olise ("un excellent passeur") ou "le Général" Lacazette, croisé à l'OL. Ce tournoi est aussi l'opportunité de se montrer auprès du public français. Son passage à Lyon a été éphémère (3 matches en 2016-2017) et si son prêt au Havre a été réussi (20 buts en 38 matches) il n'a pas dépassé les frontières de la L2. "En France on ne me connaît pas trop. Les JO sont un bon moyen de cartonner", dit-il en se projetant sur la quête de son Graal : "Je n'ai gagné qu'un titre de champion de National *(avec Châteauroux, en 2017 ; 4 matches, 2 buts, avant son transfert à Lyon)*. Décrocher l'or, au Parc, où je n'ai jamais joué, ce serait fabuleux, fantasme-t-il. Ça peut être une belle histoire. Mes potes de Sevran veulent des places." Ses nouveaux amis brésiliens aussi. ⬢ **É. F.**

Autoportrait

ENDRICK

"J'AI REÇU UN DON ET JE N'AI PAS LE DROIT DE LE GÂCHER"

Avant l'élimination en Copa America aux États-Unis et son départ pour Real Madrid, la pépite brésilienne, 18 ans le 21 juillet, nous avait reçu à Sao Paulo pour nous raconter sa formidable trajectoire.

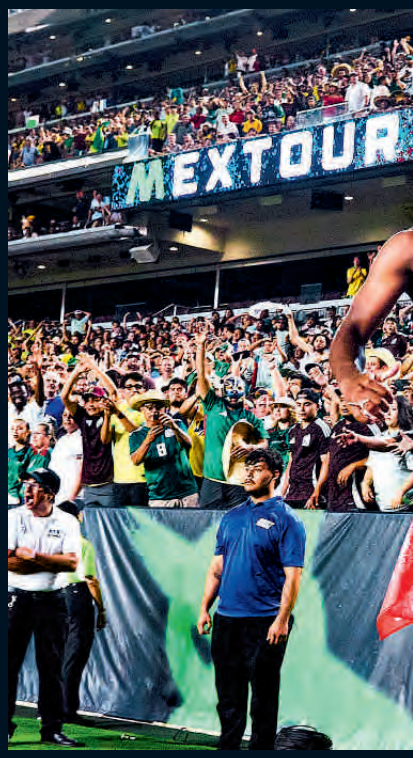
Par
Éric Frosio, à Sao Paulo (Brésil)

Photos
Pamela Martins/L'Équipe

Autoportrait

Endrick affole les stats. Son but contre le Mexique, le 8 juin (3-2), a fait de lui le premier international brésilien de moins de 18 ans à marquer lors de trois matches d'affilée, depuis un certain... Pelé.

Le Real Madrid n'a pas hésité à débourser 60 millions d'euros pour s'attacher les services de la pépite auriverde.



Mon enfance

"Assis sur le porte-bagages du vélo pour ne pas être oublié"

"J'ai grandi à Taguatinga, près de Brasilia. Petit, je passais mon temps à jouer au foot en face de la maison. C'était une rue inclinée et il fallait souvent aller chercher le ballon qui dévalait la pente. On formait deux petits buts avec des sandales et on faisait des trois contre trois. Si je marquais, l'adversaire devait aller chercher le ballon, souvent loin car la rue était vraiment pentue. En revanche, si je tirais à côté, je devais y aller et ça faisait ch... On appelait ça : « Quem shoota busca » *(celui qui tire va chercher)*. C'est peut-être pour ça que j'ai des grosses cuisses, à force de monter et descendre cette pente. *(Rires.)*

On passait l'après-midi à jouer jusqu'à ce que nos parents nous appellent pour rentrer à la maison. Je me souviens de Douglinhas, un ami qui était vraiment bon. Je me souviens des sourires, de la joie de vivre et de jouer avec les copains du quartier. C'était l'insouciance de la jeunesse. Je l'ignorais mais mes parents travaillaient très dur pour mettre à manger dans nos assiettes. Mon père bossait la semaine, et le week-end il allait jouer au foot pour gagner un peu de sous. Moi, je l'accompagnais. J'adorais ça. Une fois, il m'a oublié, ou m'a laissé dormir, je ne sais plus. En tout cas, j'étais dégoûté. La semaine suivante, je me suis réveillé tôt, et je l'ai attendu, assis sur le porte-bagages du vélo pour ne pas être oublié. *(Rires.)* Mon père jouait latéral ou milieu défensif. Il courait plus que les autres et était habile balle au pied, mais pas autant que moi. *(Rires.)*"

Mes galères

"Maintenant, on mange tout ce qu'on veut !"

"J'ai fini par comprendre que les choses n'étaient pas très bonnes pour nous. Un jour, alors qu'on était assis sur le canapé de ma grand-mère, mon père avait l'air triste et préoccupé. Je lui ai dit de ne pas s'en faire. Je devais avoir 10 ans et je lui ai promis que j'allais devenir joueur de foot professionnel pour les sortir de cette situation. Grâce à Dieu, j'ai tenu ma promesse et j'ai pu aider ma famille. Maintenant, on mange tout ce qu'on veut ! Même si c'était la galère à l'époque, mes parents faisaient en sorte que je sois heureux. Ils se battaient pour me donner le maximum. Aujourd'hui, je ne fais que les remercier des efforts qu'ils ont réalisés. Tout cela, je le dois à ce don que j'ai reçu. C'est Dieu qui m'a fait ce cadeau. Je dois donc le préserver et l'entretenir. Je n'ai pas le droit de le gâcher, je ne peux pas m'égarer. Il faut que je fasse de bonnes choses pour lui rendre grâce de sa générosité."

Mes débuts

"À 11 ans, à Palmeiras, la concurrence est rude"

"J'ai d'abord intégré l'école de foot du quartier du professeur Silas. J'ai été formé ensuite au Clube Brasiliense où j'ai pu disputer des tournois comme la Go Cup. C'est là que j'ai été repéré par le Sao Pau-

"À 10 ans, j'ai promis à mon père que j'allais devenir professionnel pour sortir mes parents de leurs difficultés"

Rodrigo Caillaud/APS via Zuma/Panoramic

Dès 2015, Douglas Ramos, le père d'Endrick, ancien footballeur lui-même, postait des vidéos de son fils. Résultat : Palmeirais l'a recruté à seulement 10 ans.

Endrick Felipe Moreira de Sousa dit Endrick
17 ans. Né le 21 juillet 2006, à Taguatinga (Brésil). 1,73 m ; 66 kg. International brésilien (10 sélections, 3 buts).

Parcours
Palmeiras (2022-2024), Real Madrid (depuis juillet 2024).

Palmarès
Championnat du Brésil 2022, 2023 ; Championnat de l'État de Sao Paulo 2023, 2024 ; Supercoupe du Brésil 2023.

lo FC. Le problème, c'est qu'ils ne pouvaient pas loger mes parents à Cotia *(le centre de formation)*. Palmeiras nous a alors proposé un logement pour que ma mère puisse rester avec moi. Une période compliquée pour elle car elle restait seule dans une petite piaule pendant que moi j'allais à l'école puis aux entraînements. À l'époque, je n'ai que 10-11 ans, mais je sens que les choses sérieuses commencent. La concurrence est rude et il suffit qu'un mec meilleur que toi débarque pour que ta place soit remise en cause. Il faut se défoncer à tous les entraînements, à tous les matches. Il y avait de très bons joueurs là-bas, comme Luis Guilherme *(milieu devenu lui aussi pro et qui a rejoint West Ham cet été)*."

Mon premier contrat
"J'ai signé dans la salle où mon papa passait la serpillière"

"La Copinha 2022 *(sorte de Coupe Gambardella)*, c'est le Championnat qui m'a révélé. J'ai été élu meilleur joueur et j'ai remporté le trophée du plus beau but. Ça m'a servi de tremplin. Avec les équipes de jeunes de Palmeiras, j'ai tout gagné et

"Après mon premier match pro, je n'ai pas eu peur de ces bouleversements. Je profitais de ces bons moments, sans trop réfléchir"

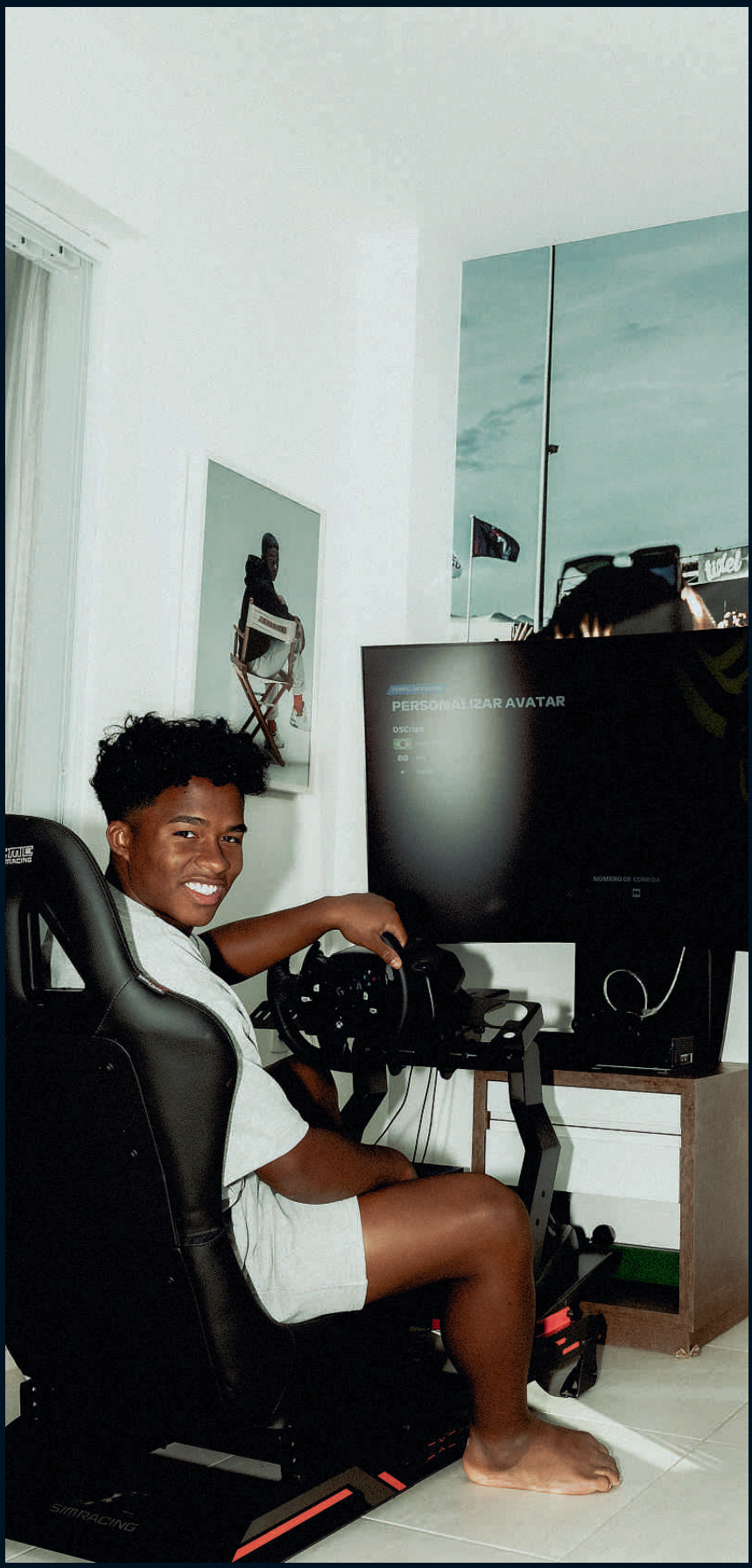
beaucoup marqué *(165 buts en 169 matches)*. Mon père avait fini par nous rejoindre à Sao Paulo où Palmeiras lui avait donné un job d'agent d'entretien. Il bossait au sein du club pro *(à Barra Funda)* et moi j'étais au centre de formation *(à Guarulhos)*, on ne se croisait donc pas. Le jour de mes 16 ans *(le 21 juillet 2022)*, le club m'a fait signer mon contrat pro. On a fait ça dans la salle de réunion que mon père avait l'habitude de nettoyer. C'était un moment super émouvant. Papa a beaucoup pleuré ce jour-là. C'était le rêve de toute notre famille qui se réalisait. Normalement, il passait la serpillière et là, il était bien sapé et m'accompagnait pour signer ce contrat qui allait changer notre vie. C'était fou."

Mes débuts chez les pros
"Le terrain ? Un parc d'attractions où tu as le droit de t'éclater"

"J'ai joué mon premier match professionnel *(le 6 octobre 2022, contre Coritiba, 4-0)* et tout s'est accéléré. Mais je n'ai pas eu peur de ces bouleversements. J'étais heureux. Je profitais de ces bons moments, sans trop réfléchir. J'ai inscrit mes premiers buts *(le 25 octobre 2022, contre l'Athletico Paranaense, 3-1)* et gagné mon premier trophée dans la foulée *(le Brasileirao)*. Après de tels débuts, j'ai vu qu'on me regardait différemment : les adversaires, les coéquipiers, les médias... C'était marrant. J'ai toujours considéré que le terrain est un parc d'attractions où tu as le droit de t'amuser, de t'éclater, d'être heureux. Tant que je suis sur le terrain, je me sens léger et content. Mon match référence est venu plus tard, face à Botafogo *(le 1er novembre 2023, 4-3, après avoir été mené 3-0)*. On a lutté, on s'est bagarrés et j'ai marqué le plus beau but de ma •••

JONATHAN DUENAS/Imago/Panoramic

Autoportrait



carrière. J'ai emmené le ballon du genou avant de déclencher un tir du gauche dans le petit filet. Grâce à ce succès, on a gagné un deuxième Brasileirao d'affilée."

Mon histoire avec la Seleçao
"L' émotion m'a submergé"

"J'ai été convoqué pour la première fois en novembre 2023 *(contre la Colombie et l'Argentine)*. Je me suis fait bizuter, j'ai dû chanter devant tous les gars. Mais j'ai géré. J'ai surtout apprécié de me retrouver parmi ces cracks. Ensuite, avec Dorival aux commandes *(en mars 2024, contre l'Angleterre et l'Espagne)*, j'ai marqué à Wembley, un stade emblématique. C'était très émouvant. J'aime les symboles, j'aime l'histoire du foot, et marquer dans ce temple avec le maillot de la Seleçao, ça m'a vraiment chamboulé. Je ne savais plus où j'étais tellement l'émotion m'a submergé."

Mes premières critiques
"Les bons conseils de Ronaldo et Gabriel Jesus"

"Début 2023, j'ai commencé à être critiqué par les supporters et les médias. Avant, je regardais beaucoup les émissions spécialisées, je lisais les journaux de sport, mais j'ai fini par arrêter, tout comme les réseaux sociaux. Ce sont des choses qui peuvent blesser. J'aime discuter avec des anciens comme Ronaldo. Il m'a invité dans sa maison et m'a raconté son parcours, le succès, les obstacles à franchir, la pression... J'ai adoré écouter ses conseils, ils étaient pertinents. Idem avec Gabriel Jesus, qui était venu au centre d'entraînement. Il m'a suggéré de me tenir éloigné des bruits extérieurs et de me concentrer sur moi. Mon père, lui, analyse mes matches, me critique aussi et me dit mes vérités, même si c'est parfois énervant. *(Rires.)*"

"Marquer dans ce temple qu'est Wembley avec le maillot de la Seleçao, ça m'a vraiment chamboulé"

Le 23 mars dernier, à Wembley, contre l'Angleterre de Lewis Dunk, Endrick a marqué les esprits en inscrivant le seul but de la rencontre.

Soccer Images/Alamy Stock Photo

Mon style de jeu
"J'aime mettre en avant ma rage"

"Je vais toujours me battre, même quand le ballon semble perdu. Si je rate un dribble ou une occasion, ce n'est pas grave, je vais tenter à nouveau. J'ai des qualités techniques, mais j'aime mettre en avant ma rage, ma volonté. Le don que Dieu m'a offert ne suffit pas. Il faut bosser, beaucoup. Physiquement, j'ai toujours été costaud. À 14 ans, je pesais déjà 71 kg *(il s'est affiné depuis)*. Je ne sais pas d'où ça vient. Mon père est tout maigre. *(Rires.)* Ça vient plutôt de ma mère, je pense. J'ai beaucoup travaillé à l'académie aussi, notamment la partie supérieure du corps. Comme j'étais souvent surclassé, ça devenait nécessaire. Vers 10-11 ans, il fallait être à la hauteur des impacts. Là, j'ai l'impression d'avoir trouvé ma meilleure version, en termes de poids, de vitesse, de physique."

Mon histoire avec le Real
"Mon père voulait m'appeler Di Stéfano"

"Elle a commencé avant ma naissance. Mon père voulait m'appeler Di Stéfano *(joueur du Real entre 1953 et 1964, double Ballon d'Or en 1957 et 1959)* mais ma mère a refusé. Ça aurait été drôle, non ? Je me souviens d'une journée de détection organisée à Brasilia par la Fondation du Real Madrid *(en juillet 2016)*. Avec un autre jeune, on avait gagné un voyage en Espagne qui n'a jamais eu lieu. Mon père a encore une photo et un diplôme encadré. Mais ce sont des signes, c'est comme si ce mariage devait avoir lieu. Je suis déjà allé deux fois à Madrid. J'ai découvert le stade Santiago-Bernabeu, j'ai pu rencontrer *(Carlo)* Ancelotti et voir le visage de mes futurs coéquipiers. J'ai discuté avec Camavinga, Tchouaméni. Ils sont cool, ils sont jeunes. Me dire que je vais bientôt m'entraîner avec eux, c'est merveilleux. Je suis impatient à l'idée d'habiter à Madrid, de connaître une nouvelle culture, j'ai hâte de manger du *jamon*. *(Rires.)* « Vini » *(Vinicius)*, bien sûr, va m'aider à m'intégrer. C'est un joueur extraordinaire."

"Je suis impatient à l'idée d'habiter à Madrid, de connaître une nouvelle culture, de manger du *jamon*"

Ma vision de Mbappé
"Il ne sort jamais de mon équipe sur *FIFA*"

"Avec Mbappé qui va venir, ça ressemble à une équipe de jeu vidéo. D'ailleurs, Mbappé ne sort jamais de mon équipe sur *FIFA*. C'est le meilleur du jeu. Dans la réalité, c'est aussi le cas. Qui ne serait pas heureux de l'avoir dans son équipe ? J'aime sa vitesse, sa technique, sa frappe du droit quand il fait semblant d'ouvrir son pied mais qu'il le ferme au dernier moment. Il a marqué comme ça face au Bayern, au Real… Les défenseurs le savent mais ils ne peuvent rien faire. Mbappé ne sera pas le seul crack. J'espère qu'on va devenir une bande de copains. Sur le terrain, quand tu as la vitesse de Mbappé, les dribbles de « Vini », le talent de Rodrygo, les inspirations de Bellingham, la technique de Modric…, c'est le mélange parfait. J'espère marquer l'histoire de ce club." ⬢ É. F.

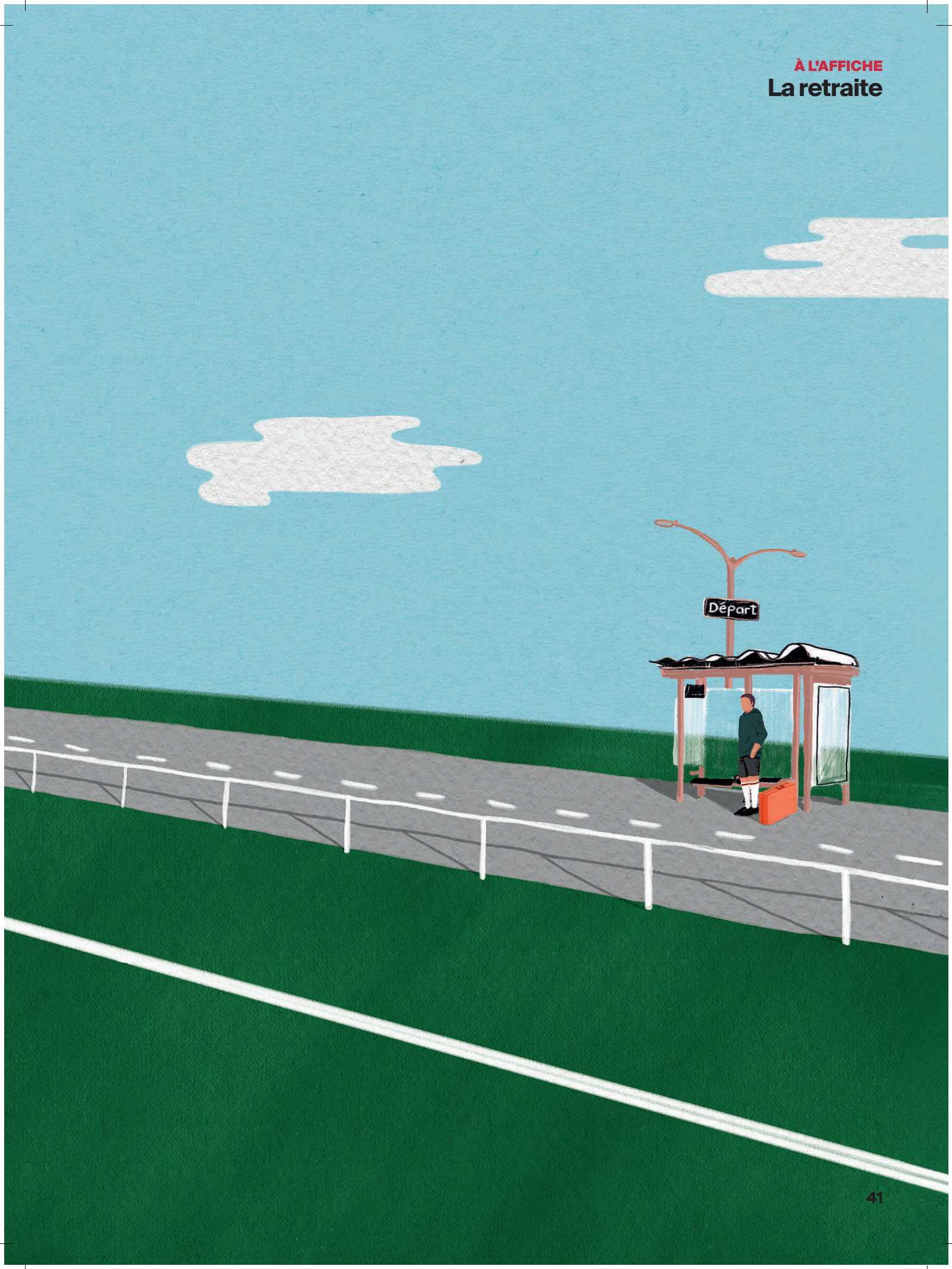
DRIBBLER LA PETITE MORT

La fin de carrière peut être une période délicate. Pas toujours préparés, les joueurs cherchent un moyen de réussir la transition vers leur seconde vie, mais certains vivent très mal ce “deuil”.

Par
Florent Torchut

Illustrations
Laura Acquaviva

La retraite



Ils la redoutent, la repoussent autant qu'ils le peuvent, mais, au bout du compte, aucun footballeur n'y échappe. La retraite, surnommée "la petite mort" dans le milieu, est rarement un moment joyeux pour ces héros contemporains. Qu'ils aient fréquenté les sommets ou roulé leur bosse à un échelon plus modeste, le temps, parfois leur corps ou leur tête, les poussent vers la sortie. Souvent à contrecœur. "Quand je suis dans le vestiaire, ce qui me manque le plus, c'est de ne pas pouvoir m'asseoir à côté des joueurs lors des entraînements ou des matches, confessait ainsi Pep Guardiola avec une pointe de nostalgie en 2011, alors qu'il entraînait le Barça. Je me rends compte que je me sens encore souvent footballeur."

L'ancien milieu de terrain espagnol, devenu entraîneur à succès, est loin d'être un cas isolé, comme le confirme avec des mots justes Guillaume Hoarau. "Si l'on excepte ce qui nous lie à nos parents, le football est la relation de fidélité la plus longue que l'on entretient depuis notre enfance et on n'est pas préparé à ce que cela s'arrête, constate l'ancien joueur du Paris-Saint-Germain *(2008-2013).* Quand ça arrive, c'est brutal. Je me souviens de mon premier lundi sans entraînement, je me suis retrouvé du jour au lendemain sans avoir rien à faire, la semaine a été longue." Habitués depuis l'adolescence à se plier à une routine stricte et à poursuivre constamment des objectifs individuels et collectifs, les footballeurs peuvent se sentir désemparés lorsque ces derniers disparaissent de leur quotidien.

La perte d'identité et d'image de soi

Voilà deux ans que le longiligne attaquant a tiré sa révérence, à l'âge de 38 ans. Il revient sur cette étape difficile. "J'avais perdu la flamme, avoue ainsi Hoarau. Je me demandais pourquoi je me réveillais, l'adrénaline du vestiaire et du stade s'étaient évanouis… Je me disais : « P… c'est fini ! » J'ai découvert à ce moment-là l'autre sens du mot dépression. En tant que joueur professionnel, vous sentez la pression tout au long de votre carrière et quand c'est fini, elle n'est plus là, d'où la dépression." À l'été 2022, juste après avoir mis un terme à sa carrière en Suisse, au FC Sion, Guillaume Hoarau est retourné vivre dans son île natale de La Réunion car il avait besoin de couper net avec sa vie d'avant sur les pelouses européennes, en multipliant les activités du matin au soir. "Je travaillais comme adjoint aux Sports à la mairie de L'Étang-Salé de 8 à 16 heures, puis ensuite j'allais jouer au foot ou au basket avec mon frère. Je ne voulais pas avoir le temps de cogiter. Le soir, je rentrais chez moi, je mangeais, je dormais et rebelote. C'est ce qui m'a permis de ne pas craquer."

Il évoque un ancien coéquipier croisé récemment lors d'un événement mondain "qui avait les yeux et l'âme vides", rongé par le manque du sport de haut niveau. "Ceux qui vous disent que ça n'a pas été dur pour eux au moment d'arrêter vous mentent", martèle l'ancien international tricolore (5 sélections). "La retraite est une perte d'identité et d'image de soi. Or, la plupart ne se retirent pas par leur propre décision, ce qui la rend encore plus complexe et traumatisante, analyse Marcelo Roffe, psychologue du sport argentin, qui fait actuellement partie du staff de la sélection colombienne. Dans de nombreux cas, les athlètes ne prennent pas la décision de prendre leur retraite en raison de l'impossibilité de quitter l'activité à laquelle ils ont consacré toute leur vie et pour laquelle ils ont acquis renommée, prestige, argent, reconnaissance des autres, trophées, etc."

Les idées noires

L'an dernier, Stéphane Dalmat (45 ans) racontait sa descente aux enfers dans les colonnes du *Parisien*. "Ma femme était partie et j'étais seul dans ma maison à Bordeaux, confiait l'ancien milieu de Lens, de l'OM ou encore de l'Inter Milan. J'ai cogité, j'ai fait n'importe quoi avec des idées noires. Je ne m'aimais pas. Alors, j'ai commencé à boire tout seul. Et assez vite, mon quotidien, c'était réveil, champagne toute la journée pour me soûler et dodo. J'étais tout en bas." Après un accident de scooter en 2017, il s'était retrouvé dans le coma, puis en fauteuil roulant, avant de remonter la pente grâce à son premier amour.

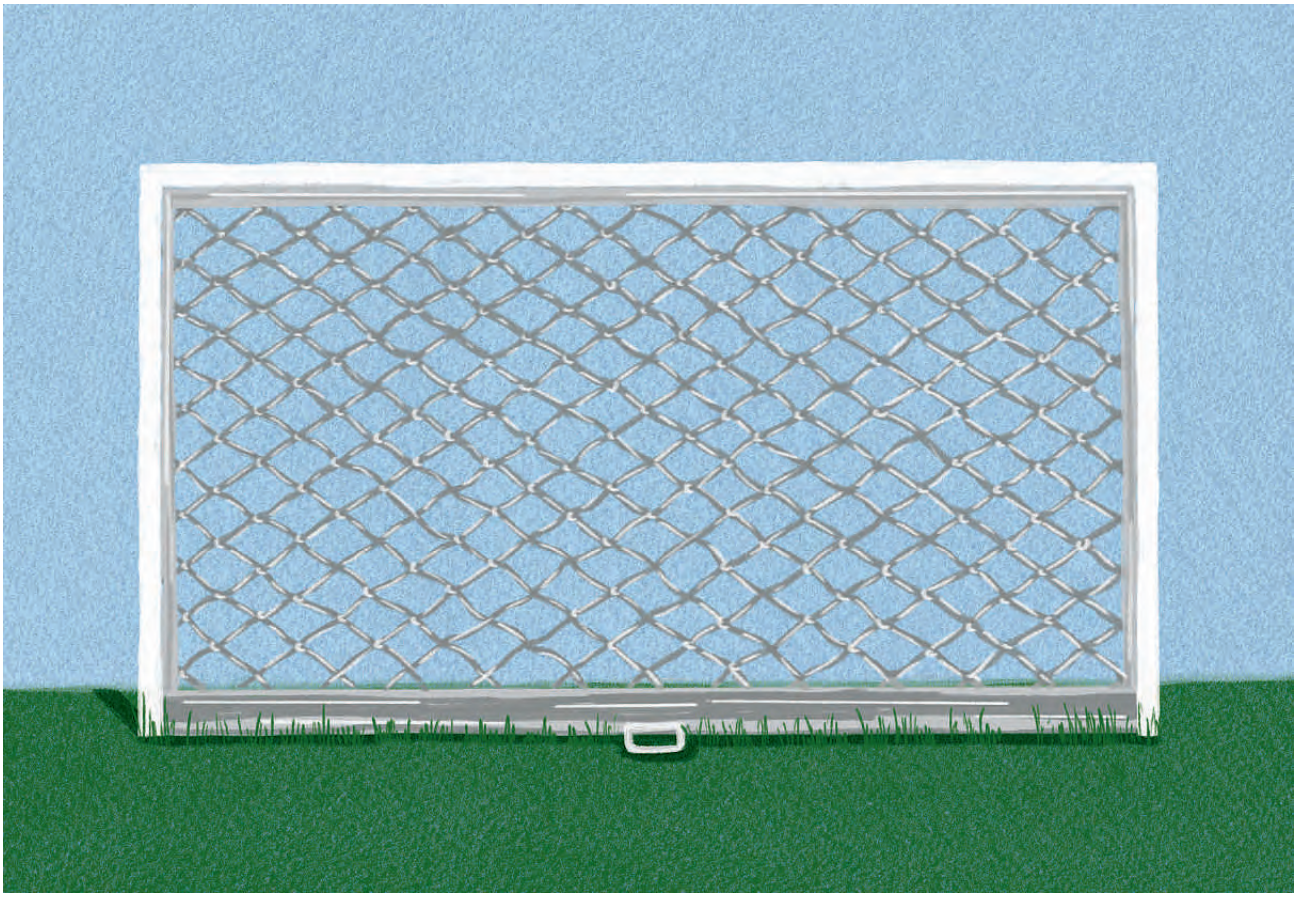
Selon Xpro, le syndicat des footballeurs anglais, 38 % des footballeurs seraient victimes de dépression à l'issue de leur carrière, alors que la moyenne tourne autour de 13 % pour le reste de la population. Un tiers d'entre eux vivrait une séparation amoureuse dès la première année, 28 % seraient victimes de troubles du sommeil et un quart consommerait de l'alcool en excès. Cela a été le cas de l'Anglais Rio Ferdinand, qui a eu la douleur de perdre son épouse en 2015, l'année de sa retraite sportive. "Le premier jour où mes enfants sont rentrés de l'école, j'ai été pris d'une crise de panique, révélait deux ans plus tard l'ancien défenseur de Manchester United à *The Independent*. Je me suis assis dans une chambre, je ne savais pas quoi faire. Je me suis dit : « Et maintenant, il se passe quoi ? »"

Le sentiment de vide

Le retour à la vie ordinaire s'accompagne souvent d'un sentiment de vide, loin de la ferveur des stades, de l'adoration des supporters et de la lumière médiatique. L'ennui et le manque de structure peuvent contribuer à une perte de repères et à un certain mal-être. "Socialement, les sportifs occupent une place idéalisée, ils sont célèbres, admirés, ce sont des idoles, parfois des visages de marques, souligne Marcelo Roffe, auteur de l'ouvrage de référence *Y después del retiro qué ? (Et après la retraite, qu'y a-t-il ?).* Quitter tout ça et se sentir abandonnés, soumis à l'oubli alors qu'ils sont encore très jeunes est quelque chose auquel ils ne sont pas préparés. Ils doivent apprendre à vivre avec le préfixe « ex »."

Dernier des champions du monde 1998 à prendre officiellement sa retraite, en février 2016, à 42 ans, après une dernière pige en Inde et une nouvelle période •••

"Mon premier lundi sans entraînement, je me suis retrouvé du jour au lendemain sans avoir rien à faire, la semaine a été longue" Guillaume Hoarau, ancien international français



••• d'inactivité, Robert Pirès en a fait l'amère expérience. "Soudain, vous êtes beaucoup moins entouré ! Un ancien footballeur, ça intéresse moins les gens qu'un footballeur en activité, raconte l'ancien milieu de terrain d'Arsenal dans la préface du *Guide du footballeur pro (voir encadré).* Tout d'un coup, beaucoup moins de personnes vous « calculent »..." Celui qui est désormais consultant pour Canal+ (comme Guillaume Hoarau) se souvient avoir longtemps dribblé "la petite mort", par amour de la compétition et hantise du futur.

"La perspective de l'après-football peut être source de stress, reconnaît le joueur formé à Metz. En fait, rien ne nous prépare à cela. Lorsqu'on est encore en activité, on ne pense qu'aux matches, aux entraînements. Nous savons tous que nous serons de jeunes retraités, un jour, et que la vie sera longue après avoir raccroché les crampons. Qu'il faudra se trouver un autre travail. Mais on est tellement dans la compétition qu'on ne veut pas parler de retraite. Il y a un peu de superstition dans cette attitude aussi : on a l'impression que moins on pense à sa retraite, plus on retarde l'échéance."

La dégradation du statut social

Cela répond aussi à la crainte d'une perte de statut, comme l'explique Marcelo Roffe. "Les sportifs sont généralement concentrés exclusivement sur leur sport, ils se sont donnés complètement à leur pratique, et c'est pourquoi leur identité est assimilée à leur activité sportive, décrypte le psychologue. C'est ce qu'on appelle une identité unidimensionnelle, donc prendre sa retraite, c'est perdre ce qui les distingue des autres."

"Les sportifs sont célèbres, admirés. Se sentir abandonnés est quelque chose auquel ils ne sont pas préparés"
Marcelo Roffe, auteur du livre *Et après la retraite, qu'y a-t-il ?*

Socialement, cela peut s'avérer douloureux pour certains. "Il y a cette angoisse d'aller à des événements et de croiser des gens qui vous disent : « Alors, tu deviens quoi ? », illustre Guillaume Hoarau. Tu n'es plus footballeur, tu deviens quelqu'un de normal, entre guillemets. C'est important de se demander quelle personne on veut être, comment on peut servir la société, d'apprendre de nouvelles choses, comme cuisiner." Dans le doc *Face à Face,* sur Canal, le jeune retraité Martin Fourcade (35 ans), quintuple médaillé d'or aux JO en biathlon, demande à Robert Pirès de préparer un repas et s'étonne autant qu'il s'amuse des difficultés de ce dernier dans l'exercice. "Tu sais que je n'ai jamais fait à manger, lui lance le passeur en or de la finale de l'Euro 2000. On avait toujours un chef. On a quelqu'un qui prépare nos maillots, nos chaussures, nos protège-tibias. Quand je te dis qu'on est assistés..."

La question du futur métier

Il y a quelques années, un de ses anciens camarades de l'équipe de France nous avait avoué ne pas avoir de boîte mail, laissant toute la gestion du quotidien à son

UN GUIDE POUR ÉVITER LE LION DE MER

"Pendant une quinzaine d'années, vous êtes un lion : vous vous battez, vous rapportez à manger, vous êtes respectés, image Stephane Ehrhart, qui a publié au printemps le *Guide du footballeur pro* (éditions Le Roi Lire), dans lequel il distille ses bons conseils de gestion de carrière. Et tout d'un coup, vous pouvez devenir un lion de mer, avachi sur le canapé. *(Rires.)* Votre femme et vos enfants vous voient différemment. Ajoutez à ça un déménagement ou un divorce et le cocktail peut s'avérer explosif. Il faut aider les joueurs à trouver leur nouvelle place." Cet ancien joueur passé entre autres par la Chine, l'Australie et l'Allemagne a développé un ensemble de programmes de formations et d'accompagnement au sein de l'UEFA, notamment, afin de guider les joueurs dans leur reconversion. "On les encourage à avoir des garde-fous lorsqu'ils se lancent dans un nouveau projet, à consulter plusieurs personnes, à comparer les devis, car ce sont des cibles privilégiées pour les escrocs. On les aide à devenir autonomes et les conseille pour qu'ils apprennent à gérer leur patrimoine." Stephane Ehrhart dresse une liste de cinquante métiers liés au foot pour que les néo-retraités puissent rebondir, d'entraîneur à directeur sportif, en passant par consultant télé ou recruteur. "C'est un sujet encore tabou chez les joueurs en activité, juge-t-il. Aujourd'hui, dans les clubs, il est abordé en groupe, or c'est contre-productif car nombre d'entre eux n'osent pas poser de question ou parler de leurs envies de reconversion, par crainte du regard des autres. Alors qu'en privé, on se rend compte que la majorité y a déjà réfléchi et a parfois des projets. C'est une erreur de penser qu'il faut se concentrer uniquement sur le foot durant sa carrière. Des études prouvent qu'au contraire, avoir d'autres centres d'intérêt permet d'optimiser ses performances." ⬢ F. To.

"L'après-football est source de stress. Rien ne nous prépare à cela. On est tellement dans la compétition qu'on ne veut pas en parler"

Robert Pirès, ancien international français

épouse et à son agent. "Vous arrêtez l'école à 16, 17 ans et vous commencez à gagner beaucoup d'argent, sans vous soucier du reste et de l'après, reprend Guillaume Hoarau. J'en veux aux clubs, qui savent bien qu'on ne jouera pas éternellement, mais qui ne proposent pas d'accompagnement."

Pour certains, la solution se trouve parfois directement sur le terrain. "Je me souviens que Marcel Desailly me disait de continuer à jouer le plus longtemps possible car ça allait me manquer, se remémore l'ancien Auxerrois Olivier Kapo (43 ans), qui a monté sa propre académie de football en Côte d'Ivoire. Mais la transition s'est faite rapidement pour moi, car je savais ce que je voulais faire et j'ai arrêté sans arrêter, puisque je participe quotidiennement aux toros et aux petits jeux avec les jeunes du centre." Guillaume Hoarau est lui aussi en train de monter sa propre école de football à La Réunion, avec le soutien d'une poignée de vieux sages de l'île, et se consacre en parallèle à sa passion pour la guitare et le chant. "Un producteur m'a proposé de faire de moi une star du rap, mais ça ne m'intéresse pas, insiste le fan de Bob Marley. Je n'ai pas forcément envie de me lancer dans une tournée, de faire de la promo. Je veux faire de la musique pour le plaisir, quelque chose qui me ressemble." Sans se fermer de porte pour sa seconde vie. "Qui sait, je deviendrai peut-être un jour le nouveau Yannick Noah ?" ⬢ F. To.

MIKEL ETXARRI LE BASQUE INSPIRANT

Professeur à l'école des entraîneurs du Guipuscoa et ancien homme à tout faire de la Real Sociedad, le maître tacticien de 77 ans Mikel Etxarri est considéré comme le mentor de Xabi Alonso, Unai Emery et de nombreux autres grands noms basques du coaching.

Par
Tom Bertin, à Saint-Sébastien (Espagne)

Photos
Pierre Mérimée/L'Équipe

Xabi Alonso est un homme occupé. En plein final de sa saison historique avec le Bayer Leverkusen (doublé Championnat-Coupe d'Allemagne, finale de Ligue Europa, 51 matches sans défaite toutes compétitions confondues), l'entraîneur basque ne s'attarde pas dans les médias, concentré sur sa quête. Mais quand il s'agit de parler de Mikel Etxarri, il s'efforce de dégager du temps. "C'est mon professeur, une référence pour moi et pour tous les entraîneurs du Guipuscoa *(l'une des trois provinces de la communauté autonome du Pays basque).* J'ai passé beaucoup de temps avec lui, il a toujours été très proche de mon développement en tant que joueur mais aussi en tant qu'entraîneur. Avec Mikel, on peut parler sans jamais s'arrêter, surtout quand il s'agit de football et de tactique."

En effet, pas facile d'en placer une. Quand Mikel Etxarri raconte son football, le temps se suspend. Du moins, pour lui. Il digresse, de ses souvenirs d'enfance au stade municipal de Lasarte, son village natal, jusqu'au match de Ligue des champions de la veille. La table de la taverne *Joxe Mari*, à Saint-Sébastien, se transforme en terrain. Son étui à lunettes joue le rôle de latéral droit, son verre d'eau devient un milieu axial et le voilà lancé dans un interminable récit tactique.

À 77 ans, son corps a vieilli, comme en témoignent ses cheveux blancs soigneusement peignés, mais son esprit taquin n'a pas pris une ride. Sa mémoire et sa passion sans limite, qu'il considère comme sa "plus grande fierté", non plus. "Toute ma vie, j'ai fait football", tente-t-il dans un français approximatif. Le Basque s'attarde avec nostalgie sur une photo de sa promotion à l'école des entraîneurs de la Fédération du Guipuscoa, l'année de l'obtention de son diplôme, en 1978. "Le directeur m'a dit que si je réussissais, il me voudrait en tant que professeur. J'ai eu mon diplôme, et depuis je n'ai jamais cessé d'enseigner." Avec le col de sa chemise blanche dépassant de son pull bleu marine, l'élégant maestro semble tout droit sorti d'une salle de classe. Depuis presque cinquante ans, il voue sa vie à la transmission, à l'école comme sur le terrain. "Je dis souvent que l'homme est le seul animal capable d'apprendre jusqu'au dernier jour de sa vie. Alors, au quotidien, j'essaie de continuer à découvrir des choses et d'inculquer aux autres ce que je sais. J'aime ça. C'est ma façon à moi de faire ma part pour le bien du football."

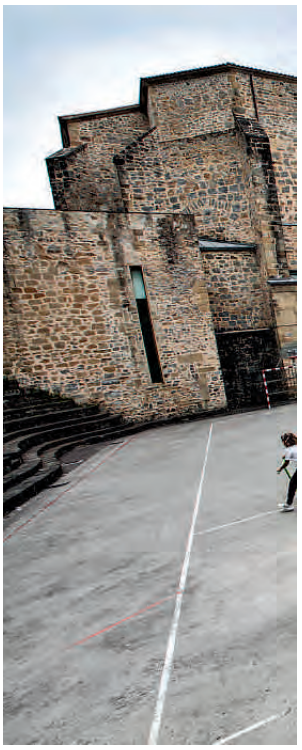
Inconnu du grand public mais prophète en son pays, Mikel Etxarri est considéré comme le mentor de nombreux entraîneurs du Pays basque et plus par- •••

"C'est mon professeur, une référence. Il a toujours été très proche"
Xabi Alonso, Leverkusen

Mikel Etxarri a passé près de vingt ans au sein de l'encadrement de la Real Sociedad, où il aura occupé presque tous les postes.

Le stade de la Real Sociedad, à Saint-Sébastien, abrite les bureaux de la Fédération régionale du Guipuscoa, l'une des trois provinces basques.

Le Guipuscoa s'impose comme l'un des plus grands viviers de coaches en Europe. Il a par exemple vu naître Julen Lopetegui (West Ham).



ticulièrement du Guipuscoa. Cette région de 700 000 habitants située à la frontière française s'est établie comme l'un des plus grands viviers de coaches en Europe. Outre Xabi Alonso, elle a vu naître trois des cinq nommés pour le titre d'entraîneur de la saison en Premier League : Mikel Arteta (Arsenal), Unai Emery (Aston Villa) et Andoni Iraola (Bournemouth). Juanma Lillo, adjoint de Pep Guardiola, le lauréat, en est aussi originaire, tout comme Julen Lopetegui (West Ham) ou Imanol Alguacil (Real Sociedad).

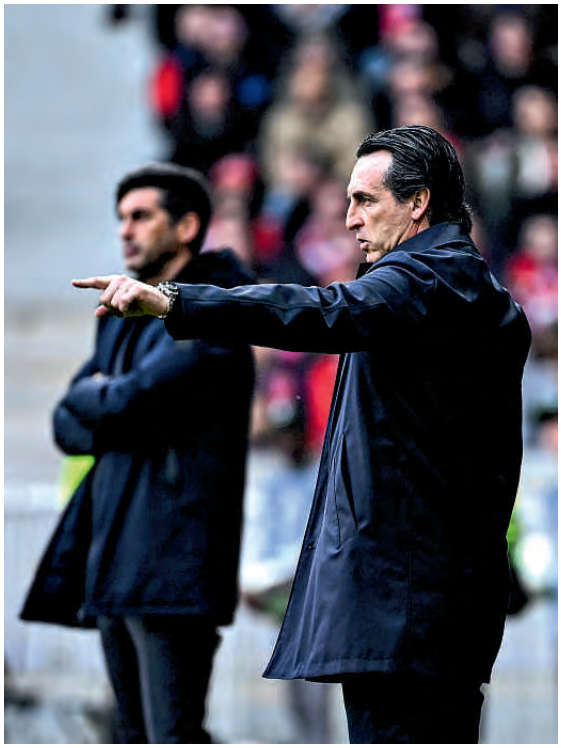
Ingénieur, entraîneur, professeur

Tous ou presque ont croisé, à l'école des entraîneurs, en sélection basque ou au centre d'entraînement de la Real Sociedad, le chemin de ce savant fou. Peu importe le rôle qu'il a pu jouer dans la trajectoire de chacun, Etxarri ne s'étonne pas du succès des coaches made in Guipuscoa à travers l'Europe. "La culture basque possède des valeurs qui sont très importantes dans le foot : la solidarité, la persévérance, la volonté de se battre en équipe, mais surtout le travail." Il sait de quoi il parle, lui qui a eu deux vies : celle liée au foot et celle d'ingénieur dans les usines de caoutchouc Paulstra ou de chocolat Suchard, qu'il a écumées de 14 à 41 ans avant de travailler cinq ans au sein d'un centre de recherche. "Ingénieur, coach, prof et père de famille. J'ai toujours profité au maximum des vingt-quatre heures de mes journées. Je suis un passionné."

Son ancien élève et désormais ami Gaizka Garitano, ex-entraîneur de l'Athletic Bilbao et Almeria, raconte un homme humble, serviable et un brin obsessionnel. "Il peut se disputer pendant deux heures sur un détail. Il a des idées très précises sur le football parce qu'il y pense tout le temps." Etxarri voit le football comme une science et a d'ailleurs écrit trois livres : *Développement de concepts tactiques dans différents systèmes de jeu,* paru en 2003, *Le foot en 100 phrases clés*, en 2012, et *127 joueurs japonais : rapport de recrutement,* édité en japonais (2013).

Cet amour fou pour le foot est né dans les bras de son père. "Jusqu'à sa mort, à mes 13 ans, il m'emmenait tous les dimanches voir les matches du SD Michelin, le club de l'usine de pneus, qui était la grosse équipe de mon village", se souvient-il. Après la perte de son paternel, le jeune Mikel décide de passer de l'autre côté de la main courante. Comme tous les enfants du coin, il s'inscrit d'abord dans une équipe de plage, avant de rejoindre Michelin. L'ailier de poche y jouera des jeunes jusqu'en Troisième Division. "Je jouais à gauche. J'étais très tricheur et effronté. Je jouais beaucoup avec mon corps. Petit, mais solide ! À 20 ans, j'ai marqué 20 buts en une saison en Troisième Division." Sa carrière de footballeur amateur se termine brutalement à 26 ans, après une fracture du tibia-péroné. "C'est à ce moment-là que j'ai décidé de devenir entraîneur. Mais ça a toujours été en moi ! Petit, je jouais au

Ci-contre, dans la vieille ville de Saint-Sébastien. Ci-dessous, Unai Emery, que Mikel Etxarri a coaché lorsqu'il était dans l'équipe réserve de la Real Sociedad.



"Les joueurs m'ont dit : « Je me suis fait chier toute l'année ! »" Mikel Etxarri

foot avec des pièces de monnaie ou des boutons." Ses premiers schémas tactiques. Car il ne fait jamais rien à moitié. Etxarri passe ses diplômes de coach et cesse d'entraîner son corps pour muscler son cerveau, à coups de lectures, discussions, visionnages de matches et profondes réflexions. Après avoir fait ses gammes avec les jeunes du SD Michelin, il prend la tête de l'équipe première du club de l'usine. "Au milieu de la saison, le nouveau directeur de l'usine nous dit que l'année suivante, il n'y aura plus de foot." Alors il file au club d'Ondarroa, tout juste promu en Troisième Division, qu'il mène jusqu'à la quatrième place lors de sa troisième et dernière saison.

Le Basque retourne quelques années sur ses terres, à Lasarte, avant de s'affranchir des quelques mètres qui séparent son village de Zubieta, le centre d'entraînement de la Real Sociedad, en devenant adjoint de l'équipe réserve. Les premiers pas d'une histoire d'amour en trois temps, dont le premier se termine quatre ans plus tard, en 1990, lorsqu'il cède aux sirènes d'Eibar, deuxième plus gros club du Guipuscoa, qui lui propose de prendre la tête de l'équipe première en D2.

Sa meilleure attaque, c'est la défense

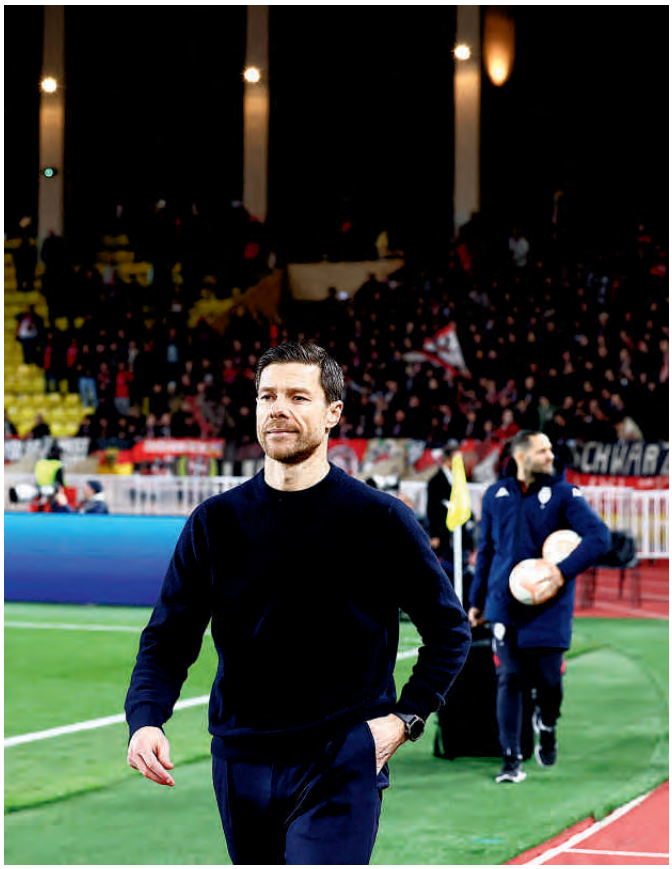
La saison précédente, le club s'était maintenu de justesse. La mission d'Etxarri est simple : stabiliser l'équipe. Un objectif brillamment rempli, en terminant dixième la première année, puis douzième, avec un style qui ne passe pas inaperçu. Au placard l'esthétisme, le tacticien mise sur une philosophie de jeu ultra-défensive, où le clean-sheet s'érige en Graal ultime. Les chiffres sont éloquents : lors de sa seconde saison, Eibar termine avec la meilleure défense du Championnat en encaissant seulement 22 buts en 38 matches, mais aussi la pire attaque avec 19 buts. "Les joueurs m'ont dit : « Je me suis fait chier toute l'année ! » Je leur ai répondu qu'ils s'ennuieraient encore plus à Malaga et à Las Palmas, qui avaient été relégués", rit-il.

Cette saison, terminée avec onze 0-0, lui vaut encore quelques taquineries. Jagoba Arrasate, son ancien élève à l'école des entraîneurs, le charrie souvent. "Il a eu de la chance qu'à l'époque, les matches d'Eibar n'étaient pas retransmis à la télévision. Les amoureux de divertissement se seraient bien ennuyés. Je lui dis toujours qu'il était trop axé sur la défense. Il me répond : « Si tu ne prends pas de but, tu as juste à en mettre un pour gagner. » Mais lui était plutôt du genre à en marquer zéro", rigole le nouveau coach de Majorque. Pourtant, Etxarri n'est pas peu fier de ses années avec les Armeros. "On a du mérite. Nous étions une équipe d'amateurs. Tout le monde, dont moi, travaillait ou étudiait à côté du foot", tempère le tacticien. •••

En haut, la baie de la Concha, dans la ville de Saint-Sébastien.

Ci-contre à gauche, Josu Zubia Ramos, le président du Comité des entraîneurs de Guipuscoa. Ci-contre à droite, Xabi Alonso. “On peut parler sans jamais s’arrêter, surtout quand il s’agit de football et de tactique”, dit-il de Mikel Etxarri, qui a écrit trois livres sur la science du football (ci-dessous).

Page de droite, en haut, Mikel Etxarri quand il dirigeait la réserve de la Real Sociedad ; en bas Mikel Arteta, le coach d’Arsenal natif de Saint-Sébastien.



"Je lui téléphonais pour qu'il m'aide"

Unai Emery, Aston Villa

••• C'est seulement à 47 ans, en 1992, lorsqu'il revient à la Real Sociedad pour prendre la tête de l'équipe réserve, qu'il vivra enfin uniquement de sa passion. Parmi ses joueurs se trouve un certain Unai Emery. "En tant qu'entraîneur, il était déjà un professeur. C'est le premier à m'avoir fait comprendre le football d'un point de vue tactique. Quand j'ai commencé à entraîner, je lui téléphonais pour qu'il m'aide. Il m'a beaucoup inspiré, en particulier par sa façon d'aimer le foot", se souvient l'ancien coach du PSG (2016-2018).

Joseba Etxeberria, coach d'Eibar, qui a terminé troisième de Liga 2, faisait également partie de l'effectif. Il se souvient d'un coach débordant de passion. "Mikel a été l'un des premiers à essayer d'analyser le foot. Il ne se contentait pas de travailler sur l'aspect physique, il voulait voir plus loin. Je pense qu'il a été l'un des premiers entraîneurs modernes du foot basque. Au fur et à mesure, on s'est rendu compte qu'il a toujours été en avance sur son temps." L'homme à tout faire passe au total près de vingt ans au club de Saint-Sébastien (de 1992 à 2007, puis de 2013 à 2015), jusqu'à en devenir une figure forte. L'écharpe du club, de la même couleur que ses yeux bleus, repose sur sa canne, à l'entrée de son appartement du quartier d'Antiguo. "J'ai occupé tous les postes : recruteur, secrétaire technique, directeur sportif, adjoint, coach de la réserve, des équipes de jeunes…", énumère-t-il. Tous les rôles, sauf celui d'entraîneur de l'équipe première. "Je n'ai jamais voulu l'être. La Liga, c'est trop de pression. Depuis que mon père est mort d'une attaque cardiaque, j'ai toujours eu peur qu'il m'arrive la même chose durant un match car je suis très nerveux", avoue l'ancien ingénieur.

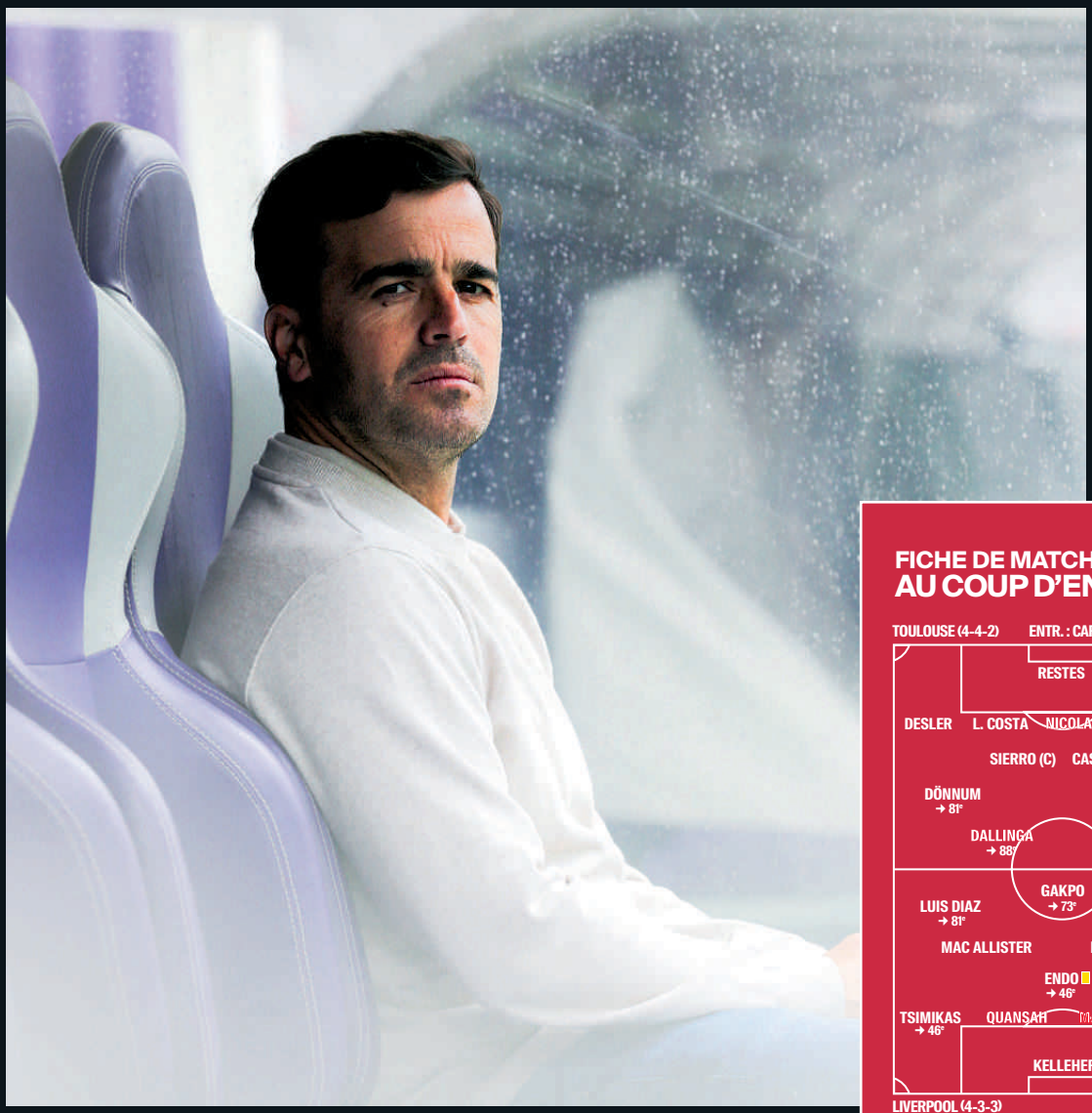
Sélectionneur de l'équipe basque

Loin de la pression du très haut niveau et en plein cœur de la ferveur qu'il aime tant, le poste de sélectionneur de l'équipe basque ne pouvait pas mieux lui convenir. Non reconnue par la FIFA, elle doit se contenter de matches amicaux. De 2003 à 2018, il a entraîné les 18 matches des Basques, avec quelques belles victoires face à l'Uruguay, la Tunisie ou la Serbie. "J'ai repris un peu de son héritage", assure Jagoba Arrasate, nommé sélectionneur cette année. Aujourd'hui loin des bancs, ce curieux invétéré continue de nourrir sa culture et sa vision en discutant régulièrement avec ses anciens protégés. "S'il a un lien avec tous ces entraîneurs qui font partie de l'élite, ce n'est pas un hasard. Il fait ressortir le meilleur de chacun d'entre nous en nous remettant sans cesse en question. Il nous dit « pourquoi ceci, pourquoi cela ? » Quand il y a tant de « pourquoi », vous analysez tout", explique le coach de Majorque.

Depuis ses débuts, José Luis Mendilibar, entraîneur vainqueur de la Ligue Europa 2023 avec le Séville FC et de la dernière Ligue Europa Conférence avec l'Olympiakos, s'entretient régulièrement avec lui. "Mikel est une encyclopédie vivante sur le football", complimente le natif de la province basque voisine. Même habitude du côté de Juanma Lillo, adjoint de Guardiola à City, qui le considère "comme un père". Son influence n'étonne guère Josu Zubia Ramos, président du Comité des entraîneurs de la province. "Dans le Guipuscoa, personne ne connaît le football mieux que lui. Il est toujours enthousiaste à l'idée d'apprendre et de se former. Chaque année, il continue à suivre le cours d'été à Zubieta", glisse son collègue. Lors de ses premiers pas en tant qu'entraîneur à la Real Sociedad B entre 2019 et 2022, Xabi Alonso se souvient de Mikel scrutant chaque détail. "Il venait très souvent aux matches et aux entraînements. Il était curieux de voir comment mon équipe jouait."

Aujourd'hui, il est un peu plus rare de l'observer autour des terrains. Sa voix tremblote. Ses réponses sont plus lentes, ses mouvements moins fluides. Un début de Parkinson et un problème à un genou l'abîment petit à petit. Pourtant, le maître tacticien continue de donner ses cours chaque semaine. "Je n'arrêterai jamais." La maladie n'a pas encore percé la féroce défense de Mikel Etxarri. ⬢ T. B.

"Il fait ressortir le meilleur, en nous remettant toujours en question" Jagoba Arrasate, coach de Majorque



TOULOUSE-LIVERPOOL : 3-2
LIGUE EUROPA 2023-2024

Carles Martinez Novell “MES PAROLES À ANFIELD ONT CRÉÉ UN ÉLECTROCHOC”

Deux semaines après avoir été corrigé à Liverpool (1-5) en phase de groupes de C3, le TFC bat les Reds (3-2) au Stadium à l'issue d'un match épique. L'entraîneur espagnol, 40 ans, décrypte les coulisses de cet exploit qui fera date à Toulouse.

Par Clément Lemaître, à Toulouse. Photos Sacha Balti/L'Équipe

Nicolas Luttiau/L'Équipe

Un onze en lettres "capitoles". Au premier rang, de gauche à droite : Mikkel Desler, Cristian Casseres, Gabriel Suazo, Aron Dönnum et Niklas Schmidt. Au second rang, de gauche à droite : Guillaume Restes, Rasmus Nicolaisen, Thijs Dallinga, Vincent Sierro , Moussa Diarra et Logan Costa.

L'APPROCHE DU MATCH

"ON NE MÉRITAIT PAS CE SCORE AUSSI LOURD À LIVERPOOL"

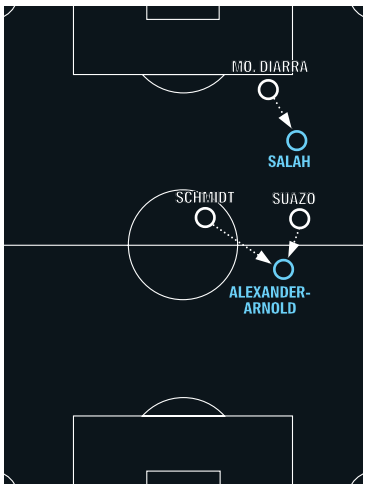
"Avant cette double confrontation contre Liverpool, nous avons déjà 4 points *(match nul face à l'Union Saint-Gilloise, 1-1, et succès contre Linz, 1-0)*. Pour nous, ces deux matches, c'est juste du bonus. On sait que la qualification va se jouer lors des 5e et 6e journées. À Anfield, nous méritons de perdre mais pas sur un score aussi lourd *(1-5)*. À notre retour au vestiaire, je dis aux joueurs : « Vous allez sûrement penser que je suis fou, mais je suis persuadé que nous gagnerons à domicile. » Ils m'ont regardé et j'ai eu la sensation qu'ils reprenaient espoir. Mes paroles ont créé un électrochoc. Ils se sont dit : « Pourquoi pas ? » Je sentais vraiment que c'était possible. J'avais le sentiment que les joueurs de Liverpool se déplaceraient chez nous en pensant : « Ça va être facile. » Lors de mon dernier discours, j'insiste sur le fait de remporter le plus de duels possibles d'entrée pour surprendre notre adversaire et entraîner les supporters derrière nous. Franchement, ils n'ont jamais cessé de nous pousser. Leur tifo avant le coup d'envoi *(« Sur un malentendu, ça peut marcher »)* ? Honnêtement, je ne l'ai pas vu, j'étais tellement concentré sur la rencontre."

LE PLAN DE JEU

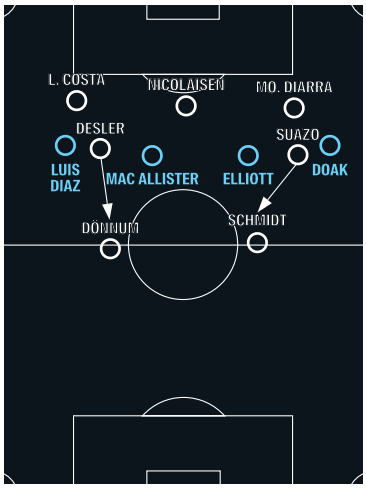
"JE VOULAIS LA PRÉSENCE D'AU MOINS TROIS JOUEURS DANS LA SURFACE ADVERSE"

"En phase défensive, nous étions positionnés en 4-4-2. Mais sur le plan offensif, l'équipe était organisée différemment : le trio Logan Costa-Rasmus Nicolaisen-Moussa Diarra derrière, Mikkel Desler à droite et Gabriel Suazo à gauche, dans une position plus avancée, sur les ailes. Je souhaitais que ces deux joueurs entrent parfois à l'intérieur pour créer des situations de trois contre deux. Dans l'entrejeu, il fallait être très compact. L'idée était d'avoir un carré : Vincent Sierro et Cristian Casseres devant notre défense puis Aron Dönnum et Niklas Schmidt entre le milieu et la défense de Liverpool. Comme nous avions besoin de poids et d'un fort impact au milieu, « Vince » a joué dans une position plus reculée. Nos deux lignes défensives devaient être coordonnées car dans le jeu long, Liverpool exploite très bien les deuxièmes ballons derrière les milieux adverses.

L'une de nos priorités était de bloquer la connexion Salah-Alexander Arnold, entrés après la pause. Moussa Diarra avait pour mission de coller Salah et d'être très agressif dans les duels. Il devait également ne laisser aucun espace dans son dos. En •••



Le staff du TFC voulait bloquer le duo Alexander-Arnold - Salah, entrés après la pause. "Quand le premier a le ballon, il cherche constamment à servir le second", rappelle Carles Martinez Novell. Suazo était au marquage de l'international anglais et Schmidt devait éviter qu'il entre à l'intérieur. Diarra avait pour mission de se montrer très agressif dans les duels face à Salah. Au final, l'Égyptien a eu très peu de ballons à négocier. "Moussa a parfaitement rempli sa part du contrat", se réjouit le coach toulousain.



En phase offensive, le TFC passait à trois défenseurs centraux (Logan Costa, Nicolaisen et Diarra) avec Desler et Suazo, dans une position plus libre sur les ailes. "L'idée était de placer Desler entre Luis Diaz et Mac Allister mais également Suazo entre Doak *(ou Salah)* et Harvey Elliott", analyse Carles Martinez Novell. Le Danois et le Chilien servaient de premier relais pour lancer la contre-attaque.

••• parallèle, Suazo et Schmidt ont réussi à limiter au maximum l'activité d'Alexander-Arnold. Quand nous avions le ballon, Desler devait se placer entre Luis Diaz et Alexis Mac Allister pendant que Dönnum couvrait le couloir droit. J'avais demandé la même chose pour Suazo à gauche. Par ailleurs, une des forces de Liverpool était de se montrer très agressif dans le contre-pressing. Les Reds laissaient donc des espaces libres sur le côté opposé où le ballon avait été perdu.

En position intérieure et plus avancée, Desler ou Suazo devaient assurer la connexion vers nos joueurs offensifs pour lancer la contre-attaque. Devant, Thijs Dallinga était le premier joueur à impulser le pressing, suivi par Dönnum. L'international norvégien a été récompensé de son travail par un but après avoir récupéré le ballon dans les pieds de Kostas Tsimikas. Sur les situations offensives, j'avais demandé la présence d'au moins trois joueurs dans la surface. L'une des seules faiblesses de Liverpool était son manque de présence au second poteau car ses arrières latéraux étaient très offensifs. Quand le ballon arrivait dans la surface, les défenseurs centraux surveillaient surtout la première zone, laissant de l'espace derrière. Cette situation a été appliquée sur notre troisième but : Suazo a remisé au second poteau pour Frank Magri."

Aron Dönnum, devant Wataru Endo, a montré la voie en ouvrant la marque dès la 36e minute.

LA PREMIÈRE PÉRIODE
"MENER 1-0 CONTRE LES REDS N'EST JAMAIS SUFFISANT"

"J'avais demandé à mon équipe d'être concentrée dès la première seconde. Mais à la 4e minute, nous sommes sauvés par notre barre transversale après une tête de Joe Gomez. Face à une équipe comme Liverpool, tout peut basculer sur un détail. Peu importe si tu as prononcé le meilleur discours possible ou effectué une excellente entame. Malgré cette opportunité, je sens qu'on est sur la bonne voie : mes joueurs gagnent beaucoup de duels, mettent une grosse pression aux Reds et Jürgen Klopp commence à sermonner ses hommes.

Exister face à ce type d'adversaire avec un faible pourcentage de possession *(voir page 57)* n'est pas simple. Mais j'ai la sensation qu'on exploite très bien nos situations quand nous avons le ballon. Puis Dönnum ouvre le score *(36e)*. Ce but valide le plan mis en place, parfaitement respecté. Désormais, il ne faut surtout pas se faire rejoindre avant la mi-temps. Dans la préparation, j'avais prévenu mes joueurs : « Si vous marquez en premier, ne gambergez pas. » Il fallait poursuivre sur le même rythme car mener 1-0 contre Liverpool n'est jamais suffisant à ce moment-là du match. Heureusement, l'équipe est restée hyper appliquée."

Très rapidement, Jürgen Klopp, l'entraîneur de Liverpool, a senti que ses joueurs n'étaient pas dans le bon tempo et n'a pas hésité à les sermonner.

LA MI-TEMPS
"LES ENTRÉES DE SALAH ET ALEXANDER-ARNOLD NE CHANGENT RIEN, POUR MOI"

"À notre retour au vestiaire, je reviens sur quelques petits détails tactiques qui auraient pu être mieux maîtrisés défensivement et offensivement. Mais le plus important est vraiment de rester calme et serein. L'objectif est également de ne pas descendre trop bas sur le terrain car Liverpool est une équipe qui peut vous

Nicolas Luttiau/L'Équipe

Guillaume Restes ne peut rien sur le but du dos de… son coéquipier Cristian Casseres. Les Reds reviennent à 2-1, à un quart d'heure de la fin.

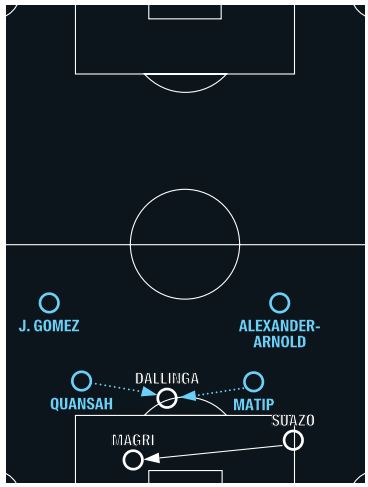
obliger à reculer. Nous devions rester compacts et efficaces dans le contre-pressing. Je demande aussi à ce que chacun revienne à 100 %. Le stade était en feu. Il était impossible d'arrêter de jouer après ces quarante-cinq très bonnes premières minutes.

Pendant la pause, j'apprends que Mohamed Salah, Trent Alexander-Arnold et Dominik Szoboszlai vont entrer. Je relaie tout de suite l'information aux joueurs. Je ne pensais pas qu'ils seraient sur le terrain aussi rapidement, je voyais plus Jürgen Klopp faire ces changements à l'heure de jeu. Mais, pour moi, cela ne change rien. Je me dis même que c'est trop tard pour eux. J'avais préparé mon équipe comme si Liverpool allait démarrer avec son meilleur onze. Ils se sont sûrement dit que ça se passerait comme à Anfield, mais au Stadium mes joueurs ont cru en leurs chances."

LA SECONDE PÉRIODE
"L'ÉGALISATION ANNULÉE, LE MOMENT LE PLUS CHAUD DU MATCH"

"Notre entame est incroyable. Nous sommes très agressifs dans le contre-pressing. Le deuxième but de Dallinga *(58e)* en est l'illustration parfaite. Desler et Suazo ont l'occasion d'aggraver la marque avant l'heure de jeu. On aurait mérité de mener au moins 3-0. Ensuite, Liverpool revient au score *(74e)* mais Magri aggrave la marque deux minutes plus tard. Je me dis que c'est notre jour, même s'il est primordial de rester combatif jusqu'au bout. Car, en face, le danger peut venir de partout et le but de Diogo Jota *(89e)* est un nouvel avertissement. Dans la foulée, le quatrième arbitre annonce le temps additionnel : sept minutes à tenir. •••

En contre, l'idée était de jouer dans le dos d'Alexander-Arnold ou de Joe Gomez, deux latéraux offensifs. Le plan était d'avoir "au moins" trois Toulousains dans la surface adverse. "Si les deux défenseurs centraux étaient fixés sur la première zone ou l'attaquant de pointe, la place était libre au second poteau." Sur le troisième but, Suazo, Dallinga et Magri ont joué à merveille cette partition.



Au tableau !

Dès la fin du match aller à Anfield, Carles Martinez Novell affirmé à ses joueurs : "Vous allez sûrement penser que je suis fou, mais je suis persuadé que nous gagnerons à domicile." Et le TFC l'a fait. CQFD.

••• En début de saison, on a encaissé trop de buts dans les derniers instants en L1, notamment face au Havre (1-2) quatre jours plus tôt. Forcément, on y pense à ce moment-là. Dans l'ultime minute, Jarell Quansah égalise. Au départ de l'action, je vois le contrôle du bras de Mac Allister. C'est le moment le plus chaud du match. Quand j'aperçois l'arbitre courir pour vérifier l'action en vidéo, je me dis que ça sent bon. Le but est finalement annulé. C'est comme si nous avions marqué une quatrième fois. On se congratule. La victoire devient réelle. Au coup de sifflet final, Jürgen Klopp me félicite. Il est très empathique et respecte notre moment. Il a ensuite déclaré que nous méritions notre victoire. Je partage son avis. Une fois revenu au vestiaire, je dis à mes joueurs : « Félicitations, je suis fier de vous. Profitez de ce moment. » Pour ma part, je suis déjà focalisé sur le prochain match de Championnat, trois jours plus tard, à Lille *(1-1)*."

L'IMAGE QUI RESTE

"LES SUPPORTERS PARLERONT DE CET EXPLOIT COMME CELUI FACE À NAPLES"

"En échangeant avec les supporters toulousains, j'ai l'impression que nous avons réalisé le plus gros exploit de l'histoire du club. Mais est-ce que la victoire en Coupe de France 2023 *(contre Nantes, 5-1)* n'est pas plus importante ? C'est le plus gros titre remporté par le TFC. Et ce sacre nous a permis d'avoir l'opportunité de battre Liverpool en Coupe d'Europe, seize ans après notre confrontation lors du tour préliminaire de la Ligue des champions *(0-1, 0-4)*. Est-ce que ce succès contre les Reds est aussi prestigieux

Thijs Dallinga, auteur d'un des trois buts du TFC, a été un poison constant pour Alexis Mac Allister et ses coéquipiers.

Nicolas Luttiau/L'Équipe

FICHE DE MATCH AU COUP DE SIFFLET FINAL

que l'élimination du Napoli de Diego Maradona en 1986 *(0-1, 1-0, 4-3 aux t.a.b., premier tour de la C3)*? À l'hôtel, avant de nous rendre au Stadium, j'ai mentionné cette rencontre dans mon discours: «Si on bat Liverpool, on entre dans l'histoire. Dans trente ans, les fans présents au Stadium se rappelleront où ils étaient ce 9 novembre 2023 et des joueurs qui composaient notre équipe. Ils parleront de cet exploit comme celui réalisé face à Naples.»

Personnellement, j'ai vécu le plus beau moment et le match référence de ma carrière d'entraîneur. J'ai reçu plusieurs messages de félicitations de coaches et notamment Carlos Cuesta, l'entraîneur adjoint d'Arsenal. Grâce à ce succès, nous nous sommes qualifiés en seizièmes de finale contre Benfica *(1-2, 0-0)*. Des regrets sur cette double confrontation? Non. Malgré l'élimination, nous avons été meilleurs que face à Liverpool, notamment lors de la seconde période du match retour. Il nous a juste manqué un but pour encore faire tourner les choses en notre faveur." ⬢ C. L.

LES STATS

TOULOUSE		LIVERPOOL
29 %	POSSESSION	71
11	TIRS	19
4	CORNERS	7
167	PASSES RÉUSSIES	517
3	HORS-JEU	0
12	FAUTES COMMISES	13
5	CARTONS JAUNES	2

LES BUTS

1-0 Dönnum (36e)
2-0 Dallinga (58e, passe de Sierro)
2-1 Casseres (74e c.s.c.)
3-1 Magri (76e)
3-2 Jota (89e, passe de Mac Allister)

Après sept minutes de temps additionnel, la délivrance pour les joueurs toulousains.

LE QUIZ DE CARLES: 3/8

"Quelle était la nationalité de l'arbitre?
Je ne sais pas. Je ne suis pas un spécialiste de ce genre de jeu. *(Rires.)* (**Faux.** *Le Bulgare Georgi Kabakov.*) **0/1**

Combien de joueurs de Liverpool ont débuté à Anfield et au Stadium?
Cinq. (**Vrai.** *Kelleher, Matip, Joe Gomez, Endo et Elliott étaient titulaires lors des deux matches.*) **1/2**

Le pourcentage de possession pour Toulouse?
Entre 40 et 45 %. (**Faux**. *29 % de possession.*) **1/3**

Combien de corners votre équipe a-t-elle obtenus?
Cinq. (**Faux.** *Toulouse a obtenu 4 corners.*) **1/4**

Combien de joueurs de Toulouse ont reçu un avertissement?
Cinq. (**Vrai**. *Restes, Nicolaisen, Moussa Diarra, Schmidt et Kamanzi ont reçu un carton jaune.*) **2/5**

Combien de tirs cadrés pour le TFC?
Six ou sept. (**Faux.** *5 frappes cadrées sur 11 tirs au total.*) **2/6**

Combien de fois votre équipe a-t-elle été signalée hors jeu?
Quatre. (**Faux.** *Trois.*) **2/7**

Combien de points comptait le TFC à l'issue de cette phase de groupes de Ligue Europa?
Onze. (**Vrai**. *Toulouse a fini deuxième à une unité de Liverpool.*) 3/8" ⬢ **C. L.**

GÉRONE, ÉTONNANT À LA CATALANE

Haut lieu du cyclotourisme, de la gastronomie, de l'architecture médiévale et surtout connue pour sa douceur de vivre, la cité de Catalogne verra son club, à la surprise générale, disputer la prochaine Ligue des champions.

Par
Florent Torchut, à Gérone (Espagne)

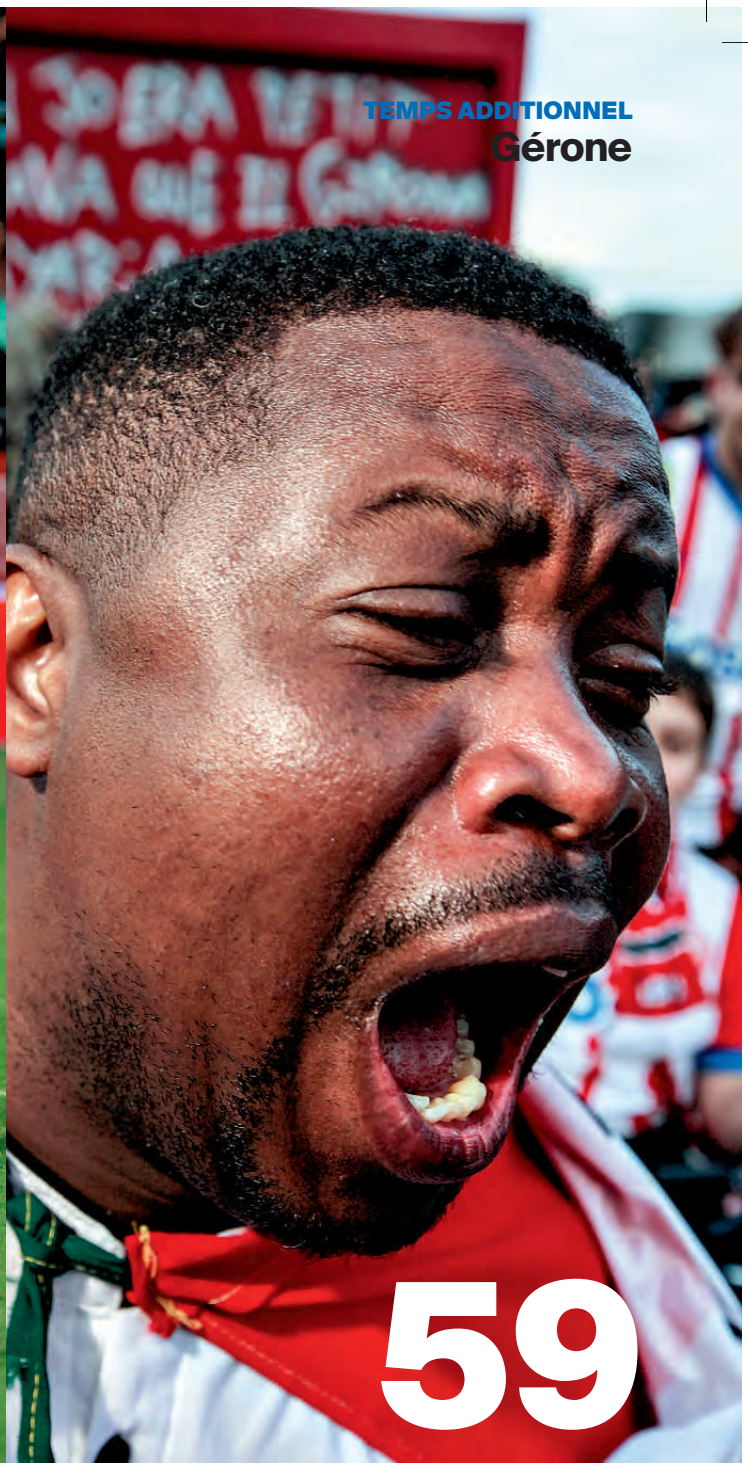
Photos
Pierre Mérimée/L'Équipe

ATLAS

Gérone, Espagne.
Population 104 000 habitants.
Température moyenne l'hiver 7,5 °C.
Température moyenne l'été 24 °C.
Ensoleillement 6,5 heures par jour.
Précipitations 66 jours par an.

C'est un de ces miracles que seul le football peut offrir, un exploit qui restera à jamais gravé dans la mémoire et le cœur des aficionados géronais, mais aussi dans l'histoire de la Liga. Si l'indéboulonnable Real Madrid a décroché le titre de l'autre côté des Pyrénées, l'équipe sensation du dernier Championnat d'Espagne, c'est bel et bien le *Girona FC*. Avec son jeu attrayant, son esprit insouciant et ses folles remontées, la formation catalane a bouleversé l'ordre établi en finissant sur la dernière marche du podium, se qualifiant ainsi pour sa première Ligue des champions. La performance est considérable : depuis 2013, l'Atlético de Madrid figurait inlassablement aux côtés du Real et du FC Barcelone dans le top 3. Quatorzième budget de Liga (59 millions d'euros la saison dernière), le club fondé en 1930 a longtemps évolué chez les amateurs.

Il lui aura fallu attendre un demi-siècle pour retrouver la D2, en 2008, avant de découvrir l'élite en 2017, quelques semaines avant son rachat par le City Group, la holding émiratie à la tête de Manchester City et de onze autres clubs dans le monde, dont Troyes. "Le Gérone FC a enchaîné les désillusions pendant une quinzaine d'années", souffle Raül Muxach, journaliste de la radio Cadena Ser, attablé en face de la charmante église gothique qui trône sur la place Santa Susanna. Et Muxach de poursuivre : "Le club a disputé à plusieurs reprises les play-offs d'accession à la Liga,



59

mais il s'était incliné à chaque fois à l'issue de scénarios cruels. Cela a rendu l'équipe forte mentalement."

Gasol, Armstrong et indépendantisme

Menacé de liquidation judiciaire en 2015, le club est racheté par un groupe d'investisseurs français, des hommes de paille venus préparer la reprise, deux ans plus tard, par le City Group et Pere Guardiola, ancien agent et frère cadet du manager des Citizens. Ce qui n'a pas empêché le club de repasser par la D2 entre 2019 et 2022, alors que seulement deux joueurs issus de Manchester City (Yan Couto, reparti de son prêt, et Yangel Herrera) figuraient dans l'effectif la saison dernière. Si au cours de notre escapade, on croise une poignée de gamins vêtus du maillot blanc-i-vermells (blanc et rouge), Gérone a longtemps été associé à tout, sauf au football. Fondé et présidé par l'ancien pivot de NBA Marc Gasol, le *Basquet Girona* évolue au sein de l'élite, à l'instar de l'*Uni Girona*, son équivalent féminin, et des deux sections de hockey sur patins de la ville.

Avec cinq clubs en Première Division, la ville de 104 000 habitants, coincée entre Pyrénées et Méditerranée, défie la logique démographique et sportive. Lance Armstrong et l'US Postal y avaient posé leurs valises au début du XXIe siècle pour préparer le Tour de France. Aujourd'hui, on croise des cyclistes de tous horizons dans ses ruel- •••

PRATIQUE

Décalage horaire Aucun.
Distance Paris-Gérone 800 km.
Train Paris-Gérone 6 heures.
Prix du billet de train 60 à 140 euros l'aller-retour.
Vol Paris-Gérone 1 heure 30.
Prix du billet d'avion 80 à 200 euros l'aller-retour.
Nuit d'hôtel 75 à 190 euros.
Trajet aéroport - centre-ville 25 euros en taxi.
Ticket de transport en commun 1,40 euro.

Ville de foot

La cité catalane de Gérone et son architecture médiévale, comme la chapelle Saint-Nicolas, peut s'enorgueillir désormais de son équipe de foot. La saison dernière, les supporters du Girona FC ont regardé dans les yeux ceux du Real Madrid ou du voisin barcelonais. La mascotte du club, la mouche Sisa, entendra l'hymne de la Ligue des champions.

••• les pavées et plusieurs cafés servent de relais aux mordus de vélo. Située à mi-chemin entre Barcelone et la frontière française, Gérone entretient aussi une solide réputation de fief indépendantiste et rebelle, où le catalan est omniprésent. Sur la place de l'Indépendance et aux balcons des fenêtres, les estelades (drapeaux symbolisant la revendication de l'indépendance de la Catalogne) se mêlent à ceux jaune et rouge de la Catalogne et, depuis peu, à ceux de la Palestine. L'une des icônes de la ville se nomme Carles Puigdemont, maire de 2011 à 2016, leader indépendantiste qui a dû s'exiler en Belgique à l'issue du référendum d'autodétermination de la Catalogne en 2017, interdit par le pouvoir central espagnol.

Game of Thrones et gastronomie

Pour la plupart français, allemands, anglais, américains ou asiatiques, les nombreux touristes, 8,5 millions l'an dernier, ne prêtent guère attention aux affiches qui annonçaient son retour lors des élections régionales de mai. Ils sont venus voir de leurs propres yeux les marches de l'imposante cathédrale médiévale ou la place du Jury, où se déroulent plusieurs scènes de la saison 6 de *Game of Thrones,* mais aussi déguster la cuisine locale, mondialement reconnue. L'autre attraction, ce sont ces maisons colorées qui évoquent le nord de l'Italie et bordent le fleuve Onyar, traversé par six ponts, dont celui en fer rouge de les Peixateries Velles, construit par la société Eiffel en 1877. Si l'Ukrainien Artem Dovbik, plus gros transfert du club (7,75 millions d'euros), révélation et pichichi de Liga (24 buts), a crevé l'écran la saison dernière, la ville compte d'autres ambassadeurs de prestige. Les frères Roca (Joan, Jordi et Josep) sont nés, ont grandi et se sont formés à Gérone, dont ils font la fierté. Ouvert en 1987, *El Celler de Can Roca,* trois étoiles au *Guide Michelin,* est considéré comme l'un des meilleurs restaurants du monde. Il faut un an pour espérer avoir une table et certains revendent donc leurs réservations au marché noir.

J'y passe à l'improviste pour tenter de recueillir le témoignage de l'un des chantres de la gastronomie catalane. On me présente Josep Roca, le cadet, qui accepte de me glisser quelques mots à propos du Gérone FC. "Nous sommes très fiers de ce qui se passe à Gérone, s'enorgueillit le sommelier, vêtu d'un élégant costume noir. Ce résultat est la conséquence de l'implication, de l'audace et de l'excellence dont a fait preuve l'équipe tout au long de la saison, des valeurs auxquelles nous sommes nous-même très attachés. Ils n'ont pas eu peur de voir les choses en grand, de surmonter les épreuves, avec persévérance et rigueur."

Celui qui se rendait adolescent avec ses frères au stade de Montilivi pour soutenir la formation locale n'est pas le seul admiratif du parcours du club. En ce vendredi après-midi, une horde de supporters blancs et rouges se dirige vers le sud

de la ville pour célébrer ses héros. Gérone affronte Grenade lors de la dernière journée de Liga, un match sans enjeu — les Andalous sont relégués et les hommes de Michel qualifiés pour leur première C1 — mais pas sans intérêt.

Pour une poignée de pesetas

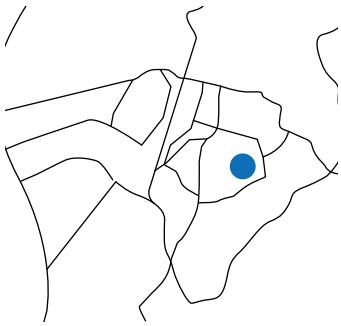
Le stade s'élève entre le campus, un quartier pavillonnaire et une colline qui abrite un bois. Il n'y a pas un bistrot à moins d'un kilomètre à la ronde, alors le club a monté une fan zone où l'ambiance monte doucement avant le match. "On a la tête dans les nuages, me confie Toni Valldeperas, l'un des membres de la Penya Gironina, plus ancienne association de supporters, fondée en 1982. Il y a dix ans, on nous aurait pris pour des fous si on avait annoncé ce qui s'est passé. Je me souviens d'une époque où l'on donnait quelques pesetas à l'entrée du stade pour aider le club."

À ses côtés, Josep Vinas, 93 ans, a fait le déplacement pour la première fois de la saison depuis Olot, une commune située à une cinquantaine de kilomètres. Il est accueilli comme un roi. Son père fut le premier entraîneur du club, de 1930 à 1934. "J'ai suivi toute la campagne de l'équipe à la télévision, raconte le vieil homme à la moustache soignée et à l'œil rieur. Je suis très heureux et mon père le serait tout autant." Parmi la foule massée autour des tables de camping, entre les tireuses à bières et les stands de t-shirts et d'écharpes aux couleurs du club, un personnage donne de la voix et se déchaîne sur son tambour. Tout le monde le salue, l'embrasse, des enfants lui empruntent son maillet l'espace d'un instant, et il faut plusieurs tentatives avant de le coincer.

Surnommé "Siusplau" ("S'il vous plaît" en catalan), ce supporter a débarqué du Ghana en 2005. "Il y a quinze ans, on nous donnait des entrées au travail pour remplir les tribunes, se remémore le menuisier. Les gens étaient trop tranquilles à mon goût, alors j'ai commencé à chanter et à demander leur soutien en criant : « S'il vous plaît » et on m'a rebaptisé ainsi. Les joueurs ont besoin de nous car comme le dit notre hymne : « Cantem tots junts i cridem tots fort, endavant ! » ("Chantons tous ensemble et crions tous fort, en avant !")."

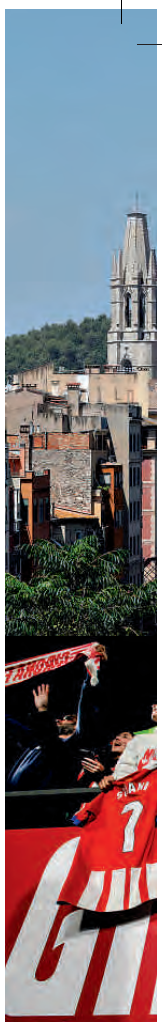
Flair de Guardiola et remontadas

Alors que le coup d'envoi approche, Lluis Bosch mesure le chemin parcouru. "En début de saison, l'objectif était le maintien, rappelle le président de la Penya Gironina. Après avoir vécu d'énormes déceptions ces dernières années, l'équipe n'a jamais jeté l'éponge. Des larmes et de la sueur ont coulé, on est tombés et on s'est relevés, mais désormais, on vole !" Sous l'égide de Pere Guardiola, le président du conseil d'administration, qui détient 16 % des parts du club, et de Quique Carcel, son directeur sportif, le Gérone FC a façonné un groupe hétérogène mais complémentaire, •••



LE STADE

Montilivi
Avinguda de Montilivi, 141, 17 003 Girona.
Club résident Gérone FC.
Inauguration 1970.
Capacité 14 000 places, 9 000 places en Ligue des champions.



À Gérone, la passion pour le foot n'est pas nouvelle. Josep Vinas, 93 ans, doyen des supporters, est le fils du premier entraîneur du club dans les années 1930. Mais la ville est surtout connue pour sa grande cuisine, comme cette glace aux jaunes d'œufs, patates douces, quartiers et granité d'orange sanguine, fruits de la passion. Et pour ses belles pierres, ici la cathédrale Santa Maria, édifice gothique du XV[e] siècle.

••• invaincu d'octobre à février, qui a tenu tête au Real Madrid durant la majeure partie de la saison (sept fois leader) et a battu le Barça à deux reprises 4 buts à 2.

Grâce à leur flair, ils ont su combiner des éléments expérimentés (Daley Blind, Paulo Gazzaniga, David Lopez, Cristhian Stuani) à d'anciennes promesses revanchardes (Eric Garcia, Yangel Herrera, Aleix Garcia, Miguel Gutierrez), agrémentées de trouvailles (les Ukrainiens Artem Dovbik et Viktor Tsigankov et les Brésiliens Savinho et Yan Couto). Avec neuf victoires obtenues après avoir été mené au score, Gérone est devenu spécialiste des "remontadas". Ici, on appelle cela l'"orgull gironi" (la fierté géronaise), incarné par sa mascotte Sisa, une mouche qui fait référence à la légende de Saint-Narcisse. Celle-ci raconte qu'en 1285, durant le siège de la ville par les troupes du roi de France Philippe III, une nuée de mouches se serait échappée du tombeau du saint pour attaquer les soldats français et les pousser à fuir.

Stade en kit et forteresse quasi imprenable

Le secteur réservé à la presse se trouve tout en haut de l'une des tribunes métalliques démontables ajoutées pour répondre aux normes de la Liga et atteindre un minimum de 14 000 places. Leur usage étant interdit par l'UEFA, 9 000 spectateurs seulement pourront assister aux rencontres de Ligue des champions. Alors que l'idée de disputer

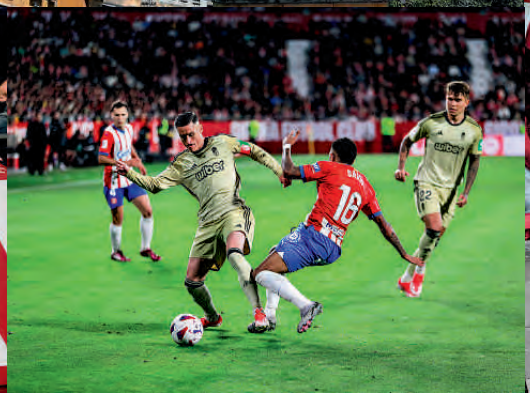
ON MANGE OÙ ? *Une cuisine sur un air de Roca*

1. *Normal*
Ouvert en 2021 Plaça de l'Oli, c'est la dernière création des frères Roca, relativement accessible car pas encore distingué par le *Guide Michelin*. Délicieux plats combinant les saveurs de la Costa Brava à celles du terroir, dans une atmosphère chaleureuse et minimaliste.

2. *La Fabrica*
Carrer de la Llebre, un charmant café dans une bâtisse en pierre, caché au bout d'une ruelle, devenu le repaire des cyclistes *(photo).* Idéal pour une pause goûter ou un brunch, posé sur sa paisible terrasse ou au milieu des vélos accrochés aux murs.

3. *Can Roca*
Au 42 Carretera Taialà, le berceau de la légende. Tenue par les parents Roca, cette cantine familiale propose des plats locaux à prix raisonnables (menu à 16 euros), non loin du célèbre *Celler de Can Roca,* aux trois étoiles *Michelin.* Ouvert seulement le midi, du lundi au vendredi de 13 heures à 15 h 30.

4. *Xurreria de la Cort Reial*
Impossible de se rendre à Gérone sans goûter aux fameux churros (xurros en catalan), mis à l'honneur au 9 Carrer de la Cort Reial. Cette adresse propose aussi des xuixos, une viennoiserie locale farcie de crème, frite et couverte de sucre cristallisé.



ses matches européens à Barcelone était dans l'air, Michel a balayé l'idée d'un revers de main sans sourciller. "Le club et moi pensons que nous devons jouer ici, a déclaré l'entraîneur géronais, début mai. C'est clair aussi pour les aficionados, les gens dans la rue : on ne peut pas leur enlever ça. Cette saison nous avons seulement perdu contre le Real Madrid à domicile *(puis face à Villarreal, 0-1, le 14 mai)*, on se sent forts ici."

Après une première demi-heure maîtrisée mais sans but, les Gironins (les joueurs de Gérone) accélèrent et marquent à trois reprises avant la pause, à l'issue d'actions collectives bien huilées. Le public de Montilivi jubile, les écharpes tournent au rythme de *Seven Nation Army,* le tube de The White Stripes, à chaque réalisation, tandis qu'une douce lumière orangée enveloppe l'enceinte.

Feu d'artifice et conflit d'intérêts

L'expulsion du Grenadin Facundo Pellistri à l'heure de jeu offre encore plus d'espaces, permettant à Artem Dovbik d'inscrire un triplé pour s'assurer la place de meilleur buteur du Championnat et à l'idole Cristhian Stuani de se joindre à la fête, en marquant son 130e but sous le maillot géronais (en 248 matches, record du club). Je repense alors à Toni, de la Penya Gironina, qui m'avait annoncé une victoire 8-0. Il manquera un but pour que sa prédiction se réalise, mais impossible de nier que l'on a été bluffé par la prestation de l'escouade géronaise, qui a signé ce jour-là le plus gros écart de la saison en Liga (à égalité avec l'Atlético face au Rayo Vallecano). Pour clore cette merveilleuse soirée, le groupe de rock "made in Gérone" Sopa de Cabra est invité à jouer quelques-uns de ses tubes dans le rond central, avant qu'un feu d'artifice n'éclaire le ciel de Montilivi, "territori de Champions" ("terre de Ligue des champions").

Après une douche express, les joueurs reviennent sur la pelouse en tenue de ville, entourés du staff. À l'applaudimètre, Miguel Angel Sanchez Munoz, alias "Michel", concurrence Dovbik, Stuani et Portu, les chouchous du public. Originaire de Vallecas, quartier populaire de la banlieue de Madrid *(voir FF de mars 2024),* l'entraîneur a su se faire adopter, en apprenant le catalan dès son arrivée en juillet 2021. Les "Michel catala ! Michel catala !" résonnent en son honneur, alors qu'il vient de saisir le micro. Après les remerciements de rigueur envers ses protégés et les supporters, on comprend que ses ambitions n'ont pas de limite. "Vous pensez que cette équipe a atteint son plafond ?" Un "non" catégorique descend des tribunes, auquel il rétorque avec un immense sourire : "Moi non plus !" Comme une promesse intrépide pour la saison à venir, alors que City Group, maison mère de Manchester City, devra réduire sa participation dans le capital de Gérone (47 %), pour que les deux clubs participent à la C1, conformément au règlement de l'UEFA. ⬢ F. To.

Dans le décor de *Game of Thrones* (en haut, à gauche), la fierté d'être catalan s'affiche partout, au stade ou à chaque coin de rue. Le jaune et rouge du drapeau côtoie les slogans appelant à l'indépendance de la province. La ville a été administrée de 2011 à 2016 par Carles Puigdemont, instigateur en 2017 du référendum d'autodétermination, interdit par le pouvoir central espagnol.

De gauche à droite : Jérémy Chatonnier, président de la Fédé des Socios, Arnaud Toudic des Kalon de Guingamp et Claude Ferrandi, président du Sporting Club de Bastia.

À LA SAUCE SOCIOS

Longtemps peu considéré en France, le mouvement des socios bouillonne ces dernières années dans l'Hexagone. Ce modèle d'actionnariat populaire devient une réelle option pour certains clubs. Par Tom Bertin

Quand on aime, on ne compte pas. Alors, moyennant un petit billet, des fans de Guingamp, Bastia, Rouen et Sochaux ont choisi de devenir actionnaires de leur équipe de cœur. Ces clubs sont les seuls en France à avoir ouvert leur capital aux "socios", ces supporters qui investissent dans leur club sans toucher de dividendes. "C'est presque un don. Qui mieux qu'un supporter peut aider son club sans rien attendre en retour ?", lance Jérémy Chatonnier, président de la Fédération des Socios de France, créée en avril dernier.

Devenu la norme dans le football espagnol et allemand, où il est considéré comme essentiel pour préserver l'âme et l'identité des clubs, le modèle des socios ne s'est jamais imposé dans l'Hexagone. Du moins, pour l'instant. Assis au fond d'un PMU de Bourges, celui qui est aussi président des Socios Verts affirme que "l'actionnariat populaire en France a toujours été un peu négligé par le milieu du foot, mais le mouvement prend de l'ampleur". Partout en France, les projets de groupes de socios pullulent : Saint-Étienne, Nancy, Metz, Bordeaux, Marseille, Nantes, Nîmes…

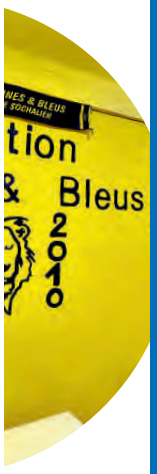
Supporters motivés, clubs plus frileux

La plupart se heurtent pour le moment aux clubs, pour beaucoup réticents à laisser entrer leurs fans au capital. Et encore plus frileux à les intégrer au processus décisionnel. "Ils peuvent avoir peur de tout un tas de choses, notamment du côté vindicatif des supporters", explique le fan stéphanois. En 2017, Guingamp, qui évoluait encore en Ligue 1, a été le premier club français à sauter le pas. Une initiative de Bertrand Desplat, le président de l'époque. "Cela va marquer l'histoire du foot français", clamait-il dans les colonnes du *Télégramme*.

En deux mois, 15 206 personnes ont déboursé les 40 euros requis pour devenir un Kalon, l'équivalent guingampais du socio. Grâce à cette opération, l'EAG reçoit 600 000 euros et s'attire les bonnes grâces de ses supporters. Sept ans plus tard, les Kalon ont acquis un rôle majeur dans la Fondation du club, chargée des actions caritatives. Mais l'impossibilité de siéger au conseil d'administra-

Étienne Garnier/L'Équipe - Sébastien Leban/L'Équipe - Vincent Michel/l'Équipe - Frédéric Porcu/L'Équipe - Thierry Gromik/L'Équipe

Alexandre Dreyfus, le PDG de Socios.com.



PASSION À VENDRE

Par définition, le mouvement socio n'est pas mercantile. Et pourtant... En ligne, des entreprises tentent d'exploiter le filon - souvent addictif - via les nouvelles technologies. En tête d'affiche, le site français Socios.com, créateur des "fan tokens" mis en place par des clubs du monde entier, dont le Paris-SG depuis 2018. "L'idée, c'est de monétiser les fans et générer du revenu pour les clubs en échange de privilèges", précise Alexandre Dreyfus, PDG de Socios.com. Considérés comme des crypto-monnaies, ces tokens voient leur valeur fluctuer. Celui du PSG, actuellement valorisé à 3 dollars, a déjà atteint les 50. La start-up française GOAT Stadium construit de son côté un projet de "*Football Manager* adapté au monde réel". L'idée ? Récupérer un pourcentage du capital d'un club et commercialiser des parts, sous forme de tokens, mais liés à un actif réel. "On veut que les fans puissent avoir des revenus. Selon les performances sportives et financières, la part des fans prendra de la valeur", détaille Soufyane Mokhtari, cofondateur. Ce token leur donnerait aussi la possibilité de participer aux décisions. "On est convaincus que les supporters peuvent être un levier important." ⬢ T. B.

tion, malgré l'accord initial, leur laisse un goût amer. "On accepterait même d'y aller à titre consultatif. Mais on nous le refuse à chaque fois, sûrement par peur, regrette Arnaud Toudic, vice-président des Kalon d'En Avant. Étant le plus gros actionnaire avec 6,52 % du capital, je ne sais même pas si c'est légal... On aurait voulu que le club aille au bout des choses."

Bastia, modèle français

Le SC Bastia, lui, l'a fait. En 2019, les nouveaux dirigeants du club corse, alors en National 3, ont décidé d'en faire une société coopérative d'intérêt collectif (SCIC), un modèle collaboratif permettant d'intégrer fondateurs, supporters, salariés, acteurs économiques et collectivités aux décisions stratégiques. Un fonctionnement unique en France qui fait la fierté de Claude Ferrandi, président du Sporting depuis 2017. "Ça donne une dimension familiale au club. Au début, les instances du foot et la DNCG s'interrogeaient sur la fiabilité du modèle.

"Ce projet utopiste est devenu un format juridique possible, viable et reconnu"

Jérémy Chatonnier, président de la Fédération des Socios

Finalement, on a réussi à monter de National 3 jusqu'en Ligue 2 dans cette configuration-là."

Le club compte près de 14 000 actionnaires, dont les Socios Étoile Club Bastiais, regroupant 5 470 socios. Les fans bastiais, qui ont rapporté 350 000 euros au capital, sont depuis lors représentés au conseil d'administration. "Ce qui est bien, c'est la confrontation des idées. Par exemple, le supporter voudra toujours mettre l'abonnement le moins cher possible et nous, on ne s'estimera pas assez gagnants. On essaie de trouver le meilleur compromis", se satisfait le dirigeant.

Pour Jérémy Chatonnier, la réussite du SCB est perçue comme le point de bascule de la nouvelle vague française des socios. "Bastia a tout changé. D'un coup, ce projet utopiste est devenu un format juridique possible, viable et reconnu. Après ça, plein de projets se sont créés." Le plus marquant a été celui des Sociochaux qui, en levant plus de 770 000 euros à l'été 2023, a aidé à sauver Sochaux du dépôt de bilan.

Mais le modèle à la française est "encore en construction", estime Chatonnier. Le socio en chef ambitionne : "Il se développera partout sur le territoire, même en L1." Le prochain pourrait être Lens. En 2023, le président Joseph Oughourlian y réfléchissait. "Je me suis toujours exprimé favorablement à propos de l'actionnariat populaire. S'il y a un bon moment pour explorer cette voie, c'est peut-être maintenant." La graine est semée. ⬢

Alexis Réau/L'Équipe - Socios.com - Sébastien Leban/L'Équipe

C'ÉTAIT DE L'ART, DECO

Dauphin d'Andreï Chevtchenko au classement du Ballon d'Or 2004, l'élégant milieu offensif portugais revient sur cette année qui a bouleversé son existence et évoque son nouveau rôle de directeur sportif du Barça.

Par Florent Torchut, à Barcelone (Espagne). Photos Pierre Mérimée/L'Équipe

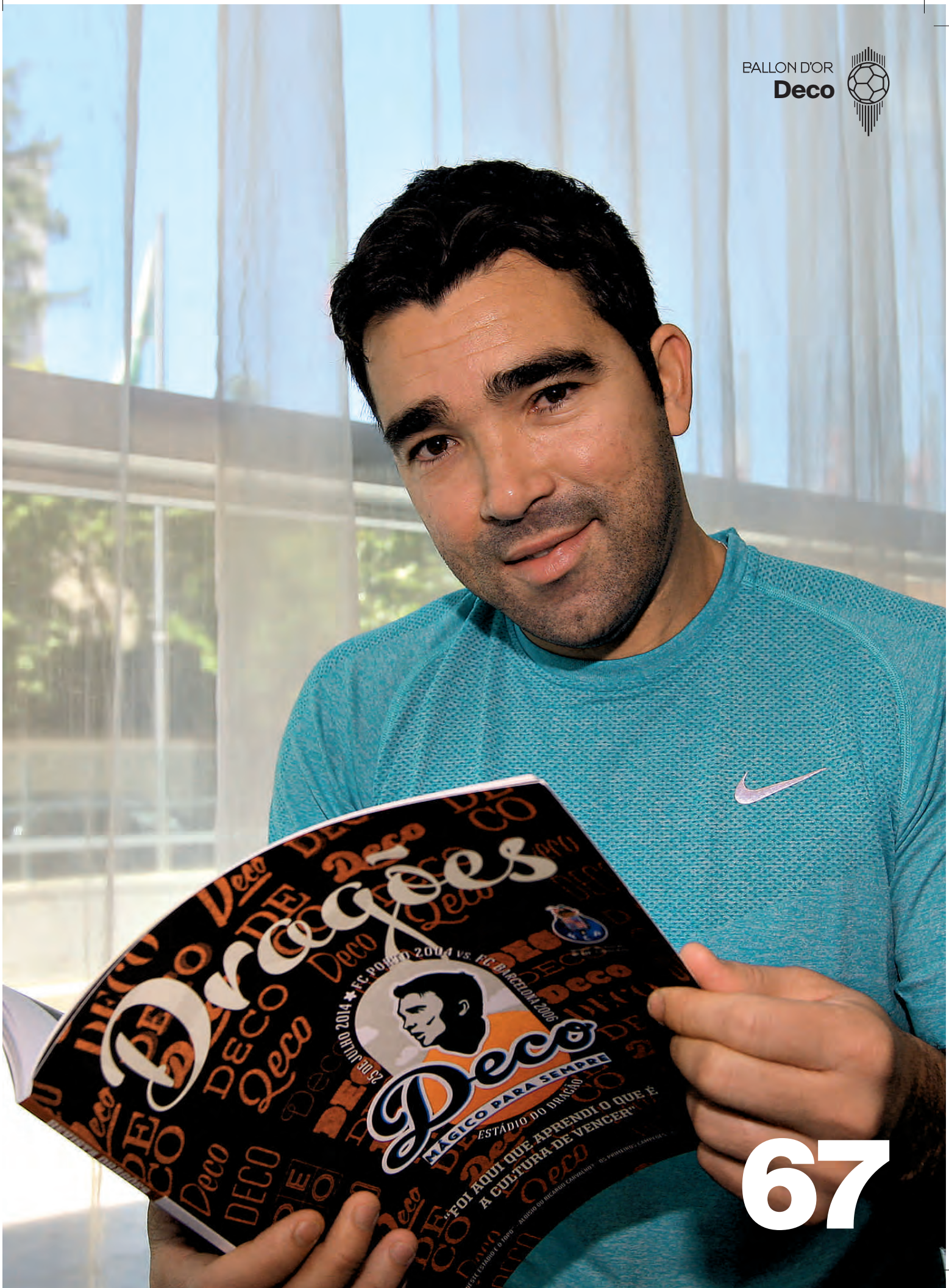
La vie d'un footballeur peut s'écouler sans soubresauts, en suivant une courbe régulière, et s'achever de la même manière, sans peine ni gloire. Pour certains élus, elle peut en revanche basculer dans une autre dimension en l'espace de quelques mois, comme c'est le cas pour Anderson Luis de Souza, plus connu sous le surnom de Deco, qui va fêter ses 47 ans le 27 août. En 2004, le milieu portugais d'origine brésilienne va tout connaître : la consécration sous le maillot du FC Porto en Ligue des champions au printemps, puis l'immense déception d'une finale d'Euro perdue à la maison face à une surprenante équipe de Grèce (0-1), un transfert au Barça, le club de ses rêves, et, enfin, une deuxième place au Ballon d'Or, derrière le lauréat Andreï Chevtchenko.

Deux finales, deux destins

Le premier acte de son année idyllique, la victoire continentale avec les Dragons face à Monaco (3-0), n'a pourtant tenu qu'à un fil. "Barcelone souhaitait me recruter à l'été 2003 et je voulais y aller car je pensais que mon cycle à Porto était alors terminé, après avoir remporté trois Championnats et la Coupe de l'UEFA, relate l'actuel directeur sportif des Blaugranas, depuis son bureau du complexe sportif Joan Gamper, à Sant Joan Despi. Mais le président et José Mourinho ont mis leur veto. Le coach m'a dit que si je restais, nous gagnerions la Ligue des champions. À ce moment-là, j'ai rigolé..."

Durant la première partie de saison, le natif de Sao Bernardo do Campo, au sud-est de Sao Paulo, déprime. "Je me sentais un peu triste, mais j'ai eu un déclic avant notre quart aller face à Lyon à domicile, où j'ai marqué un but et délivré une passe décisive *(2-0, le 23 mars 2004),* confesse-t-il. Je me suis réveillé en me disant que l'opportunité ne se représenterait jamais et j'ai alors retrouvé mon meilleur niveau." En finale, Deco et ses camarades font voler en éclats l'AS Monaco de Didier Des- •••

Ricardo Junior/Global Imagens/Icon Sport


Deco
MÁGICO PARA SEMPRE
ESTÁDIO DO DRAGÃO
"FOI AQUI QUE APRENDI O QUE É A CULTURA DE VENCER"

Sur les traces de...

Avec le FC Porto (ci-dessus) et le Barça, Deco a connu le bonheur de remporter deux Ligues des champions et de côtoyer Ronaldinho (ci-contre, à gauche). En équipe du Portugal, malgré la présence du jeune Cristiano Ronaldo, le meneur de jeu n'a pas connu la même réussite, perdant notamment la finale de l'Euro 2004 à domicile contre la Grèce de Michalis Kapsis (page de droite).

"Évoluer à Porto a peut-être joué en ma défaveur pour le Ballon d'Or"

champs, bien aidés par la blessure et la sortie de Ludovic Giuly à la 23e minute. "Cela a grandement affecté leur jeu en profondeur et nous a permis de prendre le contrôle du match, relève celui que l'on surnommait alors *o Magico (le Magicien).* Nous avons été performants dans tous les compartiments du jeu pour obtenir cette victoire spectaculaire." Avec un José Mourinho en pleine ascension à la baguette. "C'était un révolutionnaire, il a changé la mentalité du football portugais, en nous donnant confiance en nous et en apportant un soin particulier à chaque détail."

Le printemps de Deco se poursuit sous les mêmes auspices, ou presque, avec une toute première finale internationale pour le Portugal lors du Championnat d'Europe disputé à domicile. "Je dis toujours que l'Euro est à la fois la plus heureuse et la plus triste des compétitions que j'ai disputées avec l'équipe nationale, glisse l'ex-numéro 20 en sélection. C'était fantastique de jouer à la maison avec cette liesse populaire qui nous a accompagnés. Chacun joue avec ses armes et la Grèce a mérité ce trophée car elle a parfaitement défendu et su marquer quand il le fallait."

Le Barça, un rêve de gamin

Après avoir vécu ces émotions contraires en quelques semaines et s'être ainsi affirmé parmi l'élite, le talentueux créateur rejoint finalement le Barça, cette équipe qui le faisait rêvait lorsqu'il était gamin, alors qu'il façonnait sa technique sur les terrains vagues et les parquets de futsal de Campinas, à une centaine de kilomètres au nord de Sao Paulo. "Adolescent, dans les années 1990, je regardais le Barça et le Championnat d'Italie, qui étaient très suivis au Brésil. J'étais fasciné par la Dream Team, avec Romario, Hristo Stoitchkov, Michael Laudrup... C'est de là qu'est né mon désir de porter le maillot du Barça."

Dans un club en phase de reconstruction, avec Frank Rijkaard arrivé sur le banc un an plus tôt en compagnie de Ronaldinho et les autres recrues Ludovic Giuly, Samuel Eto'o et Edmilson, il contribue à la reconquête de la Liga après cinq ans de disette. C'est pourtant Andreï Chevtchenko, grand artisan du Scudetto remporté

Le classement de 2004

1. **Andreï Chevtchenko** (UKR, AC Milan), 175 points
2. **Deco** (POR, FC Porto, FC Barcelone), 139 pts
3. **Ronaldinho** (BRE, FC Barcelone), 133 pts
4. **Thierry Henry** (FRA, Arsenal), 80 pts
5. **Theodoros Zagorakis** (GRE, AEK, Bologne), 44 pts
6. **Adriano** (BRE, Parme, Inter Milan), 27 pts
7. **Pavel Nedved** (RTC, Juventus Turin), 23 pts
8. **Wayne Rooney** (ANG, Everton, Man Utd), 22 pts
9. **Ricardo Carvalho** (POR, FC Porto, Chelsea) 18 pts
- –. **Ruud van Nistelrooy** (HOL, Man United), 18 pts
11. **Angelos Charisteas** (GRE, Wer. Brême), 15 pts
12. **Milan Baros** (RTC, Liverpool), 11 pts
- –. **Cristiano Ronaldo** (POR, Man United), 11 pts
14. **Zlatan Ibrahimovic** (SUE, Ajax, Juventus), 8 pts
15. **Samuel Eto'o** (CAM, Majorque, FC Barcelone), 7 pts
- –. **Kaká** (BRE, AC Milan), 7 pts
17. **Traianos Dellas** (GRE, AS Rome), 5 pts
- –. **Gianluigi Buffon** (ITA, Juventus Turin), 5 pts
- –. **Didier Drogba** (CIV, Marseille, Chelsea), 5pts
- –. **Frank Lampard** (ANG, Chelsea), 5 pts
- –. **Fernando Morientes** (ESP, Monaco, R. Madrid), 5 pts
22. **Luis Figo** (POR, Real Madrid), 4 pts
23. **Zinédine Zidane** (FRA, Real Madrid), 3 pts
24. **Ruben Baraja** (ESP, Valence CF), 2 pts
- –. **Ludovic Giuly** (FRA, Monaco, FC Barcelone), 2 pts
- –. **Maniche** (POR, FC Porto), 2 pts
- –. **Antonios Nikopolidis** (GRE, Panathinaïkos, Olympiakos), 2 pts
28. **Paolo Maldini** (ITA, AC Milan), 1 pt
- –. **Vicente** (ESP, Valence CF), 1 pt

Richard/L'Équipe - Daniel Nilsson/Bildbyrån/Icon Sport - Stéphane Mantey/L'Équipe

par l'AC Milan avec 24 buts en 32 matches, qui décroche le Ballon d'Or, le 14 décembre 2004. "J'étais plutôt concentré sur les trophées collectifs, assure Deco. Le fait d'évoluer à Porto a peut-être joué en ma défaveur, mais cela ne me pose aucun problème."

Après un début de carrière cahoteux, le petit génie a de quoi relativiser. Repéré et acheté par Benfica à 20 ans (en 1997), il est aussitôt prêté à Alverca, en Deuxième Division, puis vendu la saison suivante à Salgueiros (D1), sans avoir disputé le moindre match avec les Aigles. "Je voulais rester au Corinthians à l'époque, mais le club a vu une belle occasion de me vendre, analyse Deco. J'avais des rêves plein la tête et je n'avais pas d'autre choix que de m'entraîner dur pour m'améliorer. J'ai eu le coup de foudre pour Porto, son stade et ses supporters lorsque nous sommes venus jouer avec Salgueiros *(une autre formation de Porto, aujourd'hui en D4)*. Je ne savais pas que le club me suivait, mais je voulais d'ores et déjà faire partie de son histoire." Avec trois Championnats et autant de Coupes du Portugal remportés en six saisons, mais aussi et surtout une Coupe de l'UEFA en 2003 et la Ligue des champions 2004, il a réussi son pari.

L'opposition de Figo à sa naturalisation

En mars 2003, le meneur de jeu est appelé par Luiz Felipe Scolari en sélection portugaise, après avoir obtenu la nationalité peu de temps auparavant. Ce qui ne manque pas de susciter une polémique, alimentée notamment par Luis Figo, capitaine de la Selecçao. "Je ne pense pas que les gens seraient heureux en Espagne si je devenais espagnol et que je jouais pour l'équipe d'Espagne, lâche le Ballon d'Or 2000 au quotidien *El Pais.* Si tu es né en Chine, eh bien tu dois jouer pour la Chine." Le néo-international choisit alors de faire profil bas. Il finira par amadouer ses nouveaux coéquipiers et le public portugais.

"Bien sûr, je suis né au Brésil mais mon choix de jouer pour le Portugal s'est fait naturellement, botte en touche Deco lorsque l'on évoque la sortie cinglante de Figo. N'oublions pas que l'un des plus grands joueurs portugais de tous les temps, Eusebio, n'est pas non plus né au Portugal *(pas en métropole en tout cas, mais dans une colonie portugaise à l'époque, l'Afrique Orientale Portugaise, précisément à Lourenço Marques, aujourd'hui Maputo, la capitale du Mozambique).* Je n'ai jamais eu de problème avec Figo – qui est devenu mon ami – ni avec aucun autre joueur."

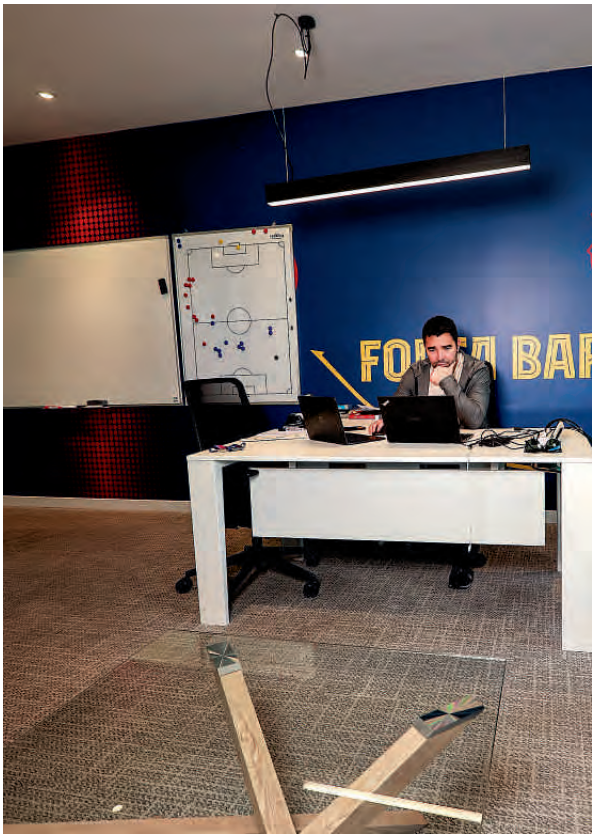
Avec Cristiano Ronaldo à ses côtés, le talentueux milieu se heurte aux Bleus (0-1) en demi-finales du Mondial 2006. "Cette équipe de France était très solide, elle encaissait peu de buts. Patrick Vieira et Claude Makelele protégeaient parfaitement leur défense. Ils ont marqué ce penalty et, même si nous avons créé du danger, nous ne sommes pas parvenus à égaliser. Dommage car notre génération aurait mérité de remporter un titre."

Qu'à cela ne tienne, Deco se rattrape sous les couleurs du Barça, dont il devient, selon les mots de son entraîneur Rijkaard, "le baromètre". Associé à Xavi et au Mexicain Rafael Marquez dans l'entrejeu, il •••

"Bien sûr, je suis né au Brésil mais choisir le Portugal s'est fait naturellement"

Alain Landrain/L'Équipe - Bruno Fablet/L'Équipe

Sur les traces de...



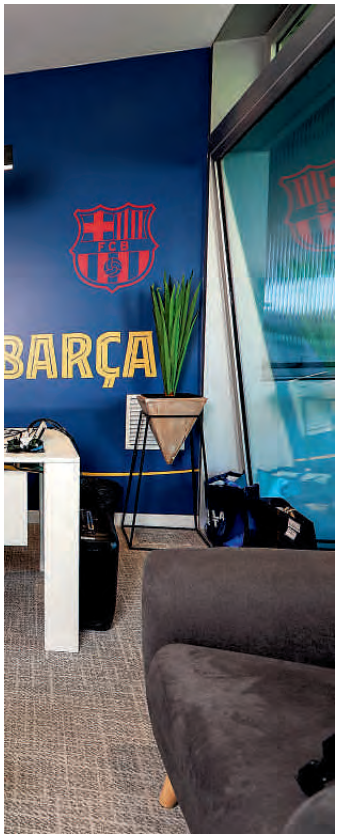
••• permet notamment à Ronaldinho de briller grâce à sa vision du jeu, son sens de la passe et sa technique hors pair. "Ronnie était un artiste, un joueur à qui on ne pouvait pas demander de ne pas avoir de liberté sur le terrain, souligne le manager sportif. Au Barça, je suis devenu un joueur

Anderson Luis de Souza, dit Deco
46 ans. Né le 27 août 1977 à Sao Bernardo do Campo (Brésil) 1,74 m ; 73 kg. Milieu offensif. Ancien international portugais (75 sélections, 5 buts).

Parcours
Corinthians (1996-1997), Benfica Lisbonne (juillet 1997), Alverca (p., 1997-1998), Salgueiros (1998-mars 1999), FC Porto (mars 1999-2004), FC Barcelone (2004-2008), Chelsea (2008-2010), Fluminense (2010-2013).

Palmarès
Ligue des champions 2004, 2006 ; Coupe de l'UEFA 2003 ; Championnat du Portugal 1999, 2003, 2004 ; Championnat d'Espagne 2005, 2006 ; Championnat d'Angleterre 2010 ; Championnat du Brésil 2010, 2012 ; Coupe du Portugal 2000, 2001, 2003 ; Coupe d'Angleterre 2009 ; Supercoupe du Portugal 1999, 2003 ; Supercoupe d'Espagne 2005, 2006 ; Community Shield 2009.

DCNILSson/bildbyrån/Icon Sport



Pour exercer au mieux ses nouvelles fonctions de directeur sportif du FC Barcelone, Deco entend tirer le meilleur de ses expériences en Espagne, au Portugal ou encore en Angleterre, à Chelsea.

plus cérébral. Je ne dirais pas que j'ai eu à me sacrifier, mais j'ai dû apprendre à jouer en assurant l'équilibre de l'équipe, à maîtriser espaces et rythme. C'était une nouvelle responsabilité et j'adorais ça."

Quatorze ans après le coup de canon victorieux de Ronald Koeman à Wembley face à la Sampdoria (1-0), les Blaugranas vont décrocher leur deuxième Ligue des champions, le 17 mai 2006, au Stade de France, face à Arsenal, alors entraîné par Arsène Wenger (2-1). "L'année précédente, Chelsea nous avait injustement éliminés *(2-1, 2-4),* car nous avions joué un football offensif sans trop penser à défendre. Au retour, nous comptions trois buts de retard au bout de vingt minutes... Nous avons pris conscience que nous devions être plus intelligents en matière de défense, pour être plus forts et plus constants. C'est grâce à ça que nous avons pu atteindre la finale en 2006."

Le retour au Brésil

À la 18e minute de la finale, Jens Lehmann fauche Samuel Eto'o en dehors de sa surface. Le portier des Gunners est expulsé et on s'imagine alors que les Catalans vont prendre l'ascendant sur leur adversaire. "Au lieu de mener un à zéro, on se retrouve

"J'aurais adoré être entraîné par Pep Guardiola"

à onze contre dix, on prend un but *(Sol Campbell, 37e)* et ils verrouillent derrière, se remémore Deco. C'était une équipe qui savait bien défendre, capable de ressortir avec une vitesse impressionnante. Ça s'est donc avéré plus difficile que prévu pour nous. Le face-à-face de Victor Valdes face à Thierry Henry *(à la 68e)* a été, selon moi, la clé du match. Avec deux buts de retard, nous n'aurions jamais pu revenir..."

Samuel Eto'o égalise à un quart d'heure du coup de sifflet final, puis Juliano Belletti donne l'avantage au Barça. Ce sera le dernier titre majeur du Portugais sous la tunique barcelonaise – hormis une Supercoupe d'Espagne trois mois plus tard – qui assiste au premier rang à l'émergence d'un phénomène. "J'ai tout de suite compris que Leo *(Messi)* était spécial, affirme-t-il. Il avait déjà cette attitude sur le terrain qui faisait que vous aviez l'impression qu'il était distrait, alors qu'en réalité il contrôlait tout ce qui se passait autour de lui. Quand vous lui donniez le ballon, il savait ce qu'il devait faire. Il possédait déjà cette rapidité d'exécution hors du commun, avec la balle qui lui restait collée au pied."

À l'été 2008, Pep Guardiola prend les rênes de l'équipe et Deco, à bientôt 31 ans, est prié de se trouver un nouveau point de chute, quatre ans après son arrivée en Catalogne. "Mon étape dans ce club était terminée, consent l'ancien virtuose. Je l'avais toujours dit : lorsque le club ne voudrait plus de moi, je le comprendrais et je partirais. J'aurais adoré être entraîné par Pep, l'un des meilleurs coaches de l'histoire, il m'aurait sûrement appris énormément de choses. Mais je suis parti à Chelsea pour découvrir un autre Championnat et relever de nouveaux défis. Là-bas, j'ai fait une bonne première saison, la seconde a été plus compliquée car j'ai connu des problèmes personnels, mais je ne regrette absolument pas mon choix."

Après avoir décroché la Premier League en 2010, il tourne la page de son aventure européenne pour s'engager avec Fluminense au Brésil et boucler une brillante carrière. "Enfant, j'étais supporter du Corinthians, mais je voulais finir dans un club ambitieux, avec la possibilité de gagner des titres, comme je l'ai toujours fait dans ma carrière, explique Deco. •••

Matthew Impey/Empics/PA/Icon Sport - Bruno Fablet/L'Équipe

Depuis son bureau au centre d'entraînement, Deco travaille à refaire du Barça un grand d'Europe.

J'ai gagné deux Championnats du Brésil avec Fluminense *(2010, 2012),* qui ne l'avait plus remporté depuis vingt ans, j'y ai vécu des moments fabuleux."

L'homme du président Laporta

En 2013, il tire sa révérence après quinze saisons au plus haut niveau et ouvre une agence de consulting qui offre, entre autres, ses services à des clubs et à des fonds d'investissement. "Ce fut une expérience incroyable qui m'a permis de voyager presque partout dans le monde", se réjouit le Portugais, tandis que les messages et les appels affluent sur son téléphone. Durant cette période, il accompagne aussi plusieurs joueurs tels que Raphinha, Fabinho ou Caio Henrique. Avant de prendre la tête de la direction sportive du Barça l'été dernier, à la demande de Joan Laporta, avec lequel il a gardé de bons rapports après son départ pour Chelsea en 2008.

"Le président voulait que je le rejoigne depuis sa réélection *(en mars 2021),* signale Deco. Ce n'était pas possible jusque-là, du fait de mes activités, mais lorsque Mateu Alemany a quitté le club l'an dernier, le président m'a rappelé pour me convaincre de devenir son directeur sportif et même si cela n'a pas été facile pour moi de quitter tout ce que j'avais construit ces dernières années, j'ai fini par accepter." Père de six enfants issus de trois unions, qui vivent en Espagne, au Brésil et au Portugal, dont il arbore les prénoms sur le bras droit, il jongle entre une vie privée mouvementée et ses nombreux déplacements professionnels.

"J'assiste à toutes les séances du Barça pour me faire ma propre opinion, pour savoir un peu où nous en sommes"

"J'ai immédiatement été séduit par le projet du Barça, qui avait besoin de personnes courageuses à un moment déterminant de l'histoire du club, s'enthousiasme-t-il depuis son bureau dont la baie vitrée donne sur le terrain d'entraînement de l'équipe première. J'assiste à toutes les séances pour me faire ma propre opinion, pour savoir un peu où nous en sommes et ce qui peut être amélioré. Je ne suis pas entraîneur, mais c'est important pour moi de prendre quotidiennement le pouls de l'équipe." Au lendemain de notre rendez-vous, il rencontrait Hansi Flick à Londres, successeur désigné de Xavi sur le banc du Barça, qui a échoué la saison dernière à dix points du Real Madrid en Liga. "Dans le football, c'est impossible de gagner tout le temps, mais nous ne pouvons pas être éliminés de la lutte pour le titre si tôt, lance Deco. Au Barça, une saison sans trophée, c'est dur à accepter. Nous avons été meilleurs en Ligue des champions cette saison *(élimination en quarts face au PSG, 3-2, 1-4)* que la précédente, mais nous espérons faire mieux l'an prochain."

Derrière son ordi, il se montre confiant. "Le Barça a la capacité de se réinventer. Nous formons des jeunes talentueux et devons les entourer de joueurs ambitieux venus de l'extérieur. On se relève économiquement, un nouveau stade est en construction..." À l'issue de la séance photo, on le remercie pour l'accueil et, à peine a-t-on tourné les talons qu'il dégaine et pianote sur son téléphone, avec la même dextérité qu'il affichait balle au pied. **F. To.**

Nom Johnson
Prénom Meaghen
Âge 39 ans
Pays Canada

Média TSN
Clubs préférés Liverpool (hommes) et Chelsea (femmes)

Nombre de participations au jury du Ballon d'Or féminin 2
Son "score" (nombre de fois où elle a donné la vainqueure finale) 2/2

"DE BEAUX JOURS ATTENDENT LE FOOTBALL CANADIEN"

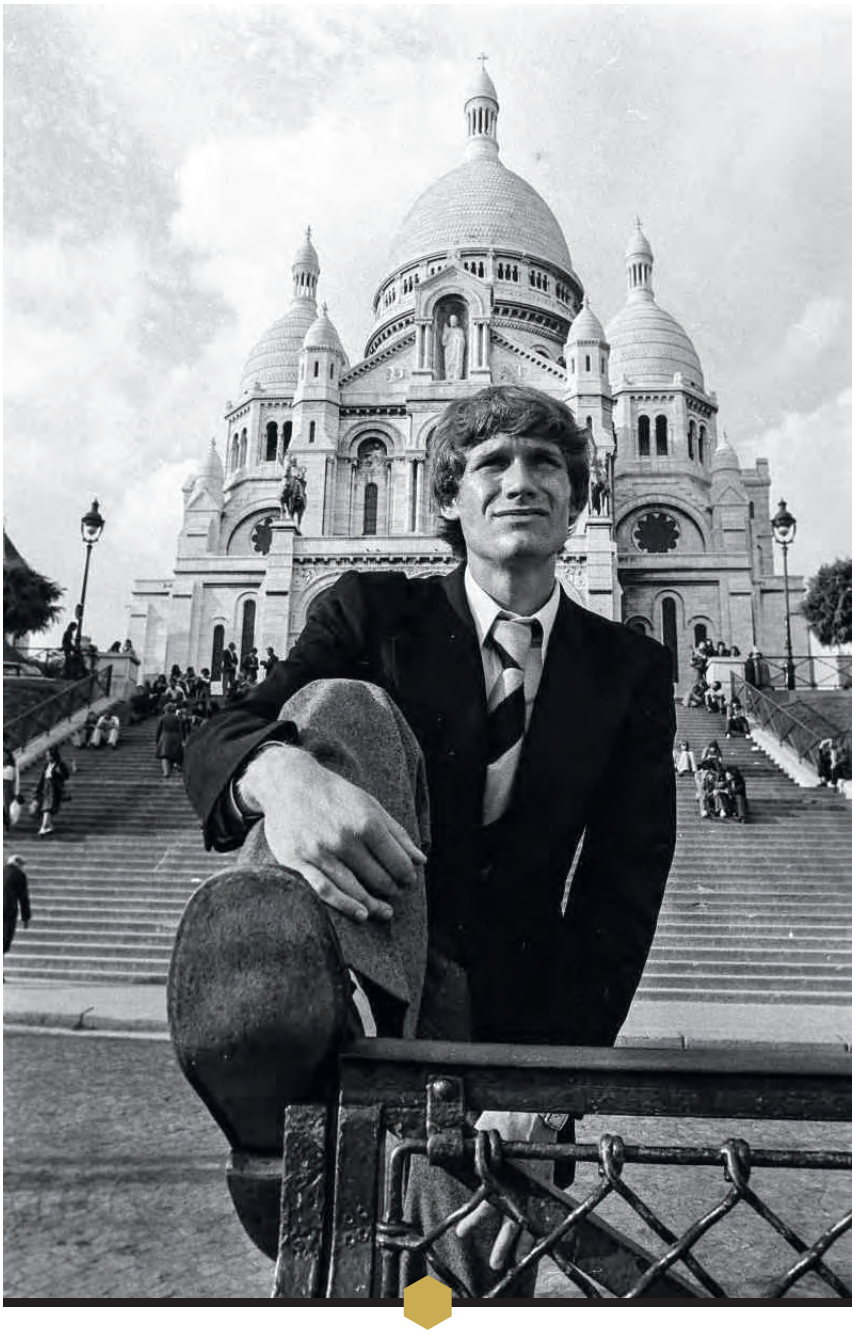
"Le Canada est connu avant tout comme un pays de hockey mais les équipes nationales de foot gagnent de plus en plus en popularité depuis quatre ou cinq ans, notamment grâce à la médaille d'or des femmes aux JO de Tokyo il y a trois ans et à la qualification des hommes à la Coupe du monde 2022. Il y a aussi le fait que le Canada soit co-organisateur de la prochaine Coupe du monde en 2026 *(avec les États-Unis et le Mexique)* et que plusieurs joueurs et joueuses des sélections canadiennes comme Alphonso Davies *(Bayern),* Jonathan David *(Lille)* ou encore Ashley Lawrence *(Chelsea)* évoluent dans les meilleurs clubs du monde. La médaille de bronze de l'équipe féminine aux JO de Londres 2012 a été un vrai tournant pour l'équipe, mais surtout pour le développement du football dans le pays.

"Le bronze des féminines aux JO 2012 a été un tournant pour le pays"

Il y a d'ailleurs un sentiment d'excitation différent de d'habitude avant ces Jeux Olympiques 2024 parce que, pour la première fois, l'équipe arrive dans un tournoi majeur en tant que tenante du titre. Je pense vraiment que les sélections canadiennes peuvent devenir des grandes nations du football dans les années à venir. Nos joueuses ont bien sûr de l'avance avec leurs succès récents mais il y a de plus en plus de talents qui émergent et de beaux jours attendent le football canadien.

Quand j'ai su la première fois que j'allais être jurée pour le Ballon d'Or, j'étais d'abord très excitée mais surtout honorée d'avoir été choisie pour participer à la remise d'une distinction aussi importante. Quand je vote, j'essaie toujours de prendre en compte autant les performances en sélection que celles en club ; si une joueuse fait une Coupe du monde fantastique, elle doit, selon moi, avoir été aussi en vue avec son club. C'est intéressant de voir que mes votes ne ressemblent pas à ceux des autres juré(e)s. J'ai mis plusieurs fois des Françaises, comme *(Kadidiatou)* Diani ou *(Selma)* Bacha, dans mon top 5 et elles n'ont même pas fini dans le top 10. Un peu comme les Canadiennes, j'estime qu'on les sous-cote. Je trouve fou que Christine Sinclair *(331 capes, 190 buts, passée notamment par Portland),* qui a pris sa retraite internationale en décembre dernier et qui est la meilleure buteuse en sélection, n'ait jamais gagné le prix de la meilleure joueuse de l'année. Mais si le Ballon d'Or féminin *(créé en 2018)* avait existé en 2012, je suis sûre qu'elle aurait pu - et dû - le remporter." **Attila Barret**

Laura Acquaviva



PARIS À SES PIEDS

Ce n'est pas un touriste comme un autre qui flâne au pied du Sacré-Cœur ce 24 septembre 1975. Dudu Georgescu, 25 ans, vient recevoir à Paris le Soulier d'Or. L'attaquant du Dinamo Bucarest, premier Roumain à décrocher cette récompense, a signé en 1974–1975 33 buts en Championnat, dont 25 de la tête. Dudu fera plus fort, en 1977, pour son second Soulier d'Or avec 47 réalisations. Des performances qui lui ont permis de figurer au classement du Ballon d'Or de 1975 à 1977.

nouveau !

Lisez un extrait
dès maintenant

EN SELLE SAKAMICHI !

LE manga culte de cyclisme enfin disponible en France !

7,20 € - 2 tomes disponibles en librairie

L'ÉQUIPE

KUROKAWA

menguy's®

Et 1 Et 2 Et apéro !

PREMIER SUPPORTER DE L'APÉRO

- FABRIQUÉ EN - FRANCE

FABRICATION - 100% - FRANÇAISE

UNE ENTREPRISE FRANÇAISE

UN SAVOIR-FAIRE - CULTIVÉ DEPUIS - + DE 35 ANS

POUR UN MONDE PME+ ENGAGÉ

POUR VOTRE SANTÉ, PRATIQUEZ UNE ACTIVITÉ PHYSIQUE RÉGULIÈRE. WWW.MANGERBOUGER.FR